

RUDOLF STEINER

Liberté et Nécessité
dans l'homme et dans l'univers



 ÉDITIONS
NOVALIS

NÉCESSITÉ ET LIBERTÉ
DANS L'HOMME ET DANS L'UNIVERS

ŒUVRES DE RUDOLF STEINER

Conférences devant des membres de la Société Anthroposophique

RUDOLF STEINER

NÉCESSITÉ ET LIBERTÉ
DANS L'HOMME ET DANS L'UNIVERS

Cinq conférences faites à Berlin
du 25 janvier au 8 février 1916

*Traduites de l'allemand
par Geneviève Bideau*

2003
Éditions Novalis
F 78360 MONTESSON

Collection
(Œuvres de Rudolf Steiner)
16

Traduit d'après :

Rudolf Steiner, *Notwendigkeit und Freiheit im Weltengeschehen und im menschlichen Handeln (Nécessité et liberté dans le devenir du monde et dans l'agir de l'homme)*, Rudolf Steiner Verlag, Dornach, Suisse, 1982, 3^e édition revue et corrigée (volume 166 de l'édition des Œuvres complètes en langue originale)

ISBN 3-7274-1660-2

Copyright Éditions Novalis 2003
Tous droits strictement réservés

ISBN 2-910112-40-3
EAN 9782910112400
ISSN 1243-485-X

Couverture : aquarelle de Bernadette Hégu

TABLE

| | |
|---------------------------------|----|
| Repères (Geneviève Bideau)..... | 11 |
|---------------------------------|----|

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Berlin, le 29 janvier 1916

Le passé présente l'image de la nécessité. L'avenir laisse ouverte la possibilité de la liberté. La table des antinomies de Kant. Limitation de la logique quand l'homme s'approche de l'infini. Exemple des nombres. Exemple de l'horloge de Prague, Une subtile réalité élémentaire est le fondement des événements extérieurs. Dans le spirituel, la vérité paraît souvent autre que dans le physique. Dans le physique on peut trouver, dans le supra-sensible, on peut seulement regarder. Le Mystère du Golgotha, un acte libre. Haeckel et l'événement de la guerre

17

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Berlin, le 27 janvier 1916

La légende de l'horloge de Prague et l'intervention des forces ahrimaniennes et lucifériennes. Dans le monde physique règne la loi de cause et d'effet. Dans le devenir historique, les événements doivent être jugés d'après leur valeur propre. Un jugement dépréciant sur le *Faust* de Goethe. Dans les actions humaines, liberté et nécessité sont mêlées. La nature fut jadis un acte libre des Dieux. Les idées passées des Dieux nous apparaissent sous la forme de la nécessité. Ce qui est pensée en nous sera plus tard nature extérieure.....

39

TROISIÈME CONFÉRENCE

Berlin, le 30 janvier 1916

À l'aide de l'exemple de trois maîtres d'école sont exposées trois façons de se situer par rapport à la vie : l'une dans le sens ahrimaniens, une autre dans le sens luciférien et une autre dans le

sens du progrès de l'évolution. Dans le cours du devenir, il faut connaître les forces secrètes qui dirigent les événements. Des expériences prénatales peuvent pénétrer les actions de leur flux. Chez l'homme, l'hérédité et l'être spirituel confluent. Exemple du facteur et de son accompagnateur. En apprenant de la vie, on acquiert des forces.....

63

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Berlin, le 1^{er} février 1916

La confluence du monde romain et des Germains est le fondement de l'évolution historique ultérieure. Des impulsions spirituelles font irruption dans le devenir historique. Pour Spinoza, la liberté est une illusion. Même ce qui est raté est nécessaire. La punition doit renforcer la conscience. L'œuvre qu'est le *Faust* était fondée dans l'évolution. La plus grande liberté existe lorsqu'on fait ce qui est historiquement nécessaire. Vide du devenir universel pour certaines impulsions de l'évolution. Pour le vouloir des anges, ce sont les intentions qui sont importantes. L'animalité en l'homme est la cause des actes criminels. La science de l'esprit est actuellement nécessaire. Nous pouvons nous y adonner dans la liberté. D'intentions justes naît ce qui est juste.....

83

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Berlin, le 8 février 1916

Au plan physique, le moi vit sous forme d'acte de volonté. Au Moyen Âge, l'homme faisait encore l'expérience d'une réalité aurique. À l'avenir, l'expérience du monde deviendra plus aride, la volonté perdra sa force. Par la science de l'esprit naissent une conscience de la réalité aurique, un renforcement de la volonté. Schopenhauer. Exemple d'une personnalité, Ziehen, qui n'arrive pas jusqu'à la volonté et pas à la responsabilité. Une autre personnalité, Drews, nie l'existence du Christ. Le rêve et l'ivresse exercent leur emprise sur les hommes. Le développement du penser et de la volonté est nécessaire. Par l'impulsion du Christ est trouvé le moi véritable. Alors surgit aussi le souvenir rétrospectif de vies antérieures.....

103

Notes.....

129

L'œuvre écrite de Rudolf Steiner (titres disponibles)

133

Éditions Novalis, ouvrages disponibles

135

REPÈRES

Les cinq conférences que l'on va lire furent faites à Berlin du 25 janvier au 8 février 1916 pour les membres de la Société anthroposophique. Elles se situent donc au milieu de la Première Grande Guerre mondiale et en portent la marque.

Steiner avait été bouleversé par l'éclatement de cette guerre. Il y voyait une conséquence du matérialisme et du « mammonisme » – le désir de gagner toujours plus en produisant et en consommant toujours davantage. Assia Tourguenieff décrit dans quel état intérieur elle trouva Steiner lorsqu'il revint de Bayreuth à Dornach le 2 août 1914 : *« Le Dr Steiner était abattu, ébranlé pendant les jours où éclata la guerre. Il était déprimant de vivre ces temps avec lui, lorsqu'on percevait dans son regard les souffrances de l'époque. Il les vivait avec beaucoup plus d'intensité que nous, mais il était toutefois en mesure de les porter autrement. »*

La guerre eut aussi pour conséquence de réduire ses activités. Il rencontrait des difficultés à voyager, d'autant plus que Marie von Sivers qui l'accompagnait (elle devint Marie Steiner le 24 décembre 1914) était de nationalité balte. Il pouvait cependant, à grand-peine et grâce à des relations, se rendre en Allemagne, en Autriche, mais il fallut renoncer aux grandes manifestations qui avaient permis de faire mieux connaître l'anthroposophie. Pendant la guerre, Steiner vécut à Dornach d'où il entendait au loin les coups de canon tirés par les Français, mais il retourna fréquemment à Berlin, en particulier, où il continua les conférences publiques à la « Maison des Architectes » et les conférences pour les membres de la société anthroposophique.

Les conférences faites dans l'atmosphère de la guerre présentent un caractère bien spécifique. En octobre 1914, déjà, Steiner

faisait remarquer aux membres de la Société anthroposophique, à Dornach, qu'il serait naïf de supposer « *que l'on puisse mettre aussi en œuvre en des temps tels que ceux dans lesquels nous vivons la force grave qu'il faut employer pour dire justement les choses très importantes dans le domaine de la science de l'esprit¹* ». Cela ne signifie nullement que les contenus des conférences faites pendant la guerre soient sans valeur, bien au contraire, mais qu'ils requièrent un effort encore plus considérable pour être amenés au jour. L'atmosphère générée par la guerre le conduisit du reste à interrompre le travail commencé dans l'École ésotérique, car toute réunion en cercle fermé pouvait attirer les soupçons. Mais cela priva Steiner d'une activité précieuse au sein d'un cercle d'intimes.

C'est dans ce contexte de guerre que Steiner vint, le 19 ou le 20 janvier, à Berlin pour y faire les présentes conférences devant les membres. Elles se reliaient clairement à la guerre, par le fait qu'avant et après la conférence étaient lues les strophes que l'on trouvera au début du présent ouvrage. Mais elles se rattachent aussi à un problème qui se pose tout particulièrement dans les temps où la mort devient proche et où se font pressantes des questions sur le destin : Fallait-il que les choses en viennent à ces affrontements brisant tant de destinées humaines ? Faut-il y voir la conséquence d'une nécessité d'airain ? Où trouver la liberté de l'homme en ces temps de danger ?

Or ce problème de la liberté humaine est l'un des tout-premiers sur lesquels se soit penché Steiner et qui constitue le thème central de l'un de ses premiers livres : *La Philosophie de la liberté*². On respire dans ces conférences de 1916 l'air qui souffle dans le livre publié en 1893, avec même parfois des exemples voisins, comme celui de la boule de billard. On retrouve aussi des références à l'ouvrage *Visions de la vie et du monde au XIX^e siècle* que Steiner était en train de remanier et qui paraîtra en 1918 sous le titre *Les énigmes de la philosophie*³, des références aussi à *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?*⁴ et à *La Théosophie*⁵, qu'il était également en train de remanier en y ajoutant de nouvelles préfaces. Ces conférences gardent aussi la trace des préparatifs pour les représentations du *Faust* à Dornach et des réponses que Steiner avait dû apporter à des attaques contre l'anthroposophie.

Ces conférences sont donc conçues dans une filiation directe de *La philosophie de la liberté*. Elles attirent d'emblée l'attention sur

le fait qu'il existe beaucoup de choses que l'on ne voit pas, qu'« *il se passe constamment quelque chose avec nous dans le suprasensible* » et que « *chaque processus physique là au-dehors est imprégné d'un processus élémentaire plus subtil, de quelque chose qui suit un cheminement parallèle et se déroule dans le suprasensible* »(p. 31).

Pendant ces conférences se distinguent du livre écrit par un souci constant de s'adresser à l'auditeur et de lui rendre le sujet accessible à l'aide d'exemples concrets. Pour montrer que le sens véritable du destin ne peut apparaître qu'au regard spirituel, le conférencier invente l'histoire d'une compagnie qui monte dans un coche pour aller en promenade et qui part en retard, parce que le cocher s'est commandé une petite bière qui se fait attendre. La compagnie se trouve passer sous une avancée de rocher au moment où celui-ci se détache de la falaise en surplomb, elle est fracassée. Cette mort des voyageurs doit-elle être interprétée comme un grand malheur, ou, peut-être, comme un grand bonheur ? Où chercher les causes ? Dans la négligence du cocher, dans les lois de la causalité physique (donc, dans la nécessité, comme le fait la science), ou dans le spirituel (donc, dans la liberté, comme le fait la science de l'esprit), les voyageurs ayant besoin de partir dans l'au-delà tous ensemble pour revenir plus tard accomplir d'autres tâches ? Cette nécessité spirituelle n'est-elle alors pas la marque d'une forme de liberté ?

Les exemples choisis nous concernent dans la vie telle qu'elle peut se passer chaque jour, qu'il s'agisse des maîtres d'écoles ayant des façons radicalement opposées de se situer dans leur enseignement par rapport au passé, ce qui fait apparaître le caractère de nécessité qui est indissolublement lié au passé et l'ouverture vers l'avenir qui seule procure la liberté ; ou qu'il s'agisse du facteur effectuant sa tournée par nécessité, mais auquel peut venir se joindre un « accompagnateur », choisissant de faire avec lui le même trajet, mais par libre choix, par pure liberté. Mais celle-ci ne naît pas à partir du monde physique, régi par les lois immuables de la matière. C'est seulement dans le monde spirituel que peuvent s'originer les impulsions spirituelles, comme Steiner l'avait déjà montré dans *La philosophie de la liberté*. Car cette image de l'accompagnateur inventée ici par Steiner correspond à ce qu'il appelle « *l'homme intérieur* » qui accompagne la partie de nous-même qui est soumise à la nécessité, mais cette partie spirituelle puise ses

impulsions dans notre volonté. Ainsi Steiner rend accessibles des notions de haute portée spirituelle, mais qui régissent notre vie quotidienne.

Ayant atteint cette région de l'être où réside la volonté, Steiner en vient à poser la question essentielle : qu'est-ce que le moi ? Pouvons-nous le connaître dans le monde physique ? Il distingue alors le moi – qui est pure volonté – de la représentation du moi que nous en avons communément et qui est l'image-reflet du moi qui nous est renvoyée par notre corps physique. Mais on assiste de nos jours, dit-il, à une paralysie progressive du moi, ce qui signifie que l'humanité s'engage vers un avenir de non-liberté, si rien n'est fait pour empêcher cette évolution et pour retrouver la volonté par une volonté active. De même une science faisant appel à l'activité de l'homme devra remplacer la science moderne qui, comme il le montre sur un exemple, nie la volonté, donc le moi. La science veut se faire illusion à elle-même, pour ne pas pénétrer dans la clarté jusqu'au cœur de la connaissance de l'homme ; elle en reste à la surface des phénomènes, elle rêve sur la nature. Et Steiner ajoute : « *Ce sont principalement le rêve et l'ivresse qui dominent aujourd'hui les hommes. Et de même que le rêve ne peut être dissipé qu'en réveillant les hommes, de même l'ivresse ne peut être dissipée que par le fait que l'on recherche dans la plus totale clarté les impulsions intérieures, c'est-à-dire que l'on donne aux hommes la science de l'esprit qui ne peut pas provoquer l'ivresse, mais qui imprègne vraiment l'âme de ce que sont les impulsions spirituelles* » (p. 122).

Alors pourra sortir de l'homme cet « *homme intérieur* » que chacun porte en soi, qui s'éveillera et se mettra en chemin pour aider au progrès de l'humanité dans sa totalité.

Pendant les années de guerre furent prononcées par Rudolf Steiner, avant chacune des conférences faites au sein de la Société anthroposophique, les paroles de mémoire suivantes :

Mes chers amis, nos pensées vont vers les esprits protecteurs qui se trouvent à l'extérieur sur les grands champs des événements du temps présent :

*Esprits de vos âmes, veilleurs agissants,
Puissent vos ailes apporter*

*L'amour implorant de nos âmes
 Aux terriens confiés à votre garde,
 Afin qu'unie à votre pouvoir
 Notre prière, secourable, rayonne
 Vers les âmes qu'aimante elle cherche !*

Et nous tournant vers les esprits protecteurs de ceux qui, par suite de ces événements de souffrance, sont déjà passés par les portes de la mort :

*Esprits de vos âmes, veilleurs agissants,
 Puissent vos ailes apporter
 L'amour implorant de nos âmes
 Aux sphériens confiés à votre garde,
 Afin qu'unie à votre pouvoir
 Notre prière, secourable, rayonne
 Vers les âmes qu'avec amour elle cherche !*

Et l'esprit dont nous cherchons depuis des années à nous approcher par notre science de l'esprit, l'esprit qui est passé par le Mystère du Golgotha pour le salut de l'humanité et pour la liberté et le progrès de l'homme, qu'il soit avec vous et avec vos dures tâches !

Notes

1. In GA 156, *Okkultes Lesen und okkultes Hören* (un lire occulte et un entendre occulte).
2. *La philosophie de la liberté*, Éditions Novalis (= N), Montesson, 1993.
3. *Les énigmes de la philosophie*, Éditions anthroposophiques romandes (= ÉAR), Genève, 1991.
4. *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?*, N, Montesson, 1993.
5. *La théosophie*, N, 1995.

Première conférence

Berlin, le 25 janvier 1916

Pendant ces journées où nous pouvons être à nouveau réunis ici, ma tâche sera de parler sur des questions importantes – et à vrai dire un peu difficiles – de la vie de l'homme et de la vie du monde, sur des questions dont l'étude ne peut bien évidemment pas être menée à son terme par cette conférence, mais seulement introduite, au contraire. Il apparaîtra au cours de cette étude à quel point ces questions justement sont infiniment importantes en ce qui concerne le lien que l'âme peut établir avec les grands événements qui émeuvent aujourd'hui tellement l'humanité. Si je devais tout d'abord résumer en deux expressions abstraites ce dont j'ai à vous parler pendant ces journées, je pourrais résumer cela en ces deux expressions : « Nécessité du devenir du monde et de l'homme » et « Liberté de l'homme au sein du devenir du monde et de l'homme ».

Il n'existe au fond pratiquement personne qui ne se préoccupe, plus ou moins intensément, de ces questions précisément, et il n'existe peut-être guère d'événements du plan physique qui imposent autant de s'occuper de ces questions que ceux qui, déferlant à présent sur les peuples d'Europe, traversent les âmes des hommes d'Europe. Si nous considérons le devenir du monde et notre propre agir, ressentir, vouloir et penser au sein du devenir du monde et si nous les considérons tout d'abord en rapport avec ce que nous appelons la régence du monde divine, emplie de sagesse, nous nous disons que cette régence du monde emplie de sagesse règne en toutes choses. Et lorsque nous regardons un événement quelconque qui s'est produit, dans lequel nous avons peut-être nous-même été inséré, nous pouvons poser après coup cette question : est-ce que

ce qui s'est produit, où nous étions nous-même inséré, était fondé au sein de toute la régence du monde emplie de sagesse au point que nous puissions dire que c'était nécessaire, que cela n'a pas pu se passer autrement et que nous n'avons nous-même pas pu agir autrement au sein de ce devenir ? Ou au contraire pouvons-nous dire, lorsque nous regardons plutôt du côté du futur, qu'il se passera dans telle ou telle époque à venir tel ou tel événement dont nous pensons que nous pourrions peut-être y être inséré ? Par rapport à la régence des mondes emplie de sagesse que nous avons présupposée, ne devons-nous pas admettre que ce qui se produira dans le futur est également nécessaire, ou, comme on dit souvent, prévisible ? Mais est-ce que dans ce cas notre liberté peut subsister ? Pouvons-nous nous proposer de vouloir intervenir d'une façon ou d'une autre par les idées, par les capacités que nous avons acquises ? Est-ce que ce dont nous voulons peut-être que cela ne survienne pas de la façon dont cela ne manquerait pas de survenir si notre intervention n'avait pas lieu va pouvoir être changé par la manière dont nous intervenons ?

Quand l'homme tourne davantage ses regards en arrière vers le passé, l'idée que tout a été nécessaire, que cela n'aurait pas pu se passer autrement, lui fait davantage impression. Quand l'homme regarde davantage vers l'avenir, l'idée qu'il doit être possible que lui, l'homme, puisse intervenir par sa volonté là où cela lui est permis lui fait davantage impression. Bref, l'homme entrera toujours dans une sorte de dilemme entre l'hypothèse d'une nécessité absolue qui traverse toutes choses, et, de l'autre côté, celle du présupposé nécessaire de la liberté, sans laquelle sa vision du monde ne peut en fait pas être maintenue, parce que, sinon, il devrait admettre qu'il est inséré comme une sorte de rouage dans le grand mécanisme de l'existence qui est déterminé par les forces régissant ce mécanisme, au point que même les actions accomplies précisément par son existence de rouage sont anticipées.

Vous savez bien sûr aussi que le dilemme impliquant de se décider pour l'un ou pour l'autre court pour ainsi dire dans tout l'effort spirituel de l'humanité, qu'il y a toujours eu des philosophes – on les appelle des déterministes – qui présupposaient que tout processus dans lequel nous sommes impliqués par notre agir, par notre vouloir, est strictement prédéterminé ; et qu'il y a eu des indéterministes qui faisaient l'hypothèse contraire, selon laquelle

l'homme peut intervenir par son vouloir, par ses idées, dans le cours de l'évolution. Vous savez aussi que l'extrême ultime du déterminisme est le fatalisme, qui s'en tient si strictement à une nécessité spirituelle régissant intégralement le monde qu'il présuppose que rien, absolument rien ne peut en quelconque façon se produire autrement que cela est précisément prédéterminé et que l'homme n'a qu'à se soumettre passivement à la fatalité qui est épanchée sur le monde précisément par le fait que tout est prédéterminé.

Certains d'entre vous savent peut-être aussi que Kant a établi une table d'antinomies où il a toujours mis, d'un côté, une affirmation précise, de l'autre côté, son contraire, par exemple, d'un côté, l'affirmation suivante : « Le monde est infini du point de vue de l'espace », de l'autre côté l'affirmation suivante : « le monde est fini du point de vue de l'espace », et qu'il a ensuite montré que l'on peut tout aussi bien prouver l'un que l'autre avec les concepts dont dispose l'homme. On peut démontrer avec la même rigueur que le monde est infini du point de vue de l'espace ou du temps – ou bien que le monde est, du point de vue de l'espace, fini, limité, enfermé dans d'étroites limites, que, du point de vue du temps, il a eu un jour un commencement.

Cette question que nous venons d'évoquer fait partie, elle aussi, de celles que Kant a inscrites dans sa table d'antinomies¹. Il a donc connu ce fait, sur lequel il a attiré l'attention des humains, que l'on peut prouver tout aussi rigoureusement, prouver vraiment aussi rigoureusement qu'il est possible de prouver, de façon rigoureusement logique, que tout processus du monde, y compris le processus humain, est soumis à une nécessité rigide que l'on peut prouver – et cette fois, de nouveau, tout aussi rigoureusement – que l'homme est un être libre et qu'il détermine d'une façon quelconque par son vouloir les choses dans lesquelles il intervient par son vouloir. Kant considérait précisément que ces questions ne pouvaient être décidées par la faculté humaine de connaissance, il les tenait pour des questions qui dépassent la limite de la faculté humaine de connaissance, parce qu'avec des moyens humains on peut tout aussi bien prouver une chose que son contraire.

Or vous avez déjà, dans les éclaircissements que nous avons recherchés pendant toutes ces années, pour ainsi dire les bases permettant de résoudre cette énigme étonnante qui se présente ici. Car on aimerait pourtant dire vraiment la chose suivante : la question

de savoir si l'homme est inséré dans la toile d'une nécessité ou s'il est libre est déjà énigmatique. Énigmatique, cette question l'est. Mais bien plus énigmatique est pourtant très certainement le fait que l'on peut prouver rigoureusement les deux affirmations. Vous ne trouverez pas les bases vous permettant d'aller dans ce domaine au-delà du doute si vous cherchez ces bases à l'extérieur de ce que nous appelons la science de l'esprit. C'est seulement à l'intérieur de ces bases que peut donner la science de l'esprit que l'on peut apprendre quelque chose sur ce secret, sur cette énigme qui constitue en réalité le fondement des questions mentionnées.

Nous allons cette fois-ci procéder bien lentement dans nos considérations. Anticipant la suite, je voudrais seulement dire ceci : comment se fait-il même qu'il puisse exister ce fait que l'homme puisse prouver une chose et son contraire ? Quand nous sommes très généralement confrontés à une chose de ce genre, notre attention est tout de même un peu attirée sur une certaine limitation de la faculté humaine habituelle du concept, de la logique humaine habituelle. Mais, en bien d'autres choses, nous sommes amenés à percevoir cette limitation de la logique humaine. Elle apparaît toujours partout où l'homme veut se servir de ses concepts pour approcher l'infini.

Je puis vous montrer cela sur un exemple très simple. Dès que l'homme veut se servir de ses concepts pour approcher l'infini, il se produit ce que l'on peut appeler une confusion dans les concepts. Je vais vous l'expliquer à l'aide d'un exemple très simple. Il faut seulement que vous ayez un peu la patience de me suivre dans un cheminement de pensées qui vous est peut-être inhabituel par ailleurs. Supposez que j'écrive l'un après l'autre au tableau les nombres 1, 2, 3, 4, 5, et ainsi de suite. Je pourrais, n'est-ce pas, écrire jusqu'à l'infini les nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, et ainsi de suite. Or je peux écrire une deuxième série de nombres : à côté, à droite, le double de chacun des nombres que j'ai écrits, donc :

| | |
|----------|----|
| 1 | 2 |
| <u>2</u> | 4 |
| 3 | 6 |
| <u>4</u> | 8 |
| 5 | 10 |
| <u>6</u> | 12 |

et ainsi de suite.

Or je peux de nouveau écrire jusqu'à l'infini. Mais vous avouerez que chaque nombre qui se trouve dans la série à droite se trouve également dans la série à gauche. Je peux souligner 2, 4, 6, 8, et ainsi de suite. Regardez donc maintenant la série de nombres à gauche : une quantité infinie de nombres est possible. Dans cette quantité infinie de nombres se trouvent exactement les nombres qui sont dans la rangée de droite : 2, 4, 6, etc. s'y trouvent. Je peux toujours en souligner de plus en plus. Si vous prenez les nombres soulignés dans la série à gauche, ces nombres soulignés forment exactement la moitié de tous les nombres. Un nombre sur deux est souligné. Mais si maintenant je les écris à droite, je peux écrire 2, 4, 6, 8, et ainsi de suite en continuant jusqu'à l'infini. J'ai, à gauche, une infinité, et, à droite, une infinité, et l'on ne peut pas dire que j'aie à droite moins de nombres qu'à gauche. Il est hors de doute que je dois avoir à droite autant de nombres qu'à gauche. Et pourtant, comme tous les nombres à gauche peuvent naître du fait que l'on biffe, l'infinité de gauche n'est que la moitié de l'infinité de droite. Il est très clair que j'ai à droite exactement autant de nombres – à savoir une quantité infinie – qu'à gauche, car à chaque nombre à droite correspond un nombre à gauche – et pourtant, la quantité des nombres à droite ne peut être que la moitié de la quantité à gauche.

Il est hors de doute que, dès que l'on entre dans l'infini, la confusion s'introduit dans le penser. La question qui se pose alors ne peut pas non plus être résolue maintenant, car il est tout aussi vrai qu'il y a à droite moitié moins de nombres qu'à gauche qu'il est vrai qu'à droite se trouvent exactement autant de nombres qu'à gauche. Vous avez cela ici sous sa forme la plus simple.

Par là, l'être humain est déjà d'une certaine façon incité à se dire en ce qui concerne ses concepts : donc je n'ai en réalité pas le droit de les appliquer à l'infini, à ce qui va au-delà du monde des sens – et l'infini va au-delà du monde des sens – je n'ai pas le droit de les appliquer à l'infini. Croyez-le, vous ne pouvez pas les appliquer, non seulement à l'infini illimité, mais même à l'infini limité, car dans l'infini limité, il se produit la même confusion.

Supposez que vous dessiniez un triangle, un carré, un pentagone, un hexagone, et ainsi de suite. Quand vous serez arrivé à la figure ayant cent côtés, vous serez déjà très près d'un cercle. Vous ne pourrez plus bien distinguer les petits segments les uns des

autres, en particulier si vous vous placez loin. Vous pouvez donc dire qu'un cercle est un plurigone ayant un nombre infini de côtés. Si vous avez un petit cercle, il comporte un nombre infini de côtés ; si vous avez un cercle deux fois plus grand, il comporte aussi un nombre infini de côtés – et pourtant, exactement deux fois autant ! Vous n'avez donc pas besoin d'aller jusqu'à l'infini illimité, au contraire, si vous prenez un petit cercle qui a un nombre infini de côtés et un cercle deux fois plus grand qui a un nombre infini de côtés, vous vous trouvez, déjà dans l'infini qu'on peut embrasser du regard, devant quelque chose qui plonge vos concepts dans la confusion totale. Ce que je viens de dire est extraordinairement important. Car les hommes ne tiennent pas du tout compte du fait qu'ils n'ont qu'un certain champ, à savoir le champ du plan physique, pour les concepts qui sont utilisables, et qu'il doit en être ainsi pour une raison précise.

Voyez-vous, en un lieu où l'on nous attaque maintenant avec une certaine virulence – ce qui est maintenant le cas en bien des endroits et chez bien des gens –, un pasteur fit une homélie contre notre science de l'esprit qu'il termina, parce qu'il pensait que cela pouvait être tout particulièrement efficace, par un dit de Matthias Claudius². Ce dit de Matthias Claudius signifie à peu près que les humains sont en réalité de pauvres pécheurs et qu'ils ne peuvent vraiment pas savoir grand-chose et qu'ils doivent sagement se contenter de ce qu'ils savent et ne pas se mettre en quête de ce qu'ils ne peuvent pas savoir. Cet homme a choisi cette strophe dans un poème de Matthias Claudius, parce qu'il a pensé qu'il pouvait nous accuser de vouloir nous évader du monde des sens, mais que déjà Matthias Claudius, comme il le rappelait, a dit que l'homme est pourtant bien un simple pécheur qui ne peut pas s'élever au-dessus de ce monde sensible.

Eh bien, « par hasard », comme on dit, un de nos amis est allé lire ce poème dans Matthias Claudius et a lu également la strophe précédente. Dans la strophe placée juste avant, on lit que l'homme peut sortir dans la campagne et que, bien que la Lune soit toujours un disque complet, il ne voit, sauf si c'est justement la pleine lune, toujours qu'une partie de la Lune, alors que l'autre est, pourtant là, et qu'ainsi, il existe dans le monde beaucoup de choses dont on peut savoir qu'elles sont là, pourvu seulement qu'on les regarde au bon moment. Et comme Matthias Claudius voulait attirer

l'attention sur le fait que l'on ne doit pas se limiter à ce qu'est l'apparence sensible sous sa forme immédiate, mais que celui qui se laisse abuser par ce que donne l'apparence sensible sous sa forme immédiate est un pauvre pécheur, ce que ce brave homme a cité de Matthias Claudius est retombé sur lui-même.

Le monde des sens – pourvu que nous ne soyons surtout pas faits justement comme ce pasteur – attire par moments notre attention sur le fait que, où que nous tournions notre regard, nous avons aussi à le tourner sur l'autre côté et à corriger un côté par l'autre. Mais en ce qui concerne ce qui se trouve au-delà du monde sensible, il n'existe pas de correction immédiate par le monde des sens. Là, on ne peut pas aussitôt présenter l'autre strophe, et c'est pourquoi il se produit que l'homme se met alors à philosopher sans fin et doit aussi naturellement être convaincu que cela est vrai, car... cela peut être prouvé de façon rigoureusement logique. Mais on peut aussi prouver le contraire de façon tout aussi rigoureusement logique. Nous pouvons en effet nous poser aujourd'hui la question, et les considérations auxquelles nous nous livrons maintenant répondront alors avec plus de précision à cette question : d'où cela vient-il donc que, lorsque nous allons au-delà du monde sensible, notre penser entre à ce point dans la confusion ? D'où vient-il, très généralement, que nous puissions prouver une chose et son contraire ? Nous trouverons que cela est lié au fait que la vie humaine est placée pour ainsi dire au milieu, pour ainsi dire en position d'équilibre entre deux forces opposées, les forces ahrimaniennes et les forces lucifériennes.

Certes, on peut réfléchir sur la liberté et sur la nécessité et on peut croire que l'on a la preuve irréfutable qu'il n'existe dans le monde que la seule nécessité. Mais c'est en fait Ahriman qui a produit le caractère irréfutable de cette preuve. D'un côté, quand on prouve une chose, c'est toujours Ahriman qui vous séduit ; et quand on prouve l'autre, c'est toujours Lucifer qui vous séduit. On est en effet toujours exposé à ces deux forces et si l'on ne prend pas en considération que l'on est toujours placé entre ces deux forces, on ne s'apercevra jamais d'où vient le genre de conflits dans la nature humaine tel que celui que l'on a considéré.

Or il faut bien dire cependant que s'est perdu au XIX^e siècle le sentiment même que dans toute l'ordonnance du monde il existe, à côté de la position d'équilibre, aussi l'écart du pendule vers la

droite et vers la gauche, l'écart ahrimanien et l'écart luciférien. Ce sentiment est complètement mort. Aujourd'hui, on passe déjà au fond pour un homme qui n'est plus tout à fait sain d'esprit lorsqu'on parle d'Ahriman et de Lucifer, n'est-ce pas ? Les choses ne sont en fait parvenues à ce degré de gravité qu'au milieu du XIX^e siècle, car un philosophe plein d'esprit, Trahndorff³, a encore au milieu du XIX^e siècle écrit un très joli écrit, ici à Berlin, où il a tenté de réfuter les exposés d'un ecclésiastique. Un ecclésiastique a répandu ici l'opinion – il est bien permis, j'espère, de parler de cela dans nos cercles – que le diable n'existe pas et que c'est en réalité une terrible superstition que de parler d'un diable. Nous, nous parlons d'Ahriman. Or le philosophe Trahndorff s'est exprimé contre l'ecclésiastique dans un écrit très intéressant : *Le diable n'est pas une élucubration dogmatique*. Au milieu des années cinquante encore, il tenta pour ainsi dire de prouver l'existence d'Ahriman de façon rigoureusement philosophique.

J'espère qu'au cours des conférences publiques⁴ que je ferai ici dans les prochains temps je pourrai aussi justement parler de ce son qui a cessé de retentir dans la vie de l'esprit, de cet élément théosophique qui disparaît entièrement au milieu du XIX^e siècle. On a en fait parlé de ces choses, même si c'est sous d'autres noms, jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Le sentiment même s'en est perdu, mais ce sentiment était au fond présent sous une forme subtile jusqu'aux XIV^e, XV^e siècles, jusqu'à ce qu'il ait dû passer pour un temps, de façon naturelle justement, à l'arrière-plan. Nous savons en effet que, comme je l'ai souvent souligné, la science de l'esprit ne nie absolument pas, par exemple, la grande valeur et la grande importance de l'essor scientifique. Mais la possibilité que survienne cet essor scientifique était conditionnée au fait que s'est perdu le ressentir, le sentiment de cette opposition qui ne se trouve que dans le spirituel, Ahriman et Lucifer. Maintenant ils doivent de nouveau surgir au-dessus du seuil de la conscience humaine. Un sentiment subtil en était présent jusqu'au XV^e siècle.

Je voudrais vous montrer à l'aide d'un exemple comment les choses se présentaient en ce qui concerne Ahriman et Lucifer lorsqu'on n'en avait plus que le sentiment que ce sont deux forces qui agissent là. Je voudrais l'expliquer à l'aide d'un exemple.

À Prague, dans l'Hôtel de ville de la vieille ville, il y a une horloge très remarquable qui est née au XV^e siècle. Cette horloge est

réellement une sorte de mécanisme merveilleux. Extérieurement, on peut tout d'abord la prendre pour une sorte de cadran solaire, mais elle est construite de façon si compliquée que la succession des heures peut être indiquée d'une double façon, selon l'ancien mode de calcul en vigueur autrefois en Bohême et selon le calcul moderne du temps. La succession des heures dans l'ancien mode de calcul en Bohême allait de 1, ou plutôt de 0 à 24 et l'autre, plus tardif, seulement jusqu'à 12. Au coucher du soleil, l'aiguille de l'ombre – c'était alors l'ombre – était toujours sur le 1. Et l'horloge était construite de telle sorte que réellement, l'aiguille était toujours sur le 1 au coucher du soleil. Donc, en dépit de toute la diversité des couchers de soleil, l'aiguille était toujours sur le 1.

Mais en outre, cette horloge indiquait toujours quand avait lieu une éclipse de Soleil et de Lune. Elle indiquait aussi la marche des différentes planètes à travers les signes du ciel, la série des planètes y était représentée. Elle indiquait même – elle est vraiment d'une construction merveilleuse – les fêtes mobiles. Donc elle indiquait la date de Pâques en une année donnée. C'était en même temps un calendrier. On en voyait la progression de janvier à décembre. Le caractère mobile de la fête de Pâques y était inclus. Sur une aiguille particulière, on voyait quand tombait la fête de Pâques, bien que ce soit une fête mobile, de même pour Pentecôte.

L'horloge était donc d'une construction extrêmement riche en possibilités au xv^e siècle. Or on a étudié l'histoire de sa construction. Mais outre ces études historiques pour lesquelles il existe donc des documents que vous pouvez consulter – il en existe en effet de nombreuses descriptions –, il existe une légende qui tente d'expliquer aussi ce que cette horloge avait de remarquable : premièrement, par le fait qu'elle est d'une construction si merveilleuse, et de l'autre côté, d'expliquer cet autre fait, à savoir que cette horloge, après avoir été construite par l'homme génial qui, précisément, sut la construire, fut remontée aussi longtemps qu'il vécut. Après sa mort, personne ne put remonter ce mécanisme et l'on chercha partout des gens qui sachent la mettre en état de marche. On n'obtint en règle générale rien d'autre, si ce n'est que les intéressés l'abîmèrent complètement. Puis il se trouva bien une fois ou l'autre quelqu'un pour affirmer qu'il pouvait la remettre en état. Il la réparait bien, mais l'horloge se dérégla constamment.

Tous ces faits se fondirent pour former une sorte de légende

populaire, et cette légende populaire, la voici : un homme simple aurait, par un don particulier du ciel, reçu la faculté de construire un jour cette horloge. Lui seul pouvait avoir connaissance de la façon dont il fallait se servir de cette horloge. La légende accordait une grande valeur au fait que c'était un homme simple qui avait reçu ce don par une grâce spéciale, donc de la génialité qui lui venait du monde spirituel. Mais ensuite, le souverain voulut avoir cette horloge uniquement pour Prague et il voulut aussi rendre impossible qu'aucune autre ville pût avoir cette horloge. C'est pourquoi il fit aveugler le génial horloger qui l'avait créée, il lui fit crever les yeux. Alors l'intéressé se retira. C'est seulement au moment de sa mort qu'il implora la grâce de pouvoir, ne serait-ce que pour un instant, remettre en état de marche cette horloge ; et il utilisa cet instant – dit la légende – pour semer le désordre dans l'horloge par une rapide manœuvre, si bien que personne ne put plus jamais la remettre en état.

Cette légende n'a tout d'abord l'air de rien. Mais telle qu'elle est construite, vit dans cette légende un sentiment juste de la présence de Lucifer et d'Ahriman et de la position d'équilibre entre les deux. Songez avec quelle subtilité cette légende est construite. On pourrait trouver la même construction subtile dans une infinité de légendes populaires de ce genre. Il y a en effet dans sa forme un sentiment juste de Lucifer et d'Ahriman. Tout d'abord, n'est-ce pas, la position d'équilibre : l'intéressé reçoit par un acte de grâce du monde spirituel la faculté de construire quelque chose d'aussi extraordinaire. Là, il n'y a rien qui soit de l'égoïsme. Car, n'est-ce pas, l'égoïsme pourrait s'emparer de tout un chacun. Là, c'est un don dû à une grâce. Il ne l'a vraiment pas construite à partir de son égoïsme. Mais il n'y a là rien non plus d'une élucubration savante, car il est dit expressément que c'était un homme simple. Avec cette description – que l'on attirait donc l'attention sur un acte de grâce, donc rien qui soit de l'égoïsme, et c'est un homme simple, donc aucune élucubration savante ici – on voulait indiquer que dans cet homme, dans l'âme de cet homme ne vivait rien qui vienne d'Ahriman ni de Lucifer, mais qu'il était entièrement sous l'influence de puissances divines bonnes, allant dans le sens du progrès.

Dans le souverain vivait Lucifer. Son égoïsme le poussait à vouloir avoir l'horloge uniquement pour sa ville, et il aveugla donc

l'homme. Lucifer est placé d'un côté. Mais par le fait que Lucifer est là, il a toujours partie liée avec son frère Ahriman. Et par le fait que l'homme est aveuglé, l'autre reçoit la faculté d'intervenir de l'extérieur, de façon destructrice, par une manœuvre habile. C'est l'œuvre d'Ahriman.

Ici la puissance bonne est donc placée entre Lucifer et Ahriman. Vous pouvez trouver cette construction pleine de subtilité dans beaucoup de légendes populaires, dans les légendes populaires les plus simples. Mais le sentiment que dans tout ce que la vie a de grand interviennent Ahriman et Lucifer put se perdre à l'époque où devait se répandre de plus en plus le sens que l'électricité positive et négative, le magnétisme positif et négatif, etc., sont les forces fondamentales du monde matériel. Le fait que la recherche scientifique ait pu grandir fut conditionné par le recul même de ce sentiment de l'appréhension spirituelle du monde.

Nous verrons comment Ahriman et Lucifer interviennent dans ce que l'homme appelle son connaître, ce que l'homme appelle tout simplement son rapport au monde, si bien que se produit précisément la confusion dont nous avons parlé. En particulier dans le problème que nous avons soulevé, cette confusion nous apparaît en effet de façon tout à fait claire. Prenons à titre d'hypothèse un exemple simple. Je pourrais tout aussi bien avoir pris cet exemple dans les grands événements du monde que dans les événements les plus quotidiens. Je prendrai un exemple très simple, mais je pourrais tout aussi bien le tirer du grand processus du monde. Supposons que trois ou quatre personnes se préparent à faire une sortie en diligence. Elles veulent entreprendre une sortie quelconque qui passe, disons, par une gorge montagneuse. Lorsqu'on passe par cette gorge montagneuse, il y a en haut un rocher en surplomb. Les gens ont fait les préparatifs pour la sortie, veulent partir à un moment précis. Mais le cocher s'est justement commandé une petite bière, une petite chope qui est servie un peu trop tard. Il est en retard de cinq minutes sur l'heure du départ. Puis il part avec la compagnie. Ils passent par la gorge montagneuse. Juste au moment où ils arrivent là où se trouve le rocher en surplomb, le rocher glisse, tombe à grand fracas sur la diligence et écrase toute la compagnie. Elle périt. Peut-être que seule la compagnie périt, le cocher en réchappe.

Voilà donc un cas de ce genre. Et là, vous pouvez poser cette

question : est-ce alors le cocher qui est fautif ou est-ce que règne ici une nécessité absolue ? Était-il absolument nécessaire que ces gens soient atteints par ce malheur en cet instant ? Et la négligence du cocher était-elle seulement insérée dans cette nécessité ? Ou pouvait-on s'adonner à l'idée suivante : si seulement le cocher avait été ponctuel, ils n'auraient naturellement pas été touchés, car ils auraient depuis longtemps franchi la gorge au moment où le rocher glissa.

Vous avez là, au beau milieu de la vie quotidienne, cette question de la liberté et de la nécessité qui est étroitement liée à celle de « coupable » et « non coupable ». Naturellement, si tout est soumis à une nécessité absolue, il est certain qu'on ne peut alors absolument pas parler au sens supérieur d'une faute de ce cocher ; il était tout simplement nécessaire que ces hommes aient subi la mort.

Dans la vie, nous rencontrons à chaque pas cette question. Comme nous l'avons dit, elle fait partie des questions les plus difficiles, des questions dans lesquelles viennent s'immiscer Ahriman et Lucifer lorsque nous voulons les résoudre. C'est tout d'abord Ahriman qui vient s'immiscer lorsqu'on est censé tenter de résoudre cette question. C'est ce qui va nous apparaître au cours de ces considérations.

Mais si nous voulons nous approcher d'une solution de cette question précisément, nous devons emprunter un tout autre chemin que celui auquel on pense peut-être habituellement. Voyez-vous, quand l'être humain se propose de résoudre une question de ce genre, s'il pense d'emblée : Oui, bien sûr, cet événement, je puis en suivre le déroulement, le rocher est tombé, telle chose s'est produite, s'il suit le déroulement de ces faits et se pose la question : cela est-il fondé sur la nécessité ou sur la liberté ? Cela aurait-il aussi pu être autrement ?, c'est qu'il ne regarde d'abord que les événements extérieurs. Il voit les événements tels qu'ils se passent au plan physique. Or l'homme fait cela à partir de la même impulsion à partir de laquelle, par exemple, en ce qui concerne l'entité humaine, s'il ne peut avoir qu'une optique matérialiste, il en reste au corps physique de l'homme. N'est-ce pas, cet homme qui ne sait rien de la science de l'esprit en restera aujourd'hui tout d'abord au corps physique de l'homme. Il dit : ce que l'on voit du corps de l'homme, ce que l'on en appréhende par le sentiment,

c'est bien là. Il ne passe pas du corps physique à ce que l'on appelle le corps éthérique⁵. Et si c'est un matérialiste bon teint, à la tête dure, il n'a que rires et moqueries lorsque l'on s'avise de dire qu'à la base du dense corps physique il y a encore un corps éthérique plus subtil. Et pourtant, vous savez à quel point est bien fondée la vision selon laquelle, à côté des autres parties de la nature humaine, il y a tout d'abord à la base du corps physique aussi ce corps éthérique et nous nous sommes habitués au cours des années à savoir que nous sommes autorisés à parler non seulement du corps physique de l'homme, mais que nous devons parler aussi du corps éthérique de l'homme, et ainsi de suite.

Mais peut-être plus d'un d'entre vous ne s'est pas encore posé la question suivante : qu'en est-il donc de l'autre monde qui vit à l'extérieur de l'homme, du monde dans lequel se trouvent les phénomènes habituels du monde ? Certes, nous avons là aussi parlé de beaucoup de choses. Nous avons parlé du fait que, lorsque l'homme voit tout d'abord par ses sens physiques les phénomènes extérieurs du plan physique, il n'a pas la moindre idée du fait que, partout où nous portons notre regard, nous avons aussi des êtres élémentaires, que pour ainsi dire là où nous portons nos regards, les choses sont exactement comme en l'homme lui-même. En l'homme, nous avons le corps éthérique, autrefois nous l'avons aussi souvent appelé, comme on sait, corps élémentaire. Dans la nature au-dehors, très généralement dans le devenir physique extérieur, nous avons la succession des événements physiques et ensuite le monde de l'existence élémentaire. Les choses se passent tout à fait parallèlement : l'homme – le corps physique, le corps éthérique ; les phénomènes physiques et, répandus partout dans les phénomènes physiques, les processus au sein du monde élémentaire. Autant il est vrai qu'il est très unilatéral de dire, en ce qui concerne l'homme, qu'il a uniquement le corps physique – nous devrions dire qu'il a aussi son corps éthérique –, autant nous pouvons présupposer qu'il en est de même pour les phénomènes extérieurs : ce que nous percevons ici tout d'abord avec nos sens physiques et avec notre entendement physique, c'est une chose. Mais tout cela est fondé sur quelque chose qui est analogue au corps éthérique de l'homme. Chaque processus extérieur physique est réellement fondé sur quelque chose qui est un processus supérieur, plus subtil.

Il y a des êtres humains qui ont un certain sens de ce genre de

choses. Ce sens peut vous apparaître de deux façons. Vous aurez déjà perçu pour une part en vous-même ou chez d'autres la chose suivante : un homme est passé par une expérience. Mais ensuite, il vient vous trouver, ou cela peut être vous-même – et vous vous dites : mais à vrai dire, j'ai tout de même le sentiment que, pendant le temps où il s'est passé extérieurement telle ou telle chose avec moi, il m'est encore arrivé tout autre chose ; il est encore arrivé tout autre chose à la partie plus subtile de mon être. Voyez-vous, je veux dire ceci : des natures ayant une certaine profondeur peuvent avoir un sentiment de ce genre que des événements qui ne se déroulent absolument pas sur le plan physique peuvent cependant être importants pour la suite de leur vie. Que quelque chose leur soit arrivé, c'est un point. D'autres personnes vont même plus loin : ce genre de choses se montrent à elles sous forme symbolique, en rêve. Un homme quelconque rêve qu'il fait telle ou telle expérience. Par exemple, quelqu'un rêve qu'il a été, disons, écrasé par un rocher. Il s'éveille. Il peut se dire ceci : c'est un rêve symbolique, il s'est passé quelque chose en mon âme. On peut souvent avoir dans la vie la confirmation que quelque chose s'est alors passé en l'âme qui est beaucoup plus que ce qui s'est justement déroulé dans le monde extérieur pour l'homme concerné au plan physique. Cet homme peut s'être élevé d'un degré, que ce soit dans la connaissance, que ce soit dans le perfectionnement de sa nature volontaire, que ce soit dans l'affinement de ses sentiments, et ainsi de suite.

Dans des conférences qui ont été faites ici il y a peu de temps⁶, j'ai attiré l'attention sur le fait que, par ce que l'homme sait par son moi, il ne sait en réalité qu'une partie de ce qui se passe pour lui et que le corps astral, en dessous, en sait beaucoup, beaucoup plus long. Vous vous souvenez que j'ai attiré l'attention sur ce fait. Le corps astral a en effet connaissance de beaucoup de choses qui se passent pour nous dans le suprasensible, qui ne se passent pas dans le sensible. Nous voici amenés par un autre côté au fait qu'il se passe constamment quelque chose avec nous dans le suprasensible. Autant il est vrai que, lorsque je fais un mouvement de la main, le mouvement physique n'est qu'une partie de la totalité du processus, et qu'en dessous se trouve un processus éthérique, un processus de mon corps éthérique, autant il est vrai que chaque processus physique là au-dehors est imprégné d'un processus élémentaire plus subtil, de quelque chose qui suit un cheminement

parallèle et se déroule dans le suprasensible. Non seulement les êtres sont imprégnés d'une réalité suprasensible, mais toute existence est imprégnée d'une réalité suprasensible.

Or souvenez-vous de quelque chose d'autre que j'ai indiqué à de nombreuses reprises et qui paraît même pour une part paradoxal. J'ai attiré l'attention sur le fait que souvent existe dans le spirituel le contraire de ce qui existe dans le physique, pas toujours, mais souvent, si bien que lorsqu'une chose quelconque est juste ici pour le physique, pour le spirituel la vérité peut se présenter tout autrement. Je dis : pas toujours. Mais j'ai dénombré au cours des années beaucoup de cas où l'on doit se dire que dans le spirituel survient exactement l'inverse de ce que l'on supposerait ici dans le physique.

En ce qui concerne les événements suprasensibles qui ont un cheminement parallèle aux événements sensibles, il en va parfois – et même très souvent – également ainsi. Et maintenant, il faut poser cette question : quand nous voyons qu'une compagnie s'est mise en route, s'est assise dans une diligence, a roulé, que le morceau de rocher est tombé, qu'il a écrasé la compagnie –, c'est l'événement physique. Parallèlement à cet événement physique, à l'intérieur de cet événement physique, de même que notre corps éthérique est en nous-même, se déroule un événement suprasensible. Il faut maintenant ajouter à notre connaissance qu'il peut être l'exact contraire de ce qui se passe ici dans le physique. Et c'est même très souvent l'exact contraire.

Il y a là en même temps une source de nombreux égarements si l'on n'y prête pas attention. Car, songez qu'il peut se produire par exemple la chose suivante. Si une personne quelconque est parvenue à une clairvoyance atavique et qu'elle est douée d'une sorte de *second sight*⁷, de seconde vue, il peut se produire en ce qui la concerne la chose suivante : Supposons qu'une compagnie soit partie pour une sortie, mais qu'au dernier moment quelqu'un qui fait partie de la compagnie décide de rester. Et c'est justement, disons, une personne douée de *second sight*, de seconde vue. Elle ne part pas avec les autres, cette personne. Elle reste. Au bout de quelque temps, elle a une vision. Dans cette vision peut se présenter à elle un événement quelconque. La représentation qu'elle a peut naturellement tout aussi bien être que les intéressés ont été ensevelis sous le rocher, mais aussi – cela dépend de sa disposition innée –

par exemple qu'il s'est produit quelque chose de particulièrement réjouissant pour cette compagnie. Cela pourrait donner l'image d'un événement particulièrement réjouissant pour la compagnie. Et la personne en question pourrait ensuite apprendre que la compagnie a péri dans les circonstances que j'ai supposées. C'est ce qui se produirait si la personne somnambule considérée voyait non pas justement ce qui se déroule sur le plan physique – ce qui pourrait aussi être le cas – mais si elle avait vu ce qui s'est déroulé au plan astral, l'événement qui suit un cheminement parallèle : à savoir que peut-être ces personnes étaient appelées à quelque chose de particulier dans le monde spirituel, au moment où elles sont parties du plan physique, et que ce quelque chose de particulier les remplit aussi d'une vie nouvelle particulière pour le monde spirituel. Bref, la personne en question pourrait avoir perçu l'événement des mondes spirituels qui va dans une direction exactement opposée et cette réalité exactement opposée pourrait exister là. Le cas pourrait effectivement exister qu'ici au plan physique se produise le malheur et que ce malheur corresponde pour les âmes concernées à un grand bonheur dans le monde suprasensible.

Or quelqu'un – et il existe, on le sait, des gens comme cela – qui s'estimerait lui-même plus malin que la sage gouvernance des mondes pourrait dire ceci : si c'était moi qui gouvernais le monde, je ne ferais pas en sorte d'appeler les âmes à un bonheur dans le monde spirituel et de les honorer ici d'un malheur au plan physique. Je ferais cela mieux ! Certes, à ce genre de personnes on ne peut que dire toujours la chose suivante : on peut effectivement comprendre qu'ici au plan physique on puisse précisément être aussi plongé dans la confusion par Ahriman. Mais la sagesse des mondes a quand même toujours un savoir supérieur. Ce qui peut être en jeu ici peut en effet être la chose suivante : à savoir que pour la tâche qui revient maintenant à ces âmes dans le monde spirituel est nécessaire cette expérience ici sur le plan physique ; il est nécessaire que pour ainsi dire elles jettent toujours un regard rétrospectif sur leur vie terrestre, sur cet événement physique afin de tirer de cette vue les forces correspondantes. C'est-à-dire que ces deux événements, l'événement physique et l'événement spirituel, peuvent aller nécessairement de pair pour les âmes qui ont vécu cette expérience.

Nous pourrions ainsi citer par hypothèse des exemples de

toutes sortes montrant comment quelque chose se passe ici au plan physique et que pour ainsi dire un corps éthérique de cet événement est présent, un événement élémentaire, suprasensible qui en fait partie. Nous ne devons pas en rester seulement à l'affirmation générale des panthéistes en disant qu'un monde spirituel constitue le fondement du monde physique, au contraire, nous devons entrer plus dans le concret. Pour chaque événement physique particulier, nous devons aussi réellement être au clair sur le fait que ce qui en constitue le fondement, c'est un événement spirituel, un véritable événement spirituel, et que seuls l'événement physique et l'événement spirituel ensemble forment le tout.

Mais si l'on suit le déroulement des événements au plan physique, on peut dire ceci : on en vient à insérer dans un réseau de pensées ces événements au plan physique. Et là, on en vient réellement, lorsqu'on suit le déroulement des événements au plan physique, à trouver pour chaque effet une cause. Il ne peut tout simplement pas en être autrement. Partout on trouve pour un effet une cause. Quand quelque chose s'est passé, on trouvera toujours la cause. Mais cela signifie que l'on trouve la nécessité. À propos de l'exemple simple que j'ai choisi, si vous procédez avec la pédanterie requise, vous pourriez vous dire ceci : bon, cette compagnie était réunie. Elle s'est certes déterminé le départ à un moment déterminé. Mais si maintenant j'enquête pour savoir pourquoi le cocher a été négligent, je suivrai diverses pistes indiquant des causes. Tout d'abord, bien sûr, je regarderai peut-être le cocher, je regarderai comment il a été éduqué, comment il est devenu négligent. Puis je regarderai les différentes circonstances qui ont fait qu'il a eu sa chope trop tard. Je pourrai trouver là partout un simple enchaînement de causes. J'ai pu montrer comment une chose s'imbrique dans l'autre, si bien que l'affaire n'aurait absolument pas pu se dérouler autrement. J'en viendrai peu à peu à éliminer entièrement la volonté libre du cocher, car, lorsque l'on a pour chaque effet une cause, tout ce que fait l'intéressé vient aussi s'insérer dedans. N'est-ce pas, peut-être que la raison pour laquelle le cocher a encore voulu avoir une chope, c'est qu'il a été trop peu étrillé dans sa jeunesse. S'il avait été davantage étrillé – et là, il n'y peut rien –, les choses n'en seraient pas venues là. Donc on peut trouver partout le lien de cause à effet.

Cela est lié au fait que c'est très généralement uniquement au

plan physique que l'on arrive à quelque chose au moyen des concepts. Car songez-y : si vous voulez comprendre quelque chose, il faut qu'une pensée puisse découler d'une autre, c'est-à-dire que vous êtes contraint de pouvoir développer une partie d'une autre. Il est de la nature du concept qu'un élément découle de l'autre. Il doit en être ainsi.

Mais ce qui peut être réuni au plan physique de façon à ce que l'on en saisisse l'ensemble sur un mode conceptuel, nécessaire, devient immédiatement autre dès que l'on s'élève dans le monde suprasensible le plus proche. Là, on n'a pas affaire à des causes et des effets, mais à des entités. Là, ce sont des entités qui interviennent. À tout instant, c'est une autre entité spirituelle qui intervient ou qui abandonne une activité. Là, on n'a absolument pas affaire à ce dont on peut suivre le déroulement au sens habituel par des concepts. Si en effet vous vouliez suivre avec des concepts le déroulement de ce qui se passe dans le monde spirituel, il pourrait se passer la chose suivante. Vous pourriez avoir telles réflexions : bon, moi, je suis donc là. Certes, je suis assez avancé pour plonger mon regard et voir qu'il se passe là quelque chose de spirituel. Tantôt s'approche un gnome quelconque, tantôt s'approche un sylphe, tantôt s'approche un autre être. Maintenant, j'ai là toute la somme des entités. Alors, je fais effort pour approfondir les effets qui doivent en sortir. Certes, au plan physique, la chose est parfois facile : quand quelqu'un frappe une boule de billard, il connaît la trajectoire de l'autre ; il peut la calculer. Mais au plan spirituel, il peut vous arriver l'aventure suivante : quand vous avez vu vos êtres et que vous savez : tiens, c'est un gnome, il se prépare, il va faire ceci, il agit avec un autre, aussi va-t-il se passer telle chose. Vous avez approfondi cela. À l'instant suivant surgit un être qui transforme le tout, ou bien, un être que vous avez inclus dans vos calculs s'en va, disparaît, ne participe plus. Là, tout est fondé sur l'entité. Là vous ne pouvez pas tout insérer dans le réseau de vos concepts de la même façon qu'au plan physique. C'est totalement impossible. Là, on ne peut pas expliquer une chose d'après l'autre à partir du concept. Il se produit une tout autre forme d'agir en commun dans ce monde spirituel, dans cette succession ou ce courant des événements spirituels qui a un cheminement parallèle aux événements physiques.

Il faut prendre connaissance du fait qu'à la base de notre

monde, il y a un monde dont nous devons non seulement présupposer que, face à notre monde, c'est un monde spirituel, mais dont nous devons présupposer qu'il y règne une tout autre sorte de lien d'ensemble entre les événements : qu'avec la façon à laquelle nous sommes habitués pour notre monde des concepts, avec laquelle nous apportons explications et preuves, nous ne pouvons strictement rien faire au sein de ce monde spirituel, dans la diversité concrète de ce monde spirituel.

Ainsi, nous voyons que deux mondes s'interpénètrent : un monde qui peut être enserré dans un réseau de concepts, l'autre monde qui ne peut pas être enserré dans un réseau de concepts, mais seulement regardé. Ce que j'indique par là va très loin. Mais les hommes ne font pas attention jusqu'où cela va. Réfléchissez-y : quand quelqu'un croit qu'il peut tout prouver et que seul est valable ce qui peut être prouvé, il peut en fait se trouver dans la situation suivante. Il peut dire ceci : bon, tout doit être prouvé, et ce qui n'est pas prouvé n'est pas valable. Donc il faut pouvoir tout prouver dans le cours de l'histoire de l'univers. Donc il suffit que je fasse un sérieux effort d'approfondissement de mes pensées et je devrais être en mesure, par exemple, de prouver s'il a existé un Mystère du Golgotha ou non ! Et il importe énormément aux hommes, à l'heure actuelle, de dire : si l'on ne peut pas prouver qu'il a existé un Mystère du Golgotha, alors c'est tout simplement un non-sens, alors il n'a pas existé de Mystère du Golgotha.

Mais que pensent les hommes des preuves ? Ils pensent que l'on part d'un concept déterminé et que l'on passe constamment à d'autres concepts et quand la chose est possible, c'est tout simplement que l'on a apporté la preuve. Mais aucun autre monde que le monde physique n'obéit à ces preuves. Un autre monde n'obéit absolument pas à cette manière de prouver. Car si l'on pouvait prouver, prouver de façon nécessaire, qu'un Mystère du Golgotha a dû avoir lieu, si cela pouvait découler de nos concepts, alors ce ne serait en fait pas un acte libre ! Alors le Christ aurait *dû* venir du cosmos sur terre, parce que les concepts humains le lui prouveraient tout simplement, le lui ordonneraient de ce fait. Mais le Mystère du Golgotha doit être un acte libre, c'est-à-dire que ce doit être un acte qui précisément ne peut pas être prouvé. Il importe de voir ce fait très clairement.

C'est finalement en effet la même chose quand les hommes

veulent prouver que Dieu a créé un jour le monde ou qu'il ne l'a pas créé. C'est aussi le fil qu'ils fabriquent constamment avec leurs concepts. Mais « créer le monde » sera pourtant à tout le moins un acte libre de l'entité divine ! D'où il ressort que l'on ne peut pas le prouver à partir de la nécessité de la succession des concepts, qu'il faut le voir si l'on veut y accéder.

C'est donc dire quelque chose de très important que de dire que, déjà dans le monde le plus proche, ce monde suprasensible qui imprègne le nôtre, ne règne pas du tout l'ordre que nous pouvons pénétrer par nos concepts et leur force de preuve, mais qu'ici prend place un voir où règne un tout autre ordre des événements.

Je voudrais aujourd'hui dire seulement ceci en quelques mots : j'ai attiré l'attention ici à Noël sur le fait que, précisément à notre époque, se produisent ce genre de choses contradictoires qui plongent le penser humain dans la confusion. Songez donc que vient de paraître un livre de Ernst Haeckel⁸ qui est si grand en tant que naturaliste : *Pensées d'éternité*. J'ai déjà attiré l'attention sur ce fait. Ces *Pensées d'éternité* contiennent exactement le contraire de ce à quoi arrivent beaucoup d'autres hommes actuellement à partir d'une participation profonde aux événements du monde. Pensez donc qu'il existe aujourd'hui beaucoup d'hommes – nous aurons encore à parler de ce fait justement dans nos réunions actuelles, je voulais aujourd'hui me contenter de donner une introduction –, qu'il existe beaucoup d'hommes qui, précisément à cause du fait qui agit actuellement sur nos âmes de façon si terrible, si écrasante, à partir de ce fait des mondes, sont revenus à un approfondissement du ressentir religieux de leur âme, et ces hommes sont nombreux, parce qu'ils se disent ceci : si un ordre suprasensible ne constituait pas le fondement de notre monde physique, comment pourrait donc s'expliquer ce qui se passe dans le temps présent ? Beaucoup sont revenus à un sentiment religieux. Je n'ai pas besoin de vous présenter ce cheminement de pensées, il est si évident et on peut le constater chez un si grand nombre de gens.

Haeckel arrive à un tout autre cheminement de pensées. Il exprime cela dans son petit livre qui vient de paraître : les hommes croient à l'immortalité de l'âme. Or les événements actuels prouvent clairement qu'une telle croyance en l'immortalité de l'âme est une impossibilité, car nous voyons chaque jour des milliers de gens

périr par pur hasard. Comment un homme sensé peut-il encore croire que, face à ce genre d'événements, il puisse être question d'immortalité de l'âme ? Comment peut-il y avoir là un ordre supérieur ? Donc pour Haeckel ce qui se produit maintenant de manière si bouleversante est une preuve de son dogme que l'on ne peut pas parler d'immortalité de l'âme. Vous avez là, de nouveau, des antinomies : une grande partie de l'humanité va vers un approfondissement religieux, mais à propos du même événement, Haeckel se superficialise énormément du point de vue religieux.

Toutes ces choses sont liées au fait que les hommes ne peuvent aujourd'hui parvenir à aucune clarté au sujet du lien entre le monde qui se présente à leurs sens et à leur entendement lié au cerveau et le monde qui, suprasensible, en constitue le fondement, que, dès qu'ils abordent ces choses, ils sont perturbés dans leur penser. Mais malgré tout le caractère décevant de ce que présente notre époque, elle apportera malgré tout en un certain sens un approfondissement de l'âme, elle incitera malgré tout à se détourner du matérialisme. Mais il sera bien nécessaire que, par le pur effort de l'âme qui s'adonne à l'étude du monde sans préjugés, que par cette vision naisse un savoir de la complémentarité entre les événements sensibles et les événements suprasensibles et qu'il y ait à tout le moins une petite troupe d'hommes qui soit en mesure de présupposer que toutes les souffrances, toutes les douleurs qui sont subies actuellement au plan physique sont dans le progrès d'ensemble de l'humanité une face de l'autre face, qui est suprasensible.

Nous avons déjà indiqué à partir des côtés les plus divers l'existence de cette face suprasensible. Nous le ferons encore à partir d'autres points de vue. Mais sans cesse il nous apparaîtra que, lorsque le sol abreuvé de sang de l'Europe aura de nouveau la paix, il faudra qu'existe une petite troupe d'hommes qui soit en mesure d'entendre, d'entendre spirituellement, de pressentir spirituellement ce qui sera dit depuis les mondes spirituels à l'humanité qui fera de nouveau l'expérience de la paix. Car ce que nous devons maintenant inscrire souvent et sans cesse et de façon renouvelée en notre âme sera vrai, profondément vrai et s'avérera comme la vérité :

*Du courage des combattants
Du sang versé dans les batailles,*

*De la douleur des êtres abandonnés,
Des sacrifices du peuple,
Grandira le fruit de l'esprit
Si des âmes conscientes de l'esprit
Partent en quête du royaume des esprits.*

Deuxième conférence

Berlin, le 27 janvier 1916

J'ai essayé avant-hier d'attirer l'attention sur cette énigme d'égale importance : le mystère cosmique de la nécessité et de la liberté dans le devenir des mondes et dans l'agir de l'homme. J'ai tout d'abord essayé, et l'étude d'aujourd'hui va devoir encore s'en tenir au même chemin, d'attirer l'attention sur toute l'importance et toute la difficulté de cette énigme du monde et de cette énigme de l'humanité. J'ai essayé de montrer, par un exemple pris à titre d'hypothèse, comment ce problème peut se présenter à nous dans le devenir des mondes. Je disais ceci : supposons qu'une compagnie se soit mise en route pour traverser une gorge montagneuse sur le cours de laquelle se trouve un rocher en surplomb et que l'heure du départ ait été fixée avec précision. Mais le cocher laisse passer l'heure par négligence, part cinq minutes trop tard. De ce fait la compagnie arrive à l'endroit en question situé en dessous du rocher juste au moment où le rocher tombe. Il faut dire, selon un jugement extérieur – je dis expressément : selon un jugement extérieur – que toute la compagnie partie en promenade a été ensevelie à cause de la négligence du cocher, donc par un événement qui est survenu pour ainsi dire par la faute d'un homme.

La dernière fois, je voulais principalement attirer l'attention sur le fait que nous ne devons pas aborder trop vite une énigme de ce genre et croire pouvoir la résoudre avec notre penser habituel. J'ai attiré l'attention sur le fait que ce penser humain, que nous n'utilisons, vous le savez, tout d'abord que pour le plan physique, s'est aussi habitué à ne considérer que les besoins du plan physique et que ce penser humain est perturbé lorsqu'il est entraîné un peu au-dessus du plan physique. Aujourd'hui je voudrais, à l'aide de

nouvelles considérations, attirer avant toutes choses l'attention sur la gravité propre à toute cette énigme. Car c'est seulement dans la prochaine étude, qui aura lieu dimanche prochain en ces lieux, que nous pourrons nous approcher d'une sorte de solution de tout ce problème quand nous le comprendrons dans toute son étendue, dans toute sa portée et toute sa signification, même pour le connaître humain ; quand, par exemple, nous comprendrons complètement comment, justement par rapport aux problèmes les plus difficiles de la vie, nous pouvons tomber dans des élucubrations, dans une pression et une tendance hégémonique des pensées, qui en quelque sorte nous égarent, si bien que nous nous trouvons pour ainsi dire dans une forêt dans laquelle nous continuons de marcher et croyons avancer, alors qu'au fond nous tournons en rond. C'est seulement quand nous voyons que nous sommes revenus au point de départ que nous remarquons que nous avons tourné en rond. Ce qui est seulement étonnant, c'est que, pour le penser humain, nous ne remarquons pas que nous revenons constamment au même point. Mais nous allons également encore en parler.

J'ai indiqué que ce problème important est lié à ce que nous appelons les forces d'Ahriman et les forces de Lucifer dans le devenir des mondes et dans ce qui advient à l'homme dans son agir, dans tout son penser, ressentir et vouloir. J'ai fait observer que l'on peut voir jusqu'au xv^e siècle que les hommes ont eu le sentiment du fait que, de même que dans le devenir de la nature interviennent l'électricité positive et l'électricité négative et qu'aucun physicien ne se sent gêné de parler d'électricité positive et négative, de même les hommes ont aussi su voir tout de même l'ahrimanien et le luciférien dans le devenir du monde, quand bien même ils n'ont pas prononcé ces noms. J'ai mentionné à ce propos un exemple qui semble à tort bien éloigné de cela, l'horloge de l'hôtel de la vieille cité de Prague qui est construite de façon si ingénieuse que ce n'est pas seulement une horloge, mais une sorte de calendrier, si bien qu'on y voit chaque événement, qu'on y voit aussi la marche des planètes, qu'on peut lire sur l'horloge les éclipses de Soleil et de Lune quand elles se produisent. Bref, un homme très ingénieux a construit là une grande œuvre d'art. J'ai attiré l'attention sur le fait que l'on peut en fait très bien attester par des documents qu'un professeur d'une université de Prague a construit cette œuvre d'art,

mais que cela ne nous intéresse pas plus que cela, car ce sont les phénomènes qui se sont produits au plan physique. Mais j'ai mentionné qu'une légende populaire simple s'est formée, dans le sentiment que dans un événement de ce genre jouent aussi les forces ahrimaniennes et lucifériennes ; cette légende dit que cette horloge a donc été placée avec tant d'art sur l'Hôtel de ville de la vieille cité de Prague par un homme qui était un homme simple, qui avait reçu tout ce don par une sorte d'inspiration divine ; ensuite, cette légende raconte que le souverain voulait toutefois n'avoir cette horloge que pour lui seul, il ne voulait pas admettre qu'en aucune autre ville soit construite une horloge de ce genre ou quoi que ce soit de semblable. C'est pourquoi il aurait fait aveugler le maître de l'horloge. Celui-ci dut se tenir à distance. C'est seulement lorsqu'il sentit sa mort approcher qu'il lui fut encore accordé de retourner s'occuper de l'horloge. Et là, par une habile manipulation, il donna un coup à l'horloge et la conséquence en fut qu'on ne put en fait jamais plus la remettre en état.

On sent dans cette légende populaire qu'était présente d'un côté l'aperception du principe luciférien, du principe luciférien dans le souverain qui ne voulait avoir l'horloge que pour lui seul, cette horloge qui n'avait pu être construite que par un don de grâce, qui a donc été introduite par les puissances divines bonnes, allant dans le sens du progrès ; et qu'ensuite, dès que Lucifer est entré en scène, Ahriman vient le rejoindre, car ce fut un acte ahrimanienn que le maître aveuglé de cette horloge ait abîmé l'horloge par sa propre habileté. À l'instant où Lucifer est appelé – et l'inverse est aussi le cas –, Ahriman arrive aussi par contrecoup. Mais le fait que le peuple n'était pas seul à ressentir quelque chose d'Ahriman et de Lucifer en formant cette légende ressort d'autre chose encore. Cela ressort de toute la manière dont était construite l'horloge elle-même. Il en ressort que le maître aussi voulait placer des forces ahrimaniennes et lucifériennes en construisant justement cette horloge, car outre toute la perfection artistique que je vous ai déjà décrite, cette horloge présente encore tout autre chose. Outre tout ce qui en fait partie, outre le cadran et le disque des planètes, etc., des personnages figurent sur les deux côtés, plus précisément, d'un côté, la mort, et de l'autre côté, deux personnages : l'un, un homme qui tient dans la main une bourse avec de l'argent qu'il peut y faire tinter. L'autre figure représente un homme auquel on présente un

miroir de façon telle qu'il peut toujours s'y regarder lui-même. Donc dans ces deux personnages, nous avons d'extraordinairement belle façon l'homme qui en sa valeur propre est adonné à l'extérieur : le riche avare, l'homme ahrimanien, et l'homme luciférien qui veut que soient sans cesse interpellées les forces de sa vanité dans l'homme auquel on présente le miroir, et qui peut constamment se regarder lui-même. Nous avons donc le principe ahrimanien et le principe luciférien qui sont présentés face à face par le maître lui-même et nous avons représentée, de l'autre côté, la mort, c'est l'élément équilibrant – nous aurons encore à en parler –, c'est ce qui doit se dresser là en avertissement que, par la constante alternance de la vie entre la mort et la naissance et de la vie entre la naissance et la mort, l'homme va au-delà de la sphère où règnent Ahriman et Lucifer. Nous voyons donc représenté dans l'horloge elle-même d'une façon admirable à quel point en ce temps-là était encore présent un sentiment de ce qui est ahrimanien et de ce qui est luciférien.

Nous devons animer en nous d'une certaine façon ce sentiment de ce qui est ahrimanien et de ce qui est luciférien si nous voulons parvenir à une solution de la question indiquée, qui est difficile. Au fond, le monde nous apparaît vraiment toujours sous la forme d'une dualité. Regardons la nature. Ce qui est seulement nature nous apparaît vraiment, on peut dire, dans sa signature, dans son expression, en la manifestation d'une nécessité rigide. Nous savons en effet que c'est même l'idéal du scientifique que de pouvoir calculer mathématiquement des événements futurs à partir des événements précédents. L'idéal consiste à pouvoir faire, face à tous les phénomènes naturels, comme face aux éclipses futures de Lune et de Soleil que l'on peut calculer à l'avance à partir des constellations des corps célestes. L'être humain sent donc que, lorsqu'il se trouve face à des événements naturels, il est devant une nécessité rigide, une nécessité absolue. Depuis le xv^e siècle justement, les hommes se sont habitués à prendre précisément cette nécessité rigide pour modèle d'une étude du monde en général. Par là est né peu à peu que l'on pénètre même des événements historiques d'une nécessité rigide comme celle-ci.

Or, en ce qui concerne les événements historiques, il faut cependant prendre aussi d'un autre côté en considération la chose suivante. Nous allons, n'est-ce pas, prendre un événement qui est

indépendant de telle ou telle situation de vie dans laquelle nous sommes. Prenons par exemple cet événement historique que constitue Goethe. On a d'un certain point de vue le besoin de considérer que même un phénomène comme la survenue de Goethe et tout ce qu'il a créé est fondé sur une sorte de nécessité rigide. Mais quelqu'un peut venir dire ceci : oui, mais regarde un peu, Goethe est pourtant né le 28 août 1749. Si un garçon n'était pas né dans cette famille, qu'est-ce donc qui se serait alors passé ? Aurions-nous alors aussi les œuvres de Goethe ? On pourrait alors montrer que Goethe lui-même a en fait souligné qu'il a été élevé par son père et sa mère d'une façon particulière, que chacun a apporté sa contribution à la forme spécifique de ce qu'il est devenu plus tard. S'il avait été éduqué autrement, est-ce que ces œuvres seraient nées ? Et nous regardons la rencontre du duc Charles-Auguste de Weimar et de Goethe. Si le duc ne l'avait pas appelé, s'il ne lui avait pas donné ce que nous connaissons comme le cours de sa vie à partir des années soixante-dix, est-ce que ce ne seraient pas de tout autres œuvres qui seraient nées ? Ou n'aurait-il même pas pu se faire que Goethe soit devenu un ministre tout à fait ordinaire s'il avait été éduqué autrement dans sa maison paternelle, si dès ce moment-là l'impulsion poétique n'avait exercé son action si vivante en lui ? Comment se présenterait alors ce qui est devenu depuis Goethe le contenu de la littérature et de l'art allemands si tout était devenu autre ?

Tout cela, ce sont des questions qui peuvent être posées et qui peuvent placer devant nos yeux toute l'importance profonde de cette énigme. Mais ce qui s'oppose à une solution superficielle, cela ne se présente pas encore tout à fait comme il convient à notre regard. Nous pouvons aller encore plus en profondeur et poser d'autres questions encore. Regardons par exemple de nouveau l'artiste qui a fabriqué cette horloge sur la façade de l'Hôtel de ville de la vieille cité de Prague. Il a placé là-haut ces personnages : le riche avare avec sa bourse pleine d'argent, a donc placé là-haut le vaniteux et placé en face la mort. Or on peut dire : par là, cet homme a fait quelque chose, il a placé cela là-haut. Mais en exprimant cela, nous désignons une cause pour une infinité d'effets possibles. Car représentez-vous de façon bien vivante le grand nombre de personnes qui se sont trouvées devant, devant ce riche avare, devant ce vaniteux à qui on montre l'image de lui-même, devant

la mort. Et le grand nombre d'hommes qui ont en outre vu ce qui était encore un art beaucoup plus grand de cet horloger : à savoir qu'à chaque fois que l'heure allait sonner, c'était tout d'abord la mort qui bougeait et accompagnait par un carillon le coup donnant l'heure, et l'autre personnage bougeait aussi, et la mort faisait un signe à l'intention du riche avare et celui-ci lui faisait un signe en retour. Tout cela, on pouvait le voir. Tout cela, c'étaient des repères importants pour la vie. Tout cela pouvait faire impression à un homme qui se tenait devant. Et cela a d'ailleurs fait une profonde impression. Cela ressort du fait que la légende populaire a encore inventé autre chose, qu'elle raconte en effet encore quelque chose de particulier. La mort, ce squelette, avait en effet curieusement, à chaque fois que l'heure allait sonner, ouvert la bouche dans un large claquement et la légende populaire disait ceci : à chaque fois qu'on regarde, on voit que de la bouche sort un moineau, un pierrot, et celui-ci n'a qu'un seul désir, c'est de ressortir à l'air libre. Mais chaque fois qu'il veut sortir, la bouche se ferme dans un claquement et il est de nouveau enfermé pour une heure. Le peuple a même rattaché une légende pleine d'esprit à cette ouverture et fermeture de la bouche dans un claquement, par quoi ce peuple voulait montrer à quel point est en fait quelque chose d'important ce que nous appelons si abstraitement « le temps », ce que nous appelons si abstraitement « la progression du temps ». Que de profonds mystères y sont à l'œuvre, c'est ce que le peuple voulait indiquer.

Or supposons qu'un homme se serait trouvé en face de l'horloge, n'est-ce pas ? En mentionnant aussi en outre cette légende populaire, je voulais indiquer tout ce qui peut être pensé, non seulement pensé, mais vu en imaginations ; car un moineau de ce genre, on ne l'invente pas. Alors naturellement, des gens se sont postés devant, qui ont vu le moineau sous la forme d'une imagination. Je voulais seulement indiquer cela. Mais prenons une fois les choses de façon, disons, rationaliste. Un homme peut se trouver en face, qui est peut-être justement à un moment de sa vie où il pourrait dévier légèrement du point de vue moral, et il se trouve devant l'horloge et il voit qu'à chaque heure la mort fait un signe au riche qui s'asservit à sa richesse, et au vaniteux. Par cette impression qu'il a reçue, il pourrait être détourné d'une certaine possibilité d'aberration morale à laquelle il avait déjà été exposé.

Mais on peut encore se représenter aussi autre chose. Quand on prend cela en considération, on pourrait dire ceci : cet homme qui a construit cette œuvre d'art par une inspiration spirituelle divine a en réalité fait beaucoup de bien. Car un très grand nombre d'hommes de cette sorte pourraient s'être trouvés devant cette œuvre d'art et en avoir été améliorés moralement, d'une certaine manière. On pourrait dire la chose suivante : comme c'est tout de même un karma favorable de cet homme que d'avoir pu provoquer en tant d'êtres humains des effets favorables pour l'âme ! Et l'on pourrait alors se mettre à penser ceci : comme cet homme a provoqué de nombreux effets bénéfiques pour l'âme en les fixant par cette image ! On pourrait alors se mettre à faire des calculs à propos du karma de cet artiste. On pourrait dire la chose suivante : Comme le fait qu'il ait construit cette horloge et qu'il y ait placé la mort et Ahriman et Lucifer, comme tout cela est le point de départ d'un karma infiniment favorable ! On pourrait se livrer à ce genre de considérations et dire ceci : voyez, il existe des gens qui par une seule action accomplissent tout un flux de bonnes actions. Ce flux de bonnes actions doit donc être entièrement porté au compte de leur karma. On pourrait commencer à penser à ce sujet la chose suivante : alors, comment devrais-je en réalité agencer chaque action afin qu'il en naisse un tel flux de bonnes actions ?

Vous voyez ici le commencement d'un penser qui peut s'égarer. Un essai de penser : comment dois-je agencer mes actions pour qu'en découle un tel flux de bonnes actions ? Impossible, n'est-ce pas, de vouloir faire de cela un principe de vie. Quelqu'un pourrait en venir à dire ceci : un flux de bonnes actions comme celui-ci découle de ce qu'a fait cet homme. Et quelqu'un d'autre pourrait venir dire : non, je me suis même fait ma conviction personnelle, j'ai un peu suivi cette affaire d'horloge. Je n'ai en fait pas beaucoup entendu parler d'effets de ce genre. Ce pourrait être un pessimiste qui dirait : l'époque est trop mauvaise pour cela. Les gens ne peuvent pas se mettre de telles idées en tête lorsqu'on leur montre une chose de cet ordre. J'ai vu en plusieurs cas tout autre chose : que sont allés le voir des gens tout pleins d'un certain sentiment démocratique, de haine contre tout ce qui est riche qui ne s'était pas encore exprimée. Et un homme de ce type se trouvait devant l'horloge et vit que le riche avare n'a reçu qu'un signe de la mort et qu'il a fait un signe en retour. Je vais mettre cela en pratique, dit-il,

et il se mit en quête du premier riche avare qu'il put trouver et le tua. De semblables expressions de haine sont venues de certains individus. Tout cela, c'est cet homme avec son œuvre d'art qui l'a causé. C'est ce qu'il faut maintenant porter au compte de son karma.

Quelqu'un qui ne pèserait pas tous ces éléments pourrait dire ceci : alors, il pourrait donc se faire que l'on n'ait absolument pas le droit de réaliser dans le monde quelque chose qui est en soi artistiquement parfait, qui a en soi une grande valeur intérieure, parce que cela pourrait avoir les pires effets, parce que cela pourrait avoir d'innombrables effets pervers qui, comme on le sait, se répercutent derechef sur le karma.

Notre attention a été de ce fait attirée, si je puis dire, sur quelque chose d'infiniment tentateur pour toute la faculté humaine de connaissance et d'âme. Car il suffit de s'observer un peu soi-même pour constater que l'homme ne tend à rien davantage qu'à se demander à propos de tout et de rien : quel effet cela a-t-il eu ? et à estimer ensuite la valeur de ce qu'il a fait d'après l'effet que cela a eu. Mais de même que l'on entre dans une certaine forme de spéculation lorsqu'on veut réfléchir, comme dans l'exemple que je vous ai donné la dernière fois, pour savoir s'il y a exactement autant de nombres doubles à droite que de nombres à gauche ou s'il n'y en a que la moitié, de même que l'on est alors perturbé dans son penser, de même on ne pourrait que se trouver nécessairement perturbé dans son penser si l'on voulait appliquer à la considération de ce que l'on a fait, d'une manière quelconque, cet étalon de mesure : quels effets cela a-t-il, quel résultat cela aura-t-il pour mon karma, par exemple ?

Ici, la légende populaire est encore une fois plus avisée, et l'on peut même dire qu'au sens de la science de l'esprit, elle est plus scientifique. Car quand je dis cela, c'est naturellement terriblement banal, mais la légende populaire disait ceci : celui qui construisit l'horloge était un homme simple. Il n'avait rien d'autre en vue que la pensée qui lui avait été inspirée et il a construit l'horloge d'après cette idée et il ne s'est pas livré à de savantes réflexions pour savoir quelles conséquences son acte pourrait avoir dans une direction ou dans une autre.

Or on ne peut nier, et c'est précisément en cela que réside le caractère trompeur et séducteur, que l'on arrive effectivement à

trouver quelque chose lorsqu'on fouille de la façon que j'ai indiquée ; lorsque, à propos d'actes quelconques, l'on se pose tout d'abord cette question : qu'auront-ils comme conséquences ? Cela présente déjà un caractère séducteur pour la raison qu'il existe tout à fait aussi dans le monde des actes pour lesquels on doit se poser la question des conséquences. Et ce serait évidemment ne voir qu'une face des choses que de tirer de ce que j'ai dit la conclusion, la conséquence, que l'on devrait toujours procéder comme ce maître, que l'on ne devrait jamais se poser la question des conséquences. Car il faut s'interroger sur les conséquences lorsque, par exemple, on étrille un jeune garçon qui a été paresseux. Donc il existe bien évidemment dans le monde des choses pour lesquelles il faut absolument se poser la question des conséquences. Mais c'est en cela que réside justement ce que nous devons avoir à cœur de présenter très précisément à notre âme : que, dans le contexte du monde, nous recevons véritablement des impressions de deux côtés : nous recevons d'un côté des impressions qui viennent du plan physique, et de l'autre côté – et la légende populaire l'a indiqué en disant que c'était un homme simple, une inspiration des puissances spirituelles-divines, quelque chose qui était donné d'en haut comme une grâce –, de l'autre côté, des impressions du monde spirituel. Quand ces impressions nous sont données à partir du monde spirituel, quand il advient à notre âme à partir du monde spirituel quelque chose qui incite notre âme à accomplir telle ou telle chose, alors les moments dans la vie où il y a une deuxième sorte de certitude, une deuxième sorte de vérité, non pas au sens objectif, mais au sens subjectif, où nous laissons la vérité être notre guide, sont une deuxième sorte de certitude qui est immédiate, et à laquelle nous devons nous arrêter, en raison de son immédiateté. C'est de cela qu'il s'agit.

Nous nous trouvons d'un côté au sein du monde physique. Dans le monde physique, tout se passe comme si l'événement suivant allait découler de façon entièrement évidente du précédent. Mais nous nous trouvons aussi au sein du monde spirituel. J'ai tenté la dernière fois d'expliquer que, de la même façon qu'au sein de notre corps physique il y a le corps éthérique, dans tout le flux des événements du monde physique règne un processus suprasensible. Nous nous trouvons aussi au sein de ce processus suprasensible. C'est de ce processus suprasensible que nous viennent les

impulsions qui sont originelles et que nous avons à suivre, indépendamment de la façon dont se présenteront ensuite les effets, en particulier dans le monde physique. En effet, par le fait qu'il est placé dans le monde, l'homme a une sorte de certitude qui doit lui advenir lorsqu'il embrasse du regard l'ensemble des choses extérieures. C'est ainsi que procède celui qui observe la nature. Il ne peut pas parvenir d'autre façon à une certitude quelconque au sujet de la cause et de l'effet qu'en embrassant du regard l'ensemble des phénomènes de la nature. Mais nous avons de l'autre côté la possibilité d'acquérir une certitude immédiate, pour peu que nous le voulions, pour peu que nous ouvrions véritablement notre âme aux influences de cette certitude immédiate. Alors il s'agit que nous sachions nous arrêter sur un événement et le juger en fonction de sa valeur propre, de sa nature propre.

Cette dernière attitude est bien évidemment difficile. Mais constamment les événements, en particulier les événements de l'histoire mondiale, nous donnent l'occasion décisive de juger les choses et les processus aussi en fonction de leur valeur propre, les choses et les processus qui se déroulent en histoire en dehors de nous. C'est constamment nécessaire. Mais ici la confusion des êtres humains est véritablement extrêmement frappante, si l'on regarde les choses d'un peu près, ce qui nous mènera très loin si nous comprenons cela de façon juste. Au fond, il n'est pas toujours possible pour chaque individu de contrôler cela directement. Prenons cet événement qu'est le *Faust* de Goethe. C'est une création qui a eu lieu, n'est-ce pas ? Il se trouvera peut-être très peu de gens dans cette salle qui, en particulier après les diverses considérations auxquelles nous nous sommes déjà livrés aussi au sujet du *Faust*, ne soient pas d'avis qu'avec le *Faust* de Goethe a été offerte à l'humanité une grande œuvre d'art, une œuvre d'art qui correspond aussi vraiment à la grâce d'une inspiration.

Avec le *Faust* de Goethe, la vie de l'esprit allemande a en effet pour ainsi dire conquis également d'autres vies de l'esprit. Déjà du temps de Goethe, le *Faust* de Goethe a exercé une forte influence sur beaucoup de gens. Ces gens ont considéré le *Faust* de Goethe comme une grande œuvre d'art, une œuvre d'art unique. Il y eut un homme en Allemagne qui s'irrita tout particulièrement de ce que Madame de Staël ait porté un jugement extraordinairement favorable sur le *Faust* de Goethe. Je vais vous lire ici le jugement

que cet homme a porté sur le *Faust* de Goethe afin que vous voyiez que, par rapport à ce qu'il faut juger comme quelque chose d'individuel, peuvent surgir d'autres opinions que celles que vous considérez peut-être en cet instant comme les seules possibles au sujet du *Faust* de Goethe. Cet homme commence tout de suite par le *Prologue dans le ciel*.

Donc ceci est écrit en 1822 par un certain Monsieur de Spaun⁹. Il a porté à cette époque le jugement suivant à propos du *Faust* de Goethe :

Selon lui, le *Prologue* déjà montre « *que Monsieur de Goethe est un très mauvais rimailleur et que le Prologue est un vrai modèle de la façon dont on ne doit pas écrire en vers.*

Les siècles passés n'ont rien à proposer qui soit comparable à ce Prologue en fait d'indigence prétentieuse (...). Mais je dois m'exprimer brièvement, parce que je me suis chargé d'une longue, et malheureusement aussi ennuyeuse, somme de travail. Je dois prouver au lecteur que ce Faust de sinistre renommée jouit d'une célébrité usurpée et imméritée et qu'il ne la doit qu'à l'esprit vulgaire et pernicieux d'une associatio obscurorum virorum (...). Ce n'est pas une rivalité entre hommes célèbres qui m'incite à déverser sur le Faust de Monsieur de Goethe la lessive savonneuse d'une critique sévère. Je ne chemine pas vers le Parnasse sur son sentier et me réjouirais s'il avait enrichi d'une œuvre magistrale notre langue allemande (...). Ma voix peut certes se perdre dans la foule de ceux qui crient "bravo", mais il me suffit d'avoir fait tout mon possible ; et si je réussis à convertir ne serait-ce qu'un lecteur et à le détourner de l'adoration de ce monstre, je ne regretterai pas la peine de mon ingrate tâche. (...) Le pauvre Faust parle un jargon tout à fait incompréhensible dans la pire rimaille qui ait jamais été mise en vers en classe de cinquième par un écolier quelconque. Mon précepteur m'aurait botté les fesses si j'avais écrit des vers aussi mauvais que les suivants :

Clair de lune, pleine lumière,
Si ta visite aujourd'hui
Pouvait être au moins la dernière
Que tu viens rendre à une misère !
Que de fois, au cours de la nuit,
J'attendis longtemps ton passage¹⁰.

Je tairai ci-dessous à quel point cette diction manque de noblesse, à quel point cette versification est misérable ; avec ce que le lecteur a vu, il a suffisamment de preuves que l'auteur ne pourrait même pas se mesurer aux poètes médiocres de l'école d'autrefois en ce qui concerne la métrique. (...)

Mephistopheles lui-même reconnaît que, dès avant le pacte, Faust était déjà possédé du Diable. Quant à nous, nous croyons que sa place n'est pas en enfer, mais à l'asile de fous, avec tout ce qu'il possède, à savoir ses bras et ses pieds, sa tête et son derrière. Bien des poètes nous ont donné des modèles de galimatias sublime, d'ineptie en termes grandiloquents, mais j'aimerais qualifier le galimatias goethéen de genre nouveau, le galimatias populaire, car il est présenté dans une langue des plus communes et des pires (...).

Plus je réfléchis à cette longue litanie constituée de sottise, plus il devient vraisemblable pour moi qu'on pourrait faire le pari que, s'il venait à l'idée d'un homme célèbre de réunir en un fagot la sottise la plus plate et la plus ennuyeuse, il se trouverait quand même une légion d'hommes de lettres stupides et de lecteurs bluffeurs qui seraient capables de trouver dans cette plate ineptie une profonde sagesse et de grandes beautés qu'ils feraient ressortir par leur exégèse. Les hommes célèbres ont ceci de commun avec le prince Piribinker et l'immortel Dalai-Lama que l'on sert à table leur caca comme des confiseries et qu'on le vénère comme de saintes reliques. Si telle était l'intention de Monsieur de Goethe, il a gagné son pari (...).

Il se peut bien qu'il y ait quelques intentions dans le Faust ; seulement, un bon poète ne doit pas en maculer son écrit, il doit connaître l'art d'en faire des dessins et des enluminures bien choisis. On ne saurait trouver aisément matière plus riche pour la poésie et on en veut au poète qu'il l'ait gâchée de si lamentable façon (...).

Cette diarrhée d'idées non digérées ne provient pas d'un afflux surabondant de liquides sains, mais d'un relâchement du sphincter de l'entendement et c'est la preuve d'une faible constitution. Il y a des gens d'où de mauvais vers s'écoulent comme de l'eau, mais cette incontinentia urinae poeticae, ce diabetes mellitus de fades rimaiïeries n'affectent jamais un bon poète (...). Même si le génie de Goethe s'est libéré de toutes chaînes, le flot de ses idées ne peut en fait pas rompre les digues de l'art ; elles sont déjà rompues. Pourtant, bien que nous ne désapprouvions pas qu'un auteur se place au-dessus des règles conventionnelles de la composition, malgré tout, les lois du bon sens

commun, de la grammaire et du rythme doivent être sacrées pour lui ; même dans les drames, où la baguette magique a son rôle à jouer, on ne lui autorise qu'une hypothèse comme mécanisme, et il doit lui rester fidèle. Il faut que soit troussé un dignus vindice nodus, la sorcellerie doit conduire à de grands résultats. Dans le Faust le résultat est d'inciter le patient à des méfaits tout ce qu'il y a de plus communs et ses tours de magie ne sont pas nécessaires à son séducteur ; tout ce qu'il fait, un coquin d'entremetteur aurait tout aussi bien pu le faire sans magie. Il est élimé comme un usurier, alors qu'il a des trésors enfouis à sa disposition (...).

Bref, un Diable misérable qui pourrait entrer en apprentissage auprès du Marinelli¹¹ de Lessing. En conséquence de quoi je casse au nom du bon sens le jugement de Madame de Staël en faveur du Faust en question et le condamne à être précipité non pas en enfer qui pourrait refroidir ce produit glacial, puisque même le diable s'y sent comme en hiver, mais dans le Cloaca Parnassi. Et à bon droit. »

Vous le voyez, même ce jugement a un jour été porté, et le contexte dans lequel il a été porté montre que cet homme n'était pas, par exemple, un homme totalement malhonnête, mais que c'était un homme qui croyait aussi à ce qu'il disait. Que l'on pense maintenant que cet homme, qui dit à ce sujet que son précepteur l'aurait déjà en classe de cinquième préservé d'écrire un fatras comme le *Faust*, que cet homme soit lui-même devenu précepteur et qu'il ait eu à enseigner à beaucoup de jeunes et qu'il leur ait inculqué ce genre de choses ! Ces jeunes seraient peut-être à leur tour devenus des professeurs et ils auraient conservé quelque chose de ce jugement sur le *Faust*. Pensez donc à toutes les spéculations que l'on peut faire sur ce que cet homme a suscité comme conséquences karmiques de son jugement. Mais c'est moins cela que je voudrais considérer ; au contraire je voudrais principalement attirer l'attention sur le fait que, par rapport aux événements qui existent en ayant leur valeur propre, il est difficile de se faire un jugement véritable, juste, de se faire un jugement qui puisse pour ainsi dire rester dans la durée. Dans bien des conférences, j'ai, justement ici, attiré l'attention sur le fait que plus d'une grande personnalité du XIX^e siècle ne sera plus reconnue comme telle dans les siècles suivants et que justement des hommes qui ont été totalement oubliés seront considérés dans les siècles à venir comme de grands hommes, des hommes importants. C'est certain, ce genre de choses

prend sa juste place avec le temps. Je voulais seulement faire remarquer à quel point il est infiniment difficile de parvenir à se former un jugement lorsqu'il s'agit de se former ce jugement par rapport à un événement qui est censé avoir une valeur par lui-même. Et pourquoi est-ce donc en fait difficile ?

Et maintenant, nous devons nous poser cette question : qu'est-ce qui nous rend donc la chose difficile ? Et là, il nous faudra donner à notre réflexion un tour tel que nous voyions celui qui juge dans un autre homme que, par exemple, celui qui est jugé. N'est-ce pas, nous dirons aujourd'hui ceci : ceux qui, déjà autrefois, ont considéré le *Faust* de Goethe comme une œuvre grande, importante, qui ont porté un jugement objectif d'une certaine façon, se sont mis hors jeu. Cet homme qui a écrit ce dont il vient d'être question ne s'est pas mis hors jeu. Mais comment en vient-on donc généralement à juger de façon non objective ? Les hommes jugent tellement souvent de façon non objective qu'ils ne posent même pas cette question : comment en vient-on donc très généralement à juger de façon non objective ? On en vient, c'est certain, à juger de façon non objective par sympathie et antipathie. S'il n'y avait pas la sympathie et l'antipathie, on n'en viendrait absolument pas à un jugement non objectif.

La sympathie et l'antipathie sont nécessaires pour troubler l'objectivité d'un jugement. Mais la sympathie et l'antipathie sont-elles mauvaises pour autant ? Sont-elles donc quelque chose que nous devons carrément exclure de la vie humaine ? Il nous suffit de réfléchir un tant soit peu pour trouver que ce n'est pas le cas. Car précisément quand nous nous plongeons dans le *Faust* de Goethe, le *Faust* nous devient sympathique et nous entrons de plus en plus dans la vie de la sympathie. Nous devons avoir la possibilité de développer de la sympathie. Et finalement, si nous ne pouvons pas du tout développer de l'antipathie, nous ne parviendrions pas à un jugement tout à fait bon sur l'homme dont nous venons d'entendre le jugement. Car je me figure qu'une sorte de sentiment d'antipathie a bien pu monter en vous à l'encontre de cet homme et ce sentiment d'antipathie pourrait éventuellement être justifié. Mais nous voyons là de nouveau à quel point il importe de ne pas prendre les choses de façon aussi absolue qu'elles sont, mais qu'il importe de considérer ces choses dans tout leur contexte. L'être humain ne se laisse pas seulement inciter par les choses à de la

sympathie et de l'antipathie, au contraire, il traverse la vie en ayant de la sympathie et de l'antipathie. Il apporte déjà lui-même de la sympathie et de l'antipathie au-devant des choses, si bien que les choses n'agissent pas sur lui, non, c'est sur sa sympathie et son antipathie qu'elles agissent. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Donc, je m'approche d'une chose ou d'un phénomène. J'apporte avec moi ma sympathie et mon antipathie. Naturellement, l'homme en question dont j'ai parlé n'a pas précisément apporté son antipathie à l'encontre du *Faust*, mais il a apporté des sentiments d'une nature telle qu'ils lui ont fait justement paraître antipathique ce qui est venu vers lui dans le *Faust*. La façon dont il juge dépend entièrement de la direction de son affectivité.

Qu'est-ce qui se passe ici en réalité ? Il se passe que la sympathie et l'antipathie ne sont tout d'abord que des mots pour des faits spirituels réels. Et les faits spirituels réels sont les actes d'Ahriman et de Lucifer. Dans toute sympathie se trouve d'une certaine façon l'élément luciférien, et dans toute antipathie se trouve d'une certaine façon l'élément ahrimanien. En nous laissant porter à travers le monde par la sympathie et l'antipathie, nous nous laissons porter à travers le monde par Ahriman et Lucifer. Il faut seulement que nous ne tombions pas de nouveau dans l'erreur que j'ai déjà souvent caractérisée ici comme une erreur qui consiste à dire : Lucifer, Ahriman, nous les fuions ! Nous voulons devenir des hommes bons. Donc rien qui vienne de Lucifer et d'Ahriman, surtout rien qui vienne de Lucifer et d'Ahriman ! Il faut qu'ils s'éloignent de nous, qu'ils s'éloignent complètement ! Mais alors, nous devons, nous aussi, nous éloigner du monde ! Car, exactement de la même façon qu'il peut exister de l'électricité positive et négative, et pas seulement l'équilibre entre les deux, de même il y a Lucifer et Ahriman partout où nous allons. La seule chose qui importe, c'est notre attitude à leur égard. Ces deux forces doivent être là. La seule chose qui importe, c'est que nous les équilibrons toujours dans la vie. Si, par exemple, Lucifer n'existait pas, il n'existerait pas d'art. Il importe seulement que nous ne donnions pas à l'art une forme telle que peut-être s'y exprime un élément purement luciférien.

Ainsi, il s'agit que nous percevions la chose suivante : tandis que nous traversons le monde avec la sympathie et l'antipathie, Lucifer et Ahriman agissent en nous, c'est-à-dire que nous devons acquérir la possibilité de laisser Lucifer et Ahriman agir réellement

en nous. Mais tout en étant conscients qu'ils agissent en nous, nous devons faire nôtre la faculté d'aborder malgré tout les choses d'une manière objective. La seule façon de le faire, c'est de ne pas seulement considérer la manière dont nous jugeons ce qui se passe dans le monde en dehors de nous, de regarder au contraire aussi notre manière de nous juger nous-même dans le monde. Et ce « nous juger nous-même dans le monde » nous fait faire à nouveau un pas de plus dans toute cette question et dans tout ce complexe de questions. Nous pouvons nous juger nous-même dans le monde si nous appliquons à nous-même dans cette façon de juger un mode de considération unitaire. Il faut maintenant que nous soulevions cette question.

Nous portons nos regards sur la nature. D'un côté, nous voyons une nécessité rigide ; une chose découle d'une autre. Nous considérons nos propres actes et nous croyons qu'ils sont seulement soumis à la liberté, et qu'ils sont seulement liés à la faute et à l'expiation et à d'autres choses de ce genre. Ces deux points de vue sont unilatéraux. Qu'ils soient tous deux un point de vue unilatéral où nous ne jugeons pas de façon juste la place de Lucifer et d'Ahriman, cela va ressortir de ce qui suit. Si nous nous considérons comme des hommes qui se trouvent ici-bas sur le plan physique, nous ne pouvons pas porter nos regards dans notre âme propre en ne regardant que ce qui se passe maintenant immédiatement en nous. Dans la mesure où maintenant chacun d'entre nous se demande ce qui se passe maintenant immédiatement en lui, cela est certes un bout de connaissance de soi. Mais cette connaissance de soi ne nous donne, de loin, pas tout ce que nous pouvons exiger ne serait-ce que pour une connaissance de soi superficielle. Car, bien évidemment, sans vouloir être indiscret auprès de personne, nous nous prenons tous pour ce que nous sommes ici : moi, qui vous parle, vous, qui m'écoutez. Je ne pourrais pas vous parler comme je vous parle si ne s'était produit auparavant tout le reste qui a précédé dans ma vie actuelle et dans d'autres incarnations. Donc ne considérer que ce que je vous dis maintenant serait un point de vue très unilatéral en ce qui concerne ma connaissance de moi. Mais, sans vouloir être indiscret auprès de personne, il est cependant clair que chacun d'entre vous écoute de façon différente et que chacun éprouve et appréhende ce que je vous dis avec une nuance différente. C'est bien tout à fait évident. Et, à vrai dire, vous

appréhendez tous cela, de nouveau par rapport à votre vie précédente et par rapport à vos incarnations précédentes. Il serait nécessaire que ce ne soient pas vraiment des êtres humains qui soient assis ici, si chacun n'appréhendait d'une autre manière ce qui est dit ici. Mais cela mène bien plus loin. Cela mène à déceler en soi de toute façon une dualité. Réfléchissez donc seulement une fois au fait que, lorsque vous portez un jugement, vous portez ce jugement d'une certaine façon. Prenons un exemple au hasard. Quand vous voyez ceci ou cela, par exemple une représentation au théâtre de Reinhardt¹², vous dites « Je suis ravi ». Un autre dira « C'est la ruine de tout art. » Certes, il ne s'agit pas maintenant de critiquer ces deux avis. L'un peut être possible de la part de l'un, l'autre, de la part de l'autre. De quoi cela dépendra-t-il que l'un juge de cette manière, l'autre, d'une autre ? Une fois encore de ce qui est déjà en lui, des présupposés avec lesquels il aborde les choses.

Mais si vous réfléchissez à ces présupposés, vous pourrez vous dire la chose suivante : oui, ces présupposés sont des choses qui ont pu un jour ne pas être présupposées. Dans le jugement que vous portez maintenant se glissera par exemple, disons, ce que vous avez un jour vu à dix-huit ans ou ce que vous avez appris à treize ans. Cela se glisse dedans, cela s'est uni à toute votre substance de pensée, est maintenant installé en vous, participe au jugement. Chacun peut tout naturellement percevoir cela en lui s'il veut le percevoir. Cela participe au jugement. Demandez-vous si vous pouvez changer cela qui est déjà installé en vous, si vous pouvez l'arracher de vous-même. Posez-vous une fois la question ! Et si vous pouvez l'arracher de vous-même, vous pourriez vraiment arracher de vous-même toute votre vie actuellement passée dans cette incarnation, il vous faudrait vous effacer vous-même. Vous pouvez tout aussi peu éliminer de vous-même toutes les décisions en pensées, toutes les décisions en sentiments que vous avez prises dans votre vie que vous pouvez vous donner maintenant un autre nez si, quand vous vous regardez dans la glace, vous vous dites : mon nez ne me plaît pas, je veux avoir un autre nez. C'est tout à fait clair. Vous ne pouvez pas effacer votre passé. Pourtant, si vous voulez vous lever le matin, vous remarquerez qu'une décision est toujours nécessaire pour cela. Mais cette décision dépend aussi réellement de vos présupposés en cette incarnation-ci. Elle dépend encore de bien d'autres choses. N'est-ce pas, si maintenant vous

vous dites que cela dépend de ceci ou de cela, est-ce que cela porte préjudice au fait que je dois me proposer de me lever à un moment donné ? Peut-être cette proposition faite à soi-même de se lever peut-elle se produire sous forme si légère qu'on ne le remarque pas du tout, mais il faut qu'il y ait, au moins sous forme légère, la proposition que l'on se fait de se lever, c'est-à-dire qu'il faut que se lever soit un acte libre.

J'ai connu un homme, qui a pendant un certain temps fait partie de notre société, et qui était une très bonne illustration de la chose en ce sens qu'il ne voulait en fait jamais se lever. Il en souffrait terriblement et il s'en plaignait sans cesse. Il disait : c'est vrai, je n'arrive pas à me lever. S'il ne se produit pas une chose quelconque qui introduise de l'extérieur la nécessité que je me sorte de mon lit, je resterais toujours couché. Il confessait cela sans plus de façons. Il le confessait, car il éprouvait que le fait de ne pouvoir se lever était dans sa vie une terrible tentation. Vous voyez bien là que c'est tout de même un acte libre. Le fait que certaines prédispositions soient déterminées en nous qui nous persuadent de telle ou telle cause n'empêche pas que nous puissions dans un cas particulier accomplir un acte libre. D'un certain point de vue, la chose est donc absolument la suivante : il y a des gens qui se tirent lentement et péniblement du lit, ils ont besoin d'une décision plus forte ; pour d'autres, c'est une joie de se lever. On peut absolument dire ceci : on voit là que les prédispositions qui sont là signifient que l'un a été bien élevé, l'autre, mal élevé. Nous pouvons y voir une certaine nécessité, mais c'est tout de même toujours une décision libre. Nous voyons donc dans un seul et même fait, dans le fait de notre lever, la liberté et la nécessité tissées l'une dans l'autre. Elles sont absolument entremêlées. Une seule et même chose porte en elle la liberté et la nécessité. Et je vous prie de bien vouloir considérer que, lorsque l'on considère cela de façon juste, on ne peut discuter pour savoir si, dans ce domaine, l'homme est libre ou non libre, mais que l'on peut seulement dire que, dans chaque action de l'homme, la liberté et la nécessité sont tout d'abord entremêlées.

D'où cela naît-il donc ? Nous n'avancerions pas dans notre science de l'esprit si nous ne devions considérer ce qui concerne l'homme en même temps dans tout le contexte du monde. D'où cela vient-il donc ? Cela vient de ce que ce qui agit en nous sous

la forme de la nécessité – je vais maintenant dire quelque chose de relativement simple, mais qui a une énorme portée – ce que nous considérons comme une nécessité, c'est ce qui est en nous du passé. Ce qui agit en nous sous la forme de la nécessité doit toujours être passé. Nous devons avoir traversé une expérience et cette expérience traversée doit s'être déposée dans notre âme. Elle est alors en notre âme et elle constitue alors une nécessité dont l'action perdure en notre âme.

Maintenant, vous pouvez vous dire ceci : tout homme porte en lui son passé, tout homme porte en lui de ce fait une nécessité. Ce qui est présent n'agit pas encore comme nécessaire, sinon l'acte libre ne serait pas donné immédiatement dans le présent. Mais le passé étend son action dans le présent et se lie à la liberté. Par le fait que le passé continue d'agir, la nécessité et la liberté sont intimement unies ensemble dans un seul et même acte.

Si nous portons notre regard en nous-même, si nous pratiquons réellement cette introspection, nous dirons ceci : il y a de la nécessité non seulement à l'extérieur dans la nature, non, il y a de la nécessité à l'intérieur de nous-même. Mais lorsque nous considérons cette nécessité, nous devons considérer notre passé. C'est quelque chose qui procure au chercheur en esprit un point de vue infiniment important. Il découvre le rapport entre le passé et la nécessité. Et maintenant, il commence à examiner la nature et il trouve dans la nature des nécessités et, tandis qu'il examine alors les phénomènes de la nature, il découvre que tout ce que le chercheur en nature trouve comme nécessité dans la nature est aussi du passé. Qu'est-ce que toute la nature, la nature tout entière avec sa nécessité ?

On ne peut pas répondre à cette question si l'on ne cherche pas la réponse sur la base de la science de l'esprit. Nous vivons maintenant dans l'état terrestre. L'état terrestre a été précédé de l'état de la Lune, du Soleil, de Saturne. Dans l'état de Saturne – vous pouvez le lire dans *La Science de l'occulte*¹³ – la planète n'avait pas encore l'apparence qu'a actuellement la Terre, il y avait là quelque chose de tout autre. Si vous examinez Saturne, vous verrez que tout ce qui existe là a pour ainsi dire encore la forme de pensées. Là, il n'y a pas encore de pierres qui tombent sur la Terre. Il n'y a pas encore de réalité physique dense. Tout n'est qu'effets de chaleur. Là, tout est comme cela se passe dans l'intériorité même de

l'homme. Ce sont des actions d'âme, des pensées que les esprits divins ont laissées derrière eux. Et elles sont restées. Toute la nature actuelle dont vous embrassez l'ensemble dans sa nécessité a un jour été dans l'état de liberté, elle a été une action libre des dieux. Et c'est seulement parce qu'elle est passée, parce que ce qui s'est développé sur Saturne, sur le Soleil et sur la Lune est arrivé jusqu'à nous, de même que les pensées que nous avons lorsque nous étions enfants continuent d'agir en nous, ainsi, les pensées des dieux pendant l'état de Saturne, du Soleil et de la Lune continuent d'agir dans l'état terrestre et, parce que ce sont des pensées passées, elles nous apparaissent dans une nécessité.

Si vous posez maintenant votre main sur un objet solide, qu'est-ce que cela signifie en réalité ? Rien d'autre que ceci : ce qui se trouve à l'intérieur de l'objet solide fut un jour pensé dans un lointain passé et cette pensée a subsisté, de même qu'a subsisté en vous la pensée que vous avez pensée dans votre jeunesse. Si vous portez votre regard sur votre passé et que vous considérez le passé comme quelque chose de vivant, vous voyez en vous le devenir de la nature. De même que ce que vous pensez, exprimez par des mots maintenant, n'est pas aujourd'hui une nécessité, mais la liberté, de même ce qui est aujourd'hui existence terrestre a été liberté dans des stades antérieurs de l'existence. La liberté se développe de plus en plus, et au moment où elle est permanence, elle devient nécessité. Si nous voyions ce qui se produit actuellement dans la nature, il ne nous viendrait absolument pas à l'idée d'y trouver de la nécessité. Nous ne voyons de la nature que ce qui a subsisté du passé. Ce qui se produit actuellement sous la forme de la nature, cela est spirituel. Cela, nous ne le voyons pas.

La connaissance de soi humaine acquiert de ce fait une signification cosmique toute particulière. Nous pensons maintenant une pensée. Maintenant, elle est en nous. Nous pourrions certes aussi *ne pas* la penser. Mais dans la mesure où nous l'avons pensée, elle subsiste en notre âme. Maintenant elle est passée. Maintenant elle est agissante ici sous forme de nécessité, elle est là sous la forme d'une nécessité, si subtile soit-elle, ce n'est pas encore une matière aussi dense qu'au-dehors dans la nature, parce que nous sommes des hommes, et non des dieux. Nous parvenons seulement à apercevoir cette nature intérieure en nous qui subsiste en nous sous la forme de notre mémoire, de notre souvenir, et qui est agissante

dans tout ce qui est nécessité en nous. Mais ce qui est en nous maintenant des pensées deviendra bien sans nul doute nature extérieure lors du prochain état de Jupiter, de Vénus. Alors cela agira sous la forme de l'environnement extérieur. Et ce que nous voyons maintenant et qui constitue la nature extérieure fut un jour pensée des dieux.

Nous parlons aujourd'hui des archées, nous parlons des anges, des archanges, des archées, et ainsi de suite. Ils ont pensé par le passé, comme nous pensons aujourd'hui. Et ce qu'ils ont pensé a subsisté sous la forme de leur souvenir et c'est ce souvenir qui est le leur que nous regardons. Nous ne pouvons regarder intérieurement en nous que ce dont nous nous souvenons pendant l'existence terrestre. Mais intérieurement, cela est devenu nature. Ce que les dieux ont pensé au cours d'états planétaires antérieurs est devenu extérieur et nous le regardons maintenant sous forme de réalité extérieure.

Ceci est vrai, profondément vrai : aussi longtemps que nous sommes des hommes terrestres, nous pensons. Nous déposons pour ainsi dire les pensées tout au fond de la vie de notre âme. Là, elles deviennent le début d'un état de nature. Mais elles subsistent en nous. Or quand viendra l'état de Jupiter, elles sortiront de nous. Et ce que nous pensons aujourd'hui, très généralement ce dont nous faisons aujourd'hui l'expérience en nous, cela deviendra alors monde extérieur. Nous serons alors à un niveau supérieur et regarderons en bas ce qui est aujourd'hui notre monde intérieur et qui sera un monde extérieur. Ce dont on fait un jour l'expérience dans la liberté, cela se transforme en nécessité.

Ce sont des points de vue très, très importants, et c'est seulement quand on a ces points de vue importants que l'on peut parvenir à la compréhension du déroulement spécifique des événements historiques, de ce que sont les événements actuels, de ce qui se déroule actuellement. Car ceux-ci amènent directement à voir qu'en réalité nous nous engageons constamment sur le chemin qui nous conduit du subjectif à l'objectif. Nous ne pouvons au fond être subjectifs que dans le présent. Dès que nous dépassons le présent et que nous avons fait descendre le subjectif tout en bas dans la vie de l'âme, il acquiert une existence autonome. Certes, tout d'abord seulement en nous, mais il acquiert une existence autonome. Et tandis que nous continuons à vivre avec d'autres pensées,

les pensées que nous avons eues précédemment vivent, certes tout d'abord seulement en nous. Nous leur donnons encore provisoirement une enveloppe. Mais cette enveloppe tombera un jour. Dans le domaine spirituel, la chose est déjà tout autre. C'est pourquoi il vous faut voir aussi de ce point de vue un événement comme celui que je vous ai indiqué à titre d'hypothèse. Vu extérieurement, un rocher est tombé, a enseveli une compagnie. Mais ce n'est que l'expression extérieure de quelque chose qui se produit spirituellement et ce qui se produit spirituellement, c'est l'autre partie de l'événement qui est présente de façon tout aussi objective que le premier événement.

Voilà ce que je voulais exposer aujourd'hui afin de montrer que la liberté et la nécessité s'entremêlent dans le devenir des mondes et dans ce devenir dans lequel nous nous trouvons nous-mêmes, dans la mesure où nous sommes des hommes vivants ; pour montrer que nous formons un tissu commun avec le monde, que nous devenons chaque jour, à chaque heure, ce que la nature nous présente extérieurement. Notre passé est déjà en nous-mêmes un morceau de nature. Nous dépassons ce morceau de nature en poursuivant notre évolution, de même que les dieux ont dépassé leur évolution, leur évolution de nature, en devenant des hiérarchies supérieures.

Ici encore, ce n'était que l'un des chemins, dont beaucoup peuvent être empruntés, qui doivent sans cesse nous montrer qu'il n'est pas licite de ne juger tout ce qui se passe dans le physique qu'unilatéralement d'après son aspect physique, mais qu'il faut le juger en tenant compte du fait qu'à côté de l'aspect physique, cela renferme en soi une réalité intérieure cachée. Autant il est vrai que notre corps physique a encore en lui notre corps éthérique, autant il est vrai qu'une réalité suprasensible constitue le fondement de tout le sensible. Nous devons en tirer la conclusion qu'en fait nous ne considérons le monde que d'une façon bien incomplète quand nous ne le regardons qu'en fonction de ce qui s'offre à notre œil, de ce qui se produit extérieurement et que, tandis qu'il se passe extérieurement quelque chose de tout autre, il peut se produire intérieurement, pour ainsi dire en faisant partie en même temps, quelque chose de spirituel qui a une importance beaucoup plus grande, une importance infiniment plus grande que ce qui s'offre à notre regard physique. Ce dont les âmes qui ont été ensevelies

alors ont fait l'expérience dans le spirituel, cela peut être quelque chose d'infiniment plus important que tout ce qui s'est passé extérieurement. Mais ce qui s'est passé alors a à voir avec tout l'avenir de ces âmes, comme nous le verrons.

Mais nous allons interrompre ici aujourd'hui le cours de ces pensées et nous les reprendrons dimanche prochain. Mon but était seulement aujourd'hui d'engager vos pensées, vos idées dans la direction qui doit vous montrer que nous ne pouvons acquérir des concepts justes sur la liberté et la nécessité, sur la faute et l'expiation, et ainsi de suite, que si au physique nous adjoignons aussi en outre le spirituel.

Troisième conférence

Berlin, le 30 janvier 1916

Je vais cette fois encore essayer d'expliquer ce que j'ai à présenter aujourd'hui en poursuivant les considérations de la semaine écoulée et je choisirai tout d'abord un cas pris à titre d'hypothèse. C'est en présentant des exemples que l'on peut en fait le mieux soustraire au mode abstrait de réflexion bien des choses qui sont justement liées aux énigmes les plus profondes de l'existence humaine et les rapprocher davantage du réel. Bien évidemment, l'exemple que je vais exposer, qui est pris à titre d'hypothèse, est valable pour toutes les situations possibles de la vie. Prenons donc tout d'abord un exemple à titre d'hypothèse.

Nous nous transportons dans une école, peut-être dans une école de trois classes auxquelles sont préposés trois maîtres d'école et un directeur. Supposons que ces trois maîtres soient de nature très, très différente de par leur caractère et leur tempérament. Nous imaginons que c'est le début d'une nouvelle année scolaire. Le directeur s'entretient avec ses maîtres au sujet de l'année scolaire à venir. Il y a tout d'abord le maître d'une classe. Après que le directeur l'a interrogé sur la façon dont il pense s'organiser, sur la meilleure méthode pour progresser au cours de l'année à venir, ce maître dit au directeur : eh bien, pendant les vacances, j'ai noté soigneusement ce dont il m'a semblé que, dans les dispositions que j'avais prises, dans toute la conduite de l'école l'an passé, cela n'a pas été bien adapté aux élèves, ce n'était en fait pas bien prévu par moi. Aussi me suis-je donc arrangé un nouveau plan pour l'année à venir, un plan qui contienne tout ce dont j'ai acquis la conviction que cela était bien adapté l'année passée, que c'est entré dans les cerveaux, dans les têtes. J'ai organisé tous les devoirs que je donnerai au cours

de l'année de façon à ce que soit contenu dans tout mon plan pour l'année à venir ce qui était le mieux adapté au cours de l'année écoulée, ce dont on peut donc admettre que cela a bien fait ses preuves au cours de l'année écoulée. Quand le directeur lui posa quelques questions supplémentaires, il put immédiatement faire état d'un plan qu'il avait préparé en détail pour répartir la matière à enseigner. Il put en outre indiquer quels devoirs sur table il donnerait à faire au cours de l'année, quels devoirs il donnerait à faire à la maison. Il avait préparé tous les sujets qu'il donnerait à traiter aux élèves, sur table et à la maison, en se guidant scrupuleusement, dit-il, d'après les expériences de l'année précédente. Le directeur donna son avis : eh bien, je suis très satisfait. Vous êtes sans aucun doute un maître scrupuleux et je crois que vous obtiendrez d'excellents résultats avec votre classe.

Le deuxième maître dit de façon semblable : j'ai revu soigneusement tout le programme de travail que j'ai mené à bien avec mes élèves l'an passé et j'ai vu toutes les erreurs que j'ai commises. Je me suis donc constitué mon nouveau plan de façon à éviter toutes les erreurs qui ont été commises. Et il put également montrer au directeur un programme détaillé : les sujets de tous les devoirs sur table et à la maison qu'il voulait donner aux élèves au cours de l'année en se fondant, disait-il, sur les expériences de l'année précédente, sur les expériences des erreurs qu'il avait commises. Le directeur dit : celui auquel j'ai parlé auparavant a tenté de prendre note de toutes les excellentes choses qui lui ont bien réussi et d'établir son programme de travail en conséquence. Vous avez tenté d'éviter toutes les fautes. On peut prendre la chose des deux côtés. Je suis rassuré sur le fait que vous obtiendrez d'excellents résultats avec votre classe. Je vois avec une certaine satisfaction que j'ai dans mon école des maîtres qui, lorsqu'ils portent un regard rétrospectif sur ce qu'ils ont accompli, savent se comporter de manière appropriée grâce à une sage connaissance de soi. Bien connaître les avantages, c'est quelque chose qui ne peut que faire très bonne impression à un directeur.

Puis ce fut le tour du troisième maître d'école. Le troisième maître dit : moi aussi, pendant les vacances, j'ai beaucoup passé en revue dans ma tête ce qui s'est passé l'année dernière dans ma classe. J'ai essayé d'étudier les caractères des élèves, j'ai fait une

sorte de rétrospective de ce qui s'est passé chez l'un et de ce qui s'est passé chez l'autre.

– *Eh bien, dit le directeur, vous aurez alors vu aussi quelles sortes d'erreurs vous avez commises et quelles choses vous ont réussi et vous pourrez aussi vous faire une sorte de programme pour l'année à venir.*

Alors le maître dit :

– *Non. Des erreurs, j'en ai certainement commises. Certaines choses aussi m'ont probablement réussi. Mais j'ai seulement étudié les caractères des élèves et ce qui s'est passé. Je n'ai pas particulièrement réfléchi pour savoir si j'ai commis des erreurs, si telle ou telle chose était particulièrement bonne. Cela, je ne l'ai pas fait. J'ai pensé ceci : eh bien, les choses sont arrivées comme elles devaient arriver. Aussi n'ai-je étudié que ce dont je crois que cela a dû arriver par une sorte de nécessité. Les élèves avaient une certaine nature. J'ai étudié avec soin leur nature. J'avais, moi aussi, une certaine nature et de par nos deux natures, il est arrivé justement ce qui pouvait arriver. Voilà, je ne peux rien dire de plus, estima le troisième maître.*

– *Ma foi, dit le directeur, il semble bien que vous soyez un homme fort satisfait de vous-même. Vous êtes-vous donc aussi établi un programme, avez-vous aussi élaboré les sujets que vous allez donner aux élèves à faire sur table et à la maison au cours de l'année ?*

– *Non, répondit le maître, cela, je ne l'ai pas fait.*

– *Mais alors, comment voulez-vous donc faire les choses dans votre classe ?*

Alors le maître dit ceci :

– *Je verrai quelle sorte de matériau d'élèves j'aurai cette année. Et je pense que je pourrai en avoir une meilleure connaissance que l'an passé, parce que j'ai toujours étudié les caractères de l'année précédente pendant mes vacances. Mais comment ils seront cette année, je ne peux en fait pas le savoir, cela ne se donnera en fait que par la suite.*

– *Bon, n'allez-vous donc pas élaborer des sujets pour les devoirs sur table et à la maison ?*

– *Si, mais je le ferai lorsque je verrai de quelle manière les élèves sont doués ou pas doués. Je tenterai de me régler d'après cela.*

– *Eh bien, vraiment, dit le directeur, là, nous voilà embarqués pour une jolie dérive. On ne peut guère se prêter à cela.*

Mais il n'y avait rien d'autre à faire. Le directeur dut se prêter à la chose. Cela étant, on entama justement l'année suivante. Le

directeur inspecta assez fréquemment l'école. Il voyait que les deux premiers maîtres se comportaient de façon absolument excellente. Chez le troisième, il trouvait toujours que la chose n'allait quand même pas trop bien. On n'était sûr de rien, disait-il, on ne savait en fait jamais ce qui allait se passer le mois suivant. Mais cela étant, toute l'année se déroula ainsi. Et à la fin arriva le classement de fin d'année. Le directeur crut tirer du classement la connaissance que les deux premiers maîtres avaient eu une action très efficace. Certes, chez eux aussi, bien évidemment, quelques élèves avaient raté l'examen, d'autres l'avaient réussi, mais tout s'était passé normalement. Le troisième maître n'avait pas des résultats pires du point de vue du classement. Mais il s'était répandu au cours de l'année l'opinion qu'il était en fait très indulgent. Tandis que les deux autres maîtres étaient des maîtres sévères, il était, disait-on, en fait très indulgent, il laissait passer beaucoup de choses et le directeur avait la conviction que c'était la classe du dernier maître qui s'en tirait en réalité le plus mal.

Puis arriva l'année suivante. Les vacances étaient passées. L'année suivante arriva et les deux premiers maîtres s'exprimèrent de façon semblable, le troisième de nouveau de façon semblable à l'année précédente. Il se produisit de nouveau une chose semblable. L'inspecteur des écoles vint en effet aussi assez fréquemment. Naturellement il fut frappé par ce que le directeur avait pour ainsi dire déjà préparé en lui, à savoir que les deux premiers maîtres étaient très bons, mais que l'autre était un maître très médiocre. Eh oui, on n'y pouvait rien. J'ai à peine besoin de signaler particulièrement que les deux bons maîtres reçurent au bout de quelques années des décorations pour lesquelles ils avaient été proposés et que le directeur reçut une décoration d'excellence. C'est un détail sans importance, n'est-ce pas ?

Au bout de quelque temps, il se produisit le fait suivant : le directeur fut muté de cette école et un autre directeur y fut nommé au début de l'année scolaire. Il eut alors également un entretien avec les trois maîtres pour savoir comment ils allaient s'y prendre au cours de la prochaine année scolaire et autres choses semblables. De nouveau le premier maître s'exprima de façon semblable à ce que je vous ai déjà décrit ; le deuxième aussi, le troisième aussi. Alors le directeur dit :

– *Bien, bien, il y a sans nul doute une certaine différence dans*

la façon de traiter les choses. Mais je crois tout de même que les deux premiers messieurs devraient un peu se régler sur le troisième maître.

– *Quoi ! dirent les deux premiers messieurs, le directeur précédent a pourtant toujours dit que c'était lui qui devait se régler sur nous !*

– *Eh bien, dit ce directeur, ce n'est pas mon avis ; il me semble que les deux premiers messieurs devraient se régler sur le troisième.*

Mais ils ne pouvaient pas vraiment se régler sur lui, car ils ne pouvaient pas comprendre comment on peut tout simplement prévoir d'une façon tant soit peu sensée ce qui se passera au cours de l'année à venir lorsqu'on entre à tâtons dans cette année à venir en allant autant à l'aveuglette que ce dernier maître. Ils ne pouvaient tout simplement pas se le représenter.

Entre-temps, le directeur précédent était lui-même devenu inspecteur des écoles, bien évidemment en raison de sa compréhension éclairée de la bonne marche des événements de l'école. Il fut donc extrêmement étonné des conceptions que son successeur lui développa, précisément dans l'école qu'il connaissait pourtant très bien. Comment cela était-il possible ? Et il dit :

– *Oui, le troisième maître ne m'a jamais rien dit d'autre que ceci : il faut d'abord que je voie comment sont les élèves et alors je pourrai me constituer un programme de semaine en semaine. Là, on ne peut vraiment rien prévoir ! Il est tout de même absolument impossible que l'on ne prévienne pas la moindre chose !*

Alors le directeur dit :

– *Oui, mais voyez donc, certes, j'ai aussi interrogé mes maîtres sur la différence qu'ils font en ce qui concerne ce que l'on prévoit. Les deux premiers messieurs me disaient toujours : je sais avec une totale précision que le 25 février de l'an prochain je donnerai tel et tel devoir à faire sur table, là je peux dire avec une totale précision ce qui va se passer et je sais tout à fait précisément qu'à Pâques je traiterai tel ou tel sujet. L'autre maître me disait : je ne sais pas précisément ce que je ferai à Pâques, je ne sais pas non plus quel devoir je donnerai à faire sur table en février, je me réglerai sur le matériel que me fourniront les élèves. Et là, il était également d'avis qu'il pouvait prévoir d'une certaine façon que la chose irait bien. En fait, dit le nouveau directeur, je suis entièrement d'accord avec lui. C'est toujours seulement après coup que l'on peut voir que ce que l'on s'est proposé de faire était tout à fait bien, que, par son comportement à l'égard de*

l'année précédente, en étudiant les caractères des élèves de l'année précédente, on fait siennes des facultés plus grandes pour connaître les caractères des nouveaux élèves. Il m'apparaît évident que l'on obtient par là davantage de résultats.

– *Oui, mais on ne peut quand même rien savoir à l'avance ! Là, tout reste dans le flou. Où se trouve alors la prédétermination de l'ensemble de l'année scolaire ?* estima le directeur précédent, *dans ces conditions, on ne peut quand même rien prévoir. Or il faut pourtant bien qu'on puisse prévoir quelque chose si l'on veut prendre des dispositions tant soit peu sensées.*

– *Si, estima le nouveau directeur, on peut prévoir que la chose ira bien si l'on se lie pour ainsi dire au génie qui règne dans le matériau constitué par les élèves et qu'on a une certaine confiance dans le génie qui agit dans ce matériau constitué par les élèves. Et si l'on fait confiance à ce génie, si pour ainsi dire on lui fait promesse de s'en tenir à lui, on ne pourra certes pas dire à l'avance quel devoir on donnera à faire sur table au mois de février, mais on pourra prédire que celui qui sera donné sera le bon.*

– *Oui, mais alors on ne peut rien prévoir de précis, là, tout reste dans le flou,* dit l'inspecteur scolaire.

Alors le directeur dit ceci :

– *Voyez-vous, Monsieur l'inspecteur scolaire, je me suis autrefois occupé de ce que les gens appellent science de l'esprit. Et j'y ai constaté que des êtres qui sont encore éminemment supérieurs aux hommes sont censés avoir agi ainsi dans des affaires beaucoup plus importantes : car, au début de la Bible, il est dit par exemple : « Et Dieu créa la lumière » et c'est seulement après qu'Il eut créé la lumière qu'est écrit : « Et alors il vit que la lumière était bonne. » Alors, là, l'inspecteur ne sut plus rien répliquer de sensé.*

Or la chose continua ainsi, pendant un temps. N'est-ce pas, des directeurs comme celui que j'ai pris à titre d'hypothèse, il y en a peu, j'aimerais parler d'hypothèse au carré, car même dans l'hypothèse faite, c'est faire encore une nouvelle hypothèse que de supposer un directeur de ce genre. Le directeur fut donc rapidement renvoyé et un autre qui ressemblait déjà davantage à l'inspecteur fut nommé et la chose continua jusqu'à ce qu'un jour les choses en arrivent au point où l'homme entièrement « sans décorations » fut chassé ignominieusement de l'école et où un autre fut nommé, qui était fait sur le modèle des deux premiers. On ne pouvait

d'ailleurs dans un premier temps guère régler la chose autrement, car sur tous les registres et les classements – je crois qu'on les appelle ainsi – étaient inscrits les grands progrès qui avaient été faits par les deux premiers maîtres et qu'au fond, de la classe du troisième n'étaient sortis que de mauvais éléments pour la simple raison qu'il avait tout laissé passer ; sinon, tous auraient toujours dû échouer. Il n'y avait tout simplement strictement rien à tirer d'un homme comme ce troisième maître, disait-on.

Beaucoup d'années passèrent. Par hasard il s'était ensuivi un fait très remarquable. Le directeur qui avait été renvoyé avait essayé d'examiner la chose plus à fond : il avait recherché ce qu'il était advenu des deux maîtres qui avaient toujours fait une introspection précise sous la forme qu'ils avaient noté les sujets avec lesquels ils avaient eu moins de succès, et choisi ceux avec lesquels ils avaient eu du succès et les résultats obtenus par le deuxième maître et les résultats obtenus par le troisième maître. On avait même essayé de savoir un peu quels résultats les élèves en question avaient à chaque fois toujours obtenus auprès d'autres maîtres. On a trouvé que les élèves du troisième maître avaient fait de bien moins bons progrès que les élèves des deux premiers maîtres lorsqu'ils étaient allés chez d'autres maîtres. Mais le directeur n'en resta pas là. Il fit un examen encore un peu plus poussé de la chose et suivit l'évolution dans la vie des gens qui étaient sortis des mains de ces maîtres. Et alors il trouva que ceux qui étaient sortis des mains des deux premiers maîtres étaient très certainement devenus des hommes honorables, avec des exceptions naturellement, donc qu'ils n'avaient à vrai dire rien réalisé de bien particulier, mais étaient devenus des gens bien gentils. Mais parmi les élèves que le troisième maître avait dans son matériau d'élèves, il y en avait dont étaient sortis des hommes tout à fait importants qui avaient accompli des performances beaucoup plus remarquables que les élèves des autres.

Il put montrer cela dans un cas. Mais cela ne fit pas particulièrement impression sur le monde, car on disait : on ne va pas commencer par suivre toujours toute la vie de ceux qui sortent de l'école. N'est-ce pas, cela ne va quand même pas ! Et d'ailleurs, ce n'est absolument pas non plus ce qui importe. Tel était l'avis des gens.

Pourquoi donc est-ce que je vous raconte tout cela ? Voyez-vous, il y a une différence de poids entre les deux premiers

maîtres et le troisième maître. Les deux premiers maîtres ressassaient pendant toutes les vacances la façon dont ils avaient travaillé au cours de l'année écoulée. Le troisième maître ne la ressassait pas, mais il avait le sens du fait que les choses avaient dû arriver telles qu'elles étaient arrivées. Quand le directeur, le premier directeur lui a dit constamment : mais alors, vous ne pouvez absolument pas savoir comment vous allez pouvoir éviter des erreurs au cours de l'année à venir ou comment vous pouvez faire bien les choses si vous n'étudiez pas celles que vous avez bien faites au cours de l'année écoulée, il n'a tout d'abord rien dit à ce sujet, car il n'a pas particulièrement eu envie d'expliquer cela à ce directeur. Mais après coup il a pensé pour lui-même : à vrai dire, même si je sais vraiment quelles erreurs sont nées du travail commun entre moi et mes élèves, cette année, j'ai en fait d'autres élèves et rien ne s'ensuit des erreurs qui ont été faites l'année précédente. Je dois compter avec le nouveau matériau d'élèves.

Bref, les deux premiers maîtres étaient entièrement à l'intérieur de ce qui est mort, le dernier maître s'adaptait à ce qui est vivant. On pourrait dire aussi que les premiers maîtres comptaient toujours avec le passé, que le dernier maître comptait avec le présent immédiat et qu'il ne ressassait pas le passé, car du passé il se disait : il fallait justement que les choses se passent ainsi, cela s'est passé ainsi de façon nécessaire par rapport aux conditions données.

Ce dont il s'agit, c'est que, lorsque l'on considère les choses de façon aussi superficielle selon des jugements extérieurs, on peut effectivement faire fausse route par rapport à ce qui se passe réellement dans le monde. On fait fausse route pour la raison que, lorsqu'on agit dans le sens des premiers maîtres, on juge le présent d'après ce qui est mort dans le passé, d'après ce qui dans le passé doit rester passé. Le troisième maître a pris du passé ce qui est vivant et il en a fait sortir cet élément vivant tout simplement par le fait qu'il a étudié les caractères et que par l'étude des caractères il s'est perfectionné lui-même, qu'avant tout il a eu en vue de se faire progresser lui-même en faisant sa rétrospective sur le passé. Il se disait alors : si je peux me faire progresser par là, ce que j'aurai à faire à l'avenir sera atteint avec les facultés plus grandes que j'aurai faites miennes par là.

Ayant une certaine superstition du passé, les deux premiers maîtres se disaient : il faut éviter dans le futur les erreurs qui se

sont manifestées dans le passé et il faut appliquer au futur les aspects positifs qui se sont manifestés dans le passé. Mais ils le faisaient de façon morte. Ils ne le faisaient pas en voulant intensifier leurs facultés, au contraire, ils voulaient seulement décider par l'observation extérieure. Ils ne voulaient pas agir par un travail vivant sur eux-mêmes, au contraire ils pensaient qu'ils pourraient obtenir quoi que ce soit pour l'avenir par la seule observation, par ce qui se donne à l'observation.

Du point de vue de la science de l'esprit, nous devons dire ceci : le premier maître, qui a examiné soigneusement quels aspects positifs il a fait valoir dans le passé et qui veut de nouveau insérer ces aspects positifs dans son agir futur, agit en un sens ahrimarien. C'est agir de façon ahrimarienne. Là, on colle au passé et l'on considère avec suffisance à partir de son égoïsme personnel avec satisfaction tout ce que l'on a fait de bien et l'on en fait ses délices. Le mot n'est en effet pas mal choisi, parce que l'on regarde véritablement ce que l'on a fait de bien et qu'on veut le développer par la suite. On fait ses délices du fait que l'on a si bien réussi telle ou telle chose et qu'on peut maintenant continuer à l'appliquer.

Le deuxième des maîtres avait un caractère qui était davantage dominé par des forces lucifériennes. Il ressassait les erreurs qu'il avait faites et se disait : bon, il faut que j'évite ces erreurs. Il ne se disait pas : ce qui s'est produit était nécessaire, il fallait que cela se produise ainsi ; au contraire, il se disait : j'ai fait des erreurs. Il y a toujours quelque chose d'égoïste à vouloir avoir été en fait meilleur que l'on n'était réellement, quand on se dit que l'on a fait des erreurs qui auraient dû être évitées, et que l'on doit maintenant les éviter. Mais on colle au passé, tout comme Lucifer, qui transporte spirituellement le passé dans le présent. Là, on pense de façon luciférienne.

Le troisième maître était, aimerais-je dire, animé par les forces des entités divines progressant conformément à la nature, par leur principe divin juste qui est exprimé dès le début de la Bible dans le fait que les Élohim créent d'abord et voient ensuite que ce qui a été créé était bon ; non qu'ils regardent de façon égoïste à quel point ils sont eux-mêmes des êtres excellents parce qu'ils ont bien fait ce qu'ils avaient créé, au contraire ils prennent en eux le fait que c'était bon afin de continuer maintenant à créer. Ils l'incorporent à leur évolution. Ils vivent dans le vivant et tissent dans ce vivant.

Ce qui importe, c'est que nous voyions comment nous sommes nous-mêmes une réalité vivante placée dans une réalité vivante. Si nous voyons cela, nous ne deviendrons pas non plus pour ainsi dire des critiques des dieux, par exemple des Élohim. Car celui qui aimerait placer sa sagesse au-dessus de la sagesse des dieux pourrait dire en effet : comment, ces dieux, alors qu'ils veulent être des dieux, n'ont-ils donc même pas prévu que la lumière serait bonne ? Pour moi, ce ne sont même pas des prophètes, ces dieux ! Si j'étais un dieu, je ne créerais évidemment la lumière que si je savais auparavant comment est la lumière et si je ne devais pas voir après coup que la lumière est bonne.

Mais cela, c'est la sagesse des hommes qui est placée au-dessus de la sagesse des Dieux. En un certain sens, le troisième maître prévoyait aussi à l'avance ce qui allait arriver, mais il le prévoyait en un sens vivant, en s'adonnant, pour ainsi dire, au génie de l'agir, au génie de l'évolution lorsqu'il se disait : par le fait que j'incorpore à mon être ce que j'ai acquis par l'étude des caractères de l'année dernière, par le fait que je n'ai pas vécu en ressassant les erreurs que j'ai nécessairement faites pour la simple raison que j'ai fait les choses en fonction de ce que j'ai été, par le fait que, sans exercer de critique à l'égard de mon passé qui se présentait à mes yeux, je me suis livré à une étude sérieuse, par tout cela j'ai accru ma faculté et j'ai en outre acquis un regard mieux adapté à ce qui est maintenant mon nouveau matériau d'élèves. Et il voyait bien que les deux premiers maîtres ne considèrent malgré tout le matériau d'élèves que par les lunettes de ce qu'ils ont fait l'année précédente qu'ils ne peuvent en fait jamais juger de façon juste. Aussi pouvait-il dire : oui, bien sûr, je crois que je donnerai aux élèves dans un mois le bon travail à faire sur table, et je peux très certainement avoir confiance en ma prophétie que je donnerai le bon travail à faire sur table.

Les autres étaient meilleurs prophètes. Ils pouvaient en effet dire ceci : je donnerai le devoir sur table dont j'ai pris note ; je le donnerai très certainement. Mais c'était une prévision des faits, non une prévision du cours des forces mobiles. Il faut bien retenir cette différence. La prophétie en tant que telle n'est pas impossible. Mais quand il s'agit de prophétie de ce qui se passe dans un acte isolé, lorsqu'est inséré dans cet acte isolé un être censé agir de par lui-même, une prophétie de ce genre ne peut être possible que si l'on

considère seulement les phénomènes qui sont transportés du présent dans l'avenir par Lucifer et Ahriman.

Nous nous approchons peu à peu de la grande question qui nous occupe dans ces conférences sur la liberté et la nécessité. Mais, précisément dans cette question qui a une incidence si profonde sur tout le devenir du monde et sur tout devenir humain, nous devons nous représenter aussi toutes les difficultés. Nous devons par exemple être au clair sur le fait que, dans la mesure où nous embrassons du regard l'ensemble de ce qui s'est passé et en quoi nous sommes nous-mêmes impliqués, nous embrassons cet ensemble comme quelque chose de nécessaire. Et à l'instant où nous connaissons toutes les conditions, nous l'embrassons du regard comme quelque chose de nécessaire. Cela ne fait aucun doute, nous embrassons du regard ce qui s'est passé comme quelque chose de nécessaire. Mais nous devons en même temps nous poser la question : est-ce que, comme cela se produit très souvent, on peut en fait toujours trouver les causes de quelque chose d'ultérieur dans ce qui le précède immédiatement ? La science est en un certain sens obligée de faire en sorte que, pour ce qui se passe dans le moment le plus proche, elle voie la cause dans le moment immédiatement précédent. Si je monte une expérience, je dois bien évidemment être au clair sur le fait que, pour ce qui se produit ultérieurement, la cause se trouve dans ce qui s'est passé antérieurement. Mais cela ne signifie absolument pas que cela doive être valable pour tout le devenir du monde car, premièrement, nous pourrions très facilement nous tromper sur le lien entre la cause et l'effet si nous le cherchions d'après les fils de l'ultérieur et de l'antérieur. Je voudrais expliciter cela à l'aide d'une comparaison.

Quand nous perçons à jour la réalité extérieurement par nos sens, nous pouvons dire : bien sûr, puisque cette chose-ci est comme ceci, cette chose-là est comme cela. Mais si nous l'étendons à l'ensemble du devenir, nous en arrivons très fréquemment à l'erreur que je vais justement caractériser par une comparaison. Nous arrivons à l'erreur suivante. Supposons, par souci de simplicité, qu'un homme conduise lui-même son attelage. Nous voyons un cheval, derrière, une voiture avec un homme sur le siège – j'ai déjà souvent utilisé cet exemple – qui conduit donc son attelage. On regarde cela et on se dit bien évidemment : le cheval tire l'attelage, l'homme est tiré. L'homme est transporté partout où le cheval

le tire. C'est assurément tout à fait clair. Donc le cheval est la cause pour laquelle l'homme est transporté. La cause est dans le fait que le cheval tire ; que l'homme soit transporté, c'est l'effet. Tout cela est bel et bon, mais vous savez bien sûr tous qu'il n'en va pas ainsi, que l'homme qui est assis là-haut et qui conduit son attelage dirige le cheval à sa volonté. Bien que le cheval le tire, le cheval le transporte là où l'homme le veut.

Il en va aussi très souvent ainsi lorsqu'on juge purement extérieurement d'après les événements qui se déroulent sur le plan physique. Reprenons l'exemple hypothétique que nous avons mentionné il y a quelques jours : une compagnie se met en route, s'assied dans un coche, le cocher a laissé passer l'heure du départ. De ce fait ils se mettent en retard de cinq minutes. De ce fait ils passent sous une avancée de rocher au moment où ce rocher en surplomb se détache, tombe et écrase la compagnie. Lorsque l'on recherche la cause sur le plan physique, on peut naturellement dire : telle chose s'est passée, et ensuite il s'est passé ceci et cela, et on arrivera de cette façon à un résultat. Mais on pourrait réellement faire dans ce cas l'erreur qui consiste à dire que le cheval transporte le conducteur là où lui, l'animal, le veut, si l'on ne tient pas compte du fait que l'homme conduisant l'attelage dirige le cheval selon sa volonté. On pourrait commettre cette erreur pour la raison que ce qui conduit pourrait peut-être devoir être cherché en ce cas dans le monde spirituel. Lorsque l'on suit les événements seulement sur le plan physique, on porte justement un jugement qui est vraiment du genre de : l'intéressé doit aller là où le cheval le tire. Mais lorsque l'on perce à jour les forces secrètes qui agissent là dans tout cet événement, on voit que les événements ont été conduits vers ce point et que le retard pris par le cocher faisait précisément partie de tout le complexe des conditions. Tout est nécessaire, mais pas aussi nécessaire que l'on croit lorsque l'on suit les événements seulement sur le plan physique.

Si l'on croit d'un autre côté que l'on peut trouver la cause en prenant toujours pour cause ce qui précède immédiatement, il pourrait en effet se passer la chose suivante. Quand on regarde cela de l'extérieur, on voit ceci : deux hommes se rencontrent. On procède alors comme il est juste de le faire dans la recherche scientifique. Les deux hommes se sont rencontrés. Maintenant on étudie où les deux hommes en question se trouvaient dans l'heure qui a précédé leur rencontre, où ils étaient une heure encore avant,

comment ils se sont mis en route pour se rencontrer. On peut alors suivre pendant un certain temps comment une chose a toujours poussé l'autre et comment les deux hommes ont été conduits l'un vers l'autre. Une autre personne ne se soucie pas de ces choses, au contraire, elle a appris par hasard que les deux hommes sont convenus, il y a cinq jours, de se rencontrer et il dit : eh oui, ils se rencontrent parce qu'ils sont convenus de se rencontrer.

Vous avez ici la possibilité de voir qu'il ne faut absolument pas chercher la cause là où il y a ce qui précède immédiatement et que, si nous interrompons la recherche du fil de la cause avant le maillon qui correspond vraiment, nous n'arrivons même pas au maillon qui correspond vraiment ; car nous ne pouvons toujours, c'est certain, suivre la chaîne des causes que jusqu'à un certain maillon. Même dans la nature, nous ne pouvons le faire que jusqu'à un certain maillon. En particulier pour des phénomènes dans lesquels les hommes sont impliqués, nous ne pouvons le faire que jusqu'à un certain maillon. Mais quand nous le faisons et procédons alors en cherchant toujours ce qui précède, et à nouveau ce qui précède, et que nous croyons que nous connaissons la cause, nous nous adonnons naturellement à une erreur, à une illusion.

Vous devez seulement imprégner cela de ce que vous avez déjà pu acquérir de la science de l'esprit. Supposez qu'un homme accomplisse une action quelconque sur le plan physique. Donc nous le voyons accomplir cette action. Celui qui ne veut limiter ses réflexions qu'au plan physique verra comment l'homme en question s'est conduit auparavant. S'il continue, il verra comment il a été élevé. Et en outre, comme c'est maintenant à la mode, il prendra peut-être aussi en considération l'hérédité, et ainsi de suite. Mais supposons que, dans l'action qui a été accomplie ici sur le plan physique, soit intervenu un élément qui ne peut être trouvé que dans la vie que l'intéressé a parcourue dans la vie entre sa dernière mort et sa nouvelle naissance. Cela signifie alors que nous interrompons la succession des causes précisément à la naissance et que nous allons vers ce qui constitue quelque chose de semblable à ce qui se passe dans la comparaison du rendez-vous. Car ce que je mentionne maintenant peut avoir été prédéterminé il y a des siècles, dans la vie qui s'est déroulée entre la dernière mort et la naissance actuelle. Et ce qui a été vécu à ce moment-là vient s'écouler dans ce que je fais et entreprends maintenant.

Telle est justement la nécessité que, d'une certaine façon, si nous ne pénétrons pas dans les mondes spirituels, nous ne pouvons absolument pas trouver la causalité pour les actions humaines – donc absolument pas ici, sur le plan physique – que là, une recherche des causes peut être dans certains cas une chose tout à fait ratée, une recherche des causes dans le même sens qu'on le fait pour les événements extérieurs de la nature.

Et pourtant, lorsque l'on regarde très précisément la façon dont l'agir humain est tissé dans le devenir des mondes, on pourra malgré tout parvenir à une certaine vision satisfaisante aussi de ce que l'on appelle la liberté par rapport à ce face à quoi l'on doit se dire que la nécessité y est présente. Mais ce que l'on appelle la recherche des causes est peut-être tout d'abord très généralement limitée par le fait qu'au plan physique on ne peut absolument pas pénétrer jusque dans le domaine où naît la cause.

Mais il s'ajoute ici quelque chose d'autre qui doit être pris en considération. La liberté, la nécessité sont à vrai dire deux concepts qui sont extraordinairement difficiles à appréhender et encore plus difficiles à unir l'un à l'autre. Ce n'est pas pour rien que les efforts philosophiques ont en grande partie échoué précisément en ce qui concerne la question de la liberté et de la nécessité. Cela s'est produit en grande partie parce que les hommes ne se sont pas mis sous les yeux les difficultés de ces questions. C'est pourquoi je m'efforce autant de vous mettre précisément les difficultés de ces questions sous les yeux dans ces conférences.

Lorsque nous regardons le devenir humain, nous pouvons tout d'abord voir partout le fil de la nécessité. Car ce serait aussi un préjugé que de vouloir présenter toute action humaine isolée comme un produit de la liberté. Je vais de nouveau l'explicitier à l'aide d'un exemple pris à titre d'hypothèse. Supposons que quelqu'un soit en train de grandir. Par le fait qu'il grandit d'une certaine façon, on peut prouver que toutes les conditions de sa manière de ressentir la vie ont précisément pris une forme telle que, eh bien, disons, il est devenu facteur, facteur à la campagne qui, chaque matin, s'en va dans la campagne avec le courrier et doit distribuer les lettres. Puis il revient. Le matin suivant, il sort de nouveau. Je pense que vous reconnaîtrez tous que l'on peut trouver une certaine nécessité dans ces événements. Lorsque l'on étudie tout ce qui s'est passé pendant l'enfance de l'être en

question, si l'on rassemble tous les événements qui ont agi sur sa vie, l'on verra certainement que tout cela s'est réuni en un ensemble qui a fait de lui un facteur à la campagne et que, justement par le fait qu'un poste était libre, il a été poussé par la nécessité dans celui-ci. Et là, la liberté cesse assurément, car il ne peut bien évidemment pas changer les adresses des lettres qu'il reçoit. Là, par une nécessité extérieure est à vrai dire donné quelle porte de maison il ouvre, quelle porte il referme. Donc nous voyons là une quantité non négligeable de nécessité dans ce qu'il a à accomplir.

Mais imaginons maintenant un autre homme, peut-être plus jeune – supposé par moi plus jeune pour la raison que je peux maintenant exposer, que j'ai maintenant à exposer, sans que vous fassiez aussitôt à cet homme plus jeune les reproches les plus amers sur son comportement. Donc un autre homme, plus jeune, qui est encore si jeune que l'on ne peut pas dire tout de suite de lui que c'est un paresseux parce qu'il fait cela, a l'idée de venir avec le facteur de campagne tous les matins et de l'accompagner au cours de ses tournées. Il réalise aussi ce projet. Il se lève ponctuellement tous les matins, vient se joindre au facteur de campagne, accomplit lui aussi chacune des actions isolées et revient ensuite ; il fait cela pendant un certain temps. Il ne fait pas de doute que, pour ce dernier, nous ne pouvons pas parler de nécessité dans le même sens que pour le premier. Car tout ce qui a lieu du fait du premier homme doit avoir lieu nécessairement. Rien de ce qui a lieu de par le deuxième homme ne devrait en réalité avoir lieu. Il pourrait être absent tout les jours, pourrait-on dire, et il se passerait exactement la même chose à l'intérieur d'un certain contexte objectif. C'est en effet bien clair, n'est-ce pas ? Si bien que nous pouvons dire ceci : le premier fait tout par nécessité, le dernier fait tout à partir de la liberté. On peut très bien dire cela et pourtant, en un certain sens, ils font tous deux la même chose. Et même, on pourrait aller jusqu'à se former la représentation suivante : on pourrait dire que ce deuxième homme voit venir le jour où il ne voudra pas se lever le matin. Il pourrait ne pas le faire, mais il le fait quand même, tout simplement parce qu'il y est habitué. Ce qu'il fait à partir de la liberté, il le fait avec une sorte de nécessité. Nous voyons la liberté et la nécessité tout bonnement confluer.

Si l'on étudie la façon dont a sa demeure en nous ce deuxième homme dont je vous ai parlé dans la conférence publique¹⁴, dont a sa demeure en nous cet élément véritable de l'âme qui passera dans sa qualité par la porte de la mort, on n'est au fond pas très loin de pouvoir comparer cet élément véritable de l'âme qui a sa demeure en nous à un accompagnateur de l'homme extérieur qui va à travers le monde physique. Quand on dit cela, c'est certes quelque chose de tout à fait horrible pour un moniste matérialiste habituel. Mais un moniste matérialiste de ce genre adopte à vrai dire quand même le point de vue qui lui fait dire : vous êtes des dualistes absolument horribles si vous croyez que l'eau est composée d'hydrogène et d'oxygène. Il faut en toutes choses avoir une unité. Il est quand même insensé de dire que le monon « eau » est constitué d'hydrogène et d'oxygène ! Quoi qu'il en soit, il ne faut surtout pas se laisser abuser par ce monisme. Ce dont il s'agit, c'est que c'est véritablement depuis deux côtés que vient l'un vers l'autre ce que nous sommes dans la vie et que véritablement ce qui provient ainsi de deux côtés peut être comparé à la façon dont l'hydrogène et l'oxygène se trouvent à l'intérieur de l'eau. Car ce qui est notre partie physique extérieure, cela poursuit son cours dans le courant héréditaire, et ne poursuit pas seulement son cours dans le courant héréditaire avec les qualités physiques, au contraire cela poursuit aussi son cours avec la manière dont nous sommes insérés socialement dans le courant héréditaire. Nous n'avons en effet pas seulement une certaine stature, un certain nez, une certaine couleur de cheveux, et ainsi de suite, par le fait que notre père et notre mère avaient cette stature particulière, au contraire nous sommes prédestinés par la situation qu'avaient dans la vie nos ancêtres en ce qui concerne la position sociale extérieure, et ainsi de suite. Donc ce qui fait partie du plan physique, non seulement l'apparence extérieure de notre corps physique, notre force musculaire et autres choses de ce genre, mais toute la façon dont nous sommes insérés, tout ce qui fait partie du plan physique, tout cela poursuit son cours dans le courant héréditaire, s'écoule d'une génération à la génération suivante.

Or il vient réellement s'y ajouter depuis un deuxième côté ce qui constitue notre être individuel, qui provient du monde spirituel et qui n'a tout d'abord rien à voir avec toutes les forces qui se trouvent dans le courant héréditaire et dans la succession des

génération – ce qui provient du monde spirituel et qui unit spirituellement des causes dont le germe peut avoir été déposé en nous des siècles auparavant aux causes qui se trouvent dans le courant de l'hérédité et des générations. Deux êtres viennent l'un vers l'autre. Et il en est effectivement ainsi que nous ne jugeons la chose de façon juste que si nous considérons vraiment comme un accompagnateur du premier ce deuxième être qui provient du monde spirituel et s'unit au physique. C'est pourquoi j'ai choisi l'exemple de l'accompagnateur qui accomplit toutes les choses avec l'autre. Et il en est également ainsi que notre propre âme accomplit en un certain sens avec l'autre les événements extérieurs.

Le deuxième homme qui a accompagné le facteur de campagne a fait tout cela librement. On ne peut nier qu'il ait fait cela librement. On pourrait certes chercher des causes, mais, par rapport à la nécessité dans laquelle est placé le premier facteur, les causes se trouvent dans le domaine de la liberté. Il a fait tout cela librement. Mais, voyez-vous, quelque chose découle de cette liberté, j'aimerais dire, par nécessité. Vous ne nierez pas que, quand le deuxième homme qui a accompagné le premier aura fait cela pendant un certain temps, il sera sans aucun doute devenu un bon facteur. Il saura bien faire ce qu'a fait celui qu'il a accompagné. Et il saura même le faire mieux, parce qu'il évitera certaines erreurs. Mais si le premier n'avait pas commis ces erreurs, il ne les aurait jamais découvertes. On ne peut, d'une manière générale, absolument pas envisager le cas qu'il puisse être utile au deuxième de réfléchir maintenant aux erreurs du premier. Lorsque l'on pense de façon vivante, on considérera comme une cogitation tout à fait inutile que le deuxième réfléchisse aux erreurs du premier et s'en préoccupe. C'est précisément s'il ne réfléchit pas aux erreurs, mais accomplit toutes choses avec l'autre de façon vivante et ne fait que considérer tous les phénomènes, que cela passera en lui de façon vivante et que de lui-même il ne commettra pas ces erreurs.

Mais il en va ainsi pour ce qui est en nous et qui nous accompagne. Quand cela peut s'élever à la vision que ce que nous avons fait est nécessaire, que nous l'avons accompagné et que nous portons désormais vers l'avenir notre être d'âme, maintenant qu'il a appris, alors nous regardons la chose de la manière juste. Mais il faut qu'il ait appris de manière véritablement vivante. On pourra vraiment constater, même à l'intérieur d'une incarnation, ce dont

il est question ici. On pourra comparer, disons, trois hommes. Le premier homme agit sans la moindre retenue. À un moment donné de sa vie lui vient l'impulsion de se connaître lui-même. Il regarde alors toutes les bonnes actions qu'il a faites. Il se réjouit des bonnes actions qu'il a faites. Et maintenant il essaie de refaire constamment la chose qu'il a toujours bien faite. Il va, bien sûr, faire d'une certaine façon de bien bonnes choses, n'est-ce pas ?

Un autre, plutôt prédisposé à l'hypocondrie, regarde davantage ses erreurs. Si tant est qu'il aille au-delà de l'hypocondrie, de ses erreurs, s'il peut s'élever au-dessus, il parviendra à éviter ces erreurs. Mais il n'atteindra pas ce qu'un troisième, lui, pourrait atteindre en se disant : ce qui a eu lieu était nécessaire, mais c'est en même temps le fondement d'un apprentissage. Mais d'un apprentissage par l'observation, pas par une critique oiseuse, au contraire, par l'observation. Il ne continuera pas sous forme vivante à transporter maintenant tout simplement ce qui a eu lieu, le passé dans l'avenir ; au contraire ce qui était l'accompagnateur, il l'aura renforcé, fortifié, trempé et il le transportera de façon vivante dans l'avenir. Il ne répétera pas ses actions bonnes et n'évitera pas ses actions mauvaises, mais par les actions bonnes et par les actions mauvaises, en s'incorporant cela et en le laissant être là tel qu'il est, il l'aura renforcé et fortifié et trempé.

Ce sera justement la meilleure façon de fortifier notre être d'âme : laisser tel quel ce qui a eu lieu et le transporter de façon vivante dans l'avenir. Sinon, l'on revient constamment au passé de façon luciféro-ahrimanienne. Un progrès n'est possible dans l'évolution que si l'on saisit de façon juste ce qui est nécessaire. Pourquoi ? Existe-t-il ici dans ce domaine quelque chose de juste ? Là-dessus aussi, je vais maintenant, pour terminer, vous donner une sorte de comparaison que je vous prie de porter un peu dans votre âme jusqu'à mardi prochain. En nous fondant sur cette comparaison, nous pourrons alors avancer un peu plus dans notre question.

Supposez que vous vouliez voir un objet extérieur. Vous pouvez le voir, cet objet extérieur, mais il vous est impossible de le voir si vous placez un miroir entre cet objet et vous. Mais vous voyez alors votre propre œil. Si vous voulez voir l'objet, vous devez renoncer à voir votre propre œil, et si vous voulez voir votre propre œil, vous devez renoncer à voir l'objet. Or, par un enchaînement

remarquable d'actions des entités dans le monde, les choses sont telles, en ce qui concerne l'agir humain et en ce qui concerne la connaissance humaine, que tout ce que nous connaissons, nous le connaissons d'une certaine façon par un miroir. Connaître signifie toujours que nous connaissons en fait d'une certaine manière par un reflet renvoyé par un miroir.

Si maintenant nous voulons regarder les actions passées que nous avons accomplies, nous les regardons en fait toujours de façon telle que nous avons au fond un miroir entre les actions elles-mêmes et nous-même. Mais si nous voulons agir, si nous voulons avoir un lien direct entre nous et notre agir, très généralement entre nous et le monde, alors nous ne devons pas nous présenter à nous-même un miroir. Alors nous devons renoncer à regarder ce qui nous montre à nous-même dans le miroir. Il en va ainsi en ce qui concerne nos actions écoulées. À l'instant où nous les regardons, nous nous plaçons un miroir devant elles et alors nous pouvons bien sûr très certainement les connaître. Nous pouvons maintenant laisser ce miroir en place et les connaître avec une terrible précision. Ce sera certainement très bien pour certains buts. Mais si nous ne sommes pas capables de mettre aussi de côté ce miroir, toute cette connaissance ne nous servira à rien, car à l'instant où nous mettons le miroir de côté, nous ne voyons plus ce qui nous est propre ; mais c'est alors seulement que cela peut s'incorporer à nous, que cela peut devenir un avec nous.

Et c'est ainsi que nous devons considérer les choses en ce qui concerne la vision de nous-même. Nous devons être au clair sur le fait que, aussi longtemps que nous tournons notre regard en arrière, cette rétrospective ne peut être que l'occasion de prendre alors en nous de façon vivante ce que nous avons vu. Mais ce faisant, nous ne devons pas constamment le regarder, car sinon le miroir est toujours là. En ce qui concerne notre vision de nous-même, c'est tout à fait semblable à se regarder dans un miroir. Nous ne progressons dans la vie qu'en prenant aussi dans notre vouloir ce que nous apprenons à connaître par la vision de nous-même.

Je vous prie de prendre en vos âmes cette comparaison, cette comparaison qui consiste donc en ce que l'on ne voit son propre œil que si l'on renonce à voir autre chose et que, si l'on veut voir autre chose, on doit renoncer à voir son propre œil. Je vous prie de prendre en vous cette comparaison. Sur la base de cette

comparaison, nous allons parler mardi prochain de juste vision de soi et de vision de soi non juste et nous approcher de plus en plus de la solution de ces questions. Dans cette question de l'humanité qui est parmi les plus difficiles, dans cette question de la liberté et de la nécessité et de l'imbrication des actions des hommes et du devenir du monde, il est bien nécessaire de se représenter toutes les difficultés. Et celui qui croit parvenir à une solution en ce qui concerne cette question avant d'avoir percé à jour toutes les difficultés se trompe précisément en fait tout de même.

Quatrième conférence

Berlin, le 1^{er} février 1916

Quand nous considérons, comme ici, des questions aussi grandes que celles de la nécessité et de la liberté, nous sommes trop habitués à vouloir les traiter en embrassant d'un seul coup de nombreux éléments à l'aide de concepts simples, aussi simples que possible, en un tournemain, pour ainsi dire. Lorsqu'il s'agit de questions de cette portée, nous ne tenons, la plupart du temps, pas compte du fait que ces questions imposent de prêter attention à la diversité des rapports qu'ont entre elles les choses de ce monde : ce qui se produit en un endroit du monde doit, pour être compris, être placé sous un tout autre éclairage qu'un événement très semblable qui se déroule en un autre endroit du devenir du monde.

Je voudrais tout d'abord rappeler encore une fois quelque chose que j'ai déjà mentionné ici dans un autre contexte il y a très peu de temps. J'ai dit alors : lorsque nous voyons des événements aussi importants que le sont ceux du temps présent traverser une fois de plus de leurs flots le devenir du monde, nous sommes tellement enclins à en chercher rapidement les causes pour ainsi dire dans ce qu'il y a de plus proche, et à en attendre les effets tout aussi rapidement dans la suite immédiate qui se produit aussitôt après. En considérant les choses ainsi, nous ne rendons absolument pas justice aux faits. Lorsque j'ai mentionné cela, j'ai alors attiré l'attention sur le fait¹⁵ que se produisit un jour la confrontation entre le monde de la romanité et le monde de l'Europe médiane actuelle au début du Moyen-Âge. Du point de vue historique, on peut certes se dire, si l'on ne s'appesantit pas : bon, on cherche à connaître comment, en raison de certaines motivations politiques issues de la Rome antique, ces Romains se sont sentis poussés à entreprendre leurs

expéditions guerrières contre le Nord – ce qui était le Nord pour eux –, contre ce qui est aujourd'hui l'Europe médiane. Et on peut en chercher les conséquences dans ce qui s'est alors formé par la suite.

Mais une telle façon de considérer les choses n'épuise nullement ce qui vient ici en ligne de compte. Car imaginez seulement qu'un fait quelconque se serait produit autrement à cette époque-là dans l'avancée des populations d'est en ouest à travers l'Europe, que quelque chose se serait produit autrement dans le heurt entre la romanité et la germanité – et toute l'évolution ultérieure de l'Europe médiane, y compris jusqu'à l'époque moderne, aurait pris un autre visage. Tous les différents faits que nous avons vu se dérouler au cours des siècles jusqu'à notre époque se seraient déroulés autrement si, en ce temps-là, la substance de peuple que nous avons précisément chez les anciens Romains – qui, précisément en raison de la qualité qu'ils représentent dans l'histoire du monde, en raison de leurs caractéristiques propres, ne purent entièrement s'imprégner de christianisme –, si ce monde n'avait mêlé ses eaux à celles de peuples jeunes du point de vue de l'histoire du monde qui, de toutes leurs jeunes forces, avaient absorbé le christianisme. Par la façon dont s'est produit le heurt entre un peuple que l'on aimerait qualifier de plus que mûr spirituellement, comme l'étaient les Romains, et un peuple jeune du point de vue de l'histoire universelle, comme l'étaient à cette époque les Germains, est né tout ce qui est né par la suite, on pourrait dire jusqu'au *Faust* de Goethe et jusqu'à tout ce qu'a apporté la civilisation du XIX^e siècle. Les choses auraient-elles pu se passer comme elles se sont passées, si cela ne s'était pas produit à cette époque-là ? Nous voyons là un courant rempli d'une nécessité interne, conforme à une loi, qui roule ses flots dans le devenir du monde et s'étend sur de vastes, vastes domaines. Comment quelqu'un aurait-il pu – quel qu'il fût – orienter à cette époque-là ses actions selon ce qui s'est produit depuis sur le plan physique au cours des siècles jusqu'à maintenant ?

Ce qui se produit aujourd'hui est à son tour le point de départ des modifications du monde. Celles-ci sont bien évidemment nécessairement liées à ce qui a lieu aujourd'hui, mais, dans la mesure où il s'agit de ce qui se produit sur le plan physique, elles sont très différentes de ce qui se déroule sous forme concentrée dans un court laps de temps. Je veux seulement évoquer ceci, afin que vous

voyiez à quel point est profondément fondé ce que j'ai déjà évoqué précisément dans le contexte de ces considérations : que l'on ne va pas très loin en se creusant la tête, en spéculant sur le rapport des choses entre elles dans le monde. Songez donc jusqu'où serait arrivé un Romain, voire un Germain aux III^e, IV^e siècles de notre ère s'il avait voulu s'empêtrer dans une spéculation au sujet des conséquences possibles des combats qui ont eu lieu en ce temps-là. Il ne serait pas arrivé bien loin !

Il est nécessaire que nous prenions conscience qu'au sujet de ce qui doit se produire, pour que nous le reconnaissons comme ce qui doit réellement se produire, la décision se prend à un autre niveau qu'en se creusant la tête à propos des conséquences possibles ou de ce qui va en découler immédiatement ; qu'afflue dans le courant du devenir, tel qu'il s'écoule sur le plan physique, précisément ce que nous éprouvons comme un élément affluant depuis les mondes spirituels : des impulsions pour l'action desquelles nous n'avons pas besoin de vaines réflexions dans le détail à propos de ce qui doit se produire sur le plan physique. Il faudra bien que nous soyons au clair sur le fait que précisément le regard sur le devenir humain, sur le devenir de l'histoire universelle, rend nécessaire que l'on élargisse le mode de réflexion au-delà de ce qui se trouve sur le plan physique. Et maintenant que nous n'avons fait qu'évoquer ces nécessités, nous allons de nouveau considérer l'être humain en tant que tel.

Lors de notre précédente conférence, j'ai déjà attiré l'attention sur le fait qu'il est impossible de se placer de façon juste par rapport à des actions que l'on a accomplies, qui sont donc situées pour vous dans le passé, si l'on se contente de se livrer constamment à des ruminations, à des spéculations au sujet de ces actions. Au contraire, il faut se rendre compte que ce qui est passé, même le passé de ses propres actions, fait partie du domaine de la nécessité ; il faut apprendre à s'habituer à cette idée que ce qui a eu lieu devait avoir lieu. Cela veut dire que l'on se place de façon juste par rapport à ses actions lorsque l'on acquiert l'objectivité par rapport à ce que l'on a fait ou réussi à accomplir dans le passé, lorsque l'on peut considérer avec la même objectivité ce que j'aimerais appeler une action réussie et une action ratée qui vient de vous.

Vous n'allez naturellement pas manquer d'avoir des objections de poids à opposer, de devoir même opposer des objections de

poids à ce que je viens de dire, car ces objections de poids existent. Réfléchissez donc qu'il vient d'être dit : quand nous avons accompli une action quelconque, elle est passée. Il a été dit que nous nous situons de façon juste par rapport à cette action accomplie en adoptant cette position objective : nous ne voulons pas après coup l'avoir accomplie autrement. L'objection de poids est celle-ci : oui, mais qu'en est-il alors au juste de tout ce qui doit jouer dans la vie humaine un si grand rôle, à savoir le remords d'une action que nous avons accomplie ? Bien évidemment, celui qui dit qu'il est nécessaire d'éprouver des remords, qu'il faut éprouver des remords a tout à fait raison. Si, d'une façon quelconque, l'on supprimait totalement les remords de l'évolution de l'âme humaine, on supprimerait bien évidemment une impulsion morale de la plus haute valeur. Mais n'est-ce pas la supprimer que de se contenter d'adopter à l'égard de tout ce qui a eu lieu une attitude d'observation objective, d'observation véritablement objective ?

Or il y a ici effectivement une nouvelle difficulté, une difficulté qui peut être le point de départ d'une infinité de malentendus. Il nous faut vraiment pénétrer jusqu'au cœur du problème de la liberté si nous voulons venir à bout de cette difficulté. Voyez-vous, le grand Spinoza¹⁶ a dit : au fond, on ne peut parler dans le monde que de nécessité. La liberté est au fond une sorte d'illusion. Car lorsqu'une boule est touchée, elle vole avec nécessité sur sa trajectoire. Si elle possédait une conscience, elle croirait – estime Spinoza, j'ai mentionné cela dans ma *Philosophie de la liberté* – qu'elle suit librement sa trajectoire. Et Spinoza a le sentiment suivant : « *Et ainsi il se produit que, tandis que l'homme est enserré dans la nécessité, il se tient pour libre, parce qu'il a une conscience de ce qui se passe.* »

Mais Spinoza a pourtant absolument et totalement tort, vraiment absolument tort. En effet, les choses se présentent tout autrement. Si l'être humain s'envolait vraiment dans une direction quelconque comme la boule qui ne fait qu'obéir à la nécessité de la poussée initiale, il devrait perdre conscience par rapport à tout ce qui concerne son envol dans l'espace où il ne fait qu'obéir à la nécessité. Il devrait devenir inconscient de tout cela. La conscience devrait se mettre hors circuit. Et c'est bien ce qu'elle fait. Songez à la rapidité avec laquelle, d'après la science de l'astronomie, vous vous déplacez dans l'espace des mondes ! Vous ne le faites certainement pas consciemment. Là, la conscience se met hors circuit.

Vous ne pouvez même pas la réinsérer, car vous ne parviendriez pas à vous déplacer de cette façon à toute vitesse à travers l'espace des mondes comme vous l'indique la science de l'astronomie. Donc par rapport à ce qu'un homme accomplit selon la nécessité, la conscience doit être mise hors circuit et dans des choses aussi grossières que ce vol à travers l'espace des mondes, nous nous rendons compte très vite que ce qui obéit à la nécessité met la conscience hors circuit. Mais les choses ne sont pas toujours aussi grossièrement conscientes, elles sont plus ou moins non conscientes. En effet, dans la vie réelle, elles sont toutes proches l'une de l'autre. Aux frontières, la chose n'est pas aussi grossièrement compréhensible que pour le cas que je viens de citer. On peut dire bien au contraire ceci : dans tout ce dont nous avons réellement conscience, une conscience absolue, nous ne pouvons agir que librement. Si une boule possédait une conscience et que je pousse cette boule, si elle possédait réellement la conscience, elle ne partirait dans une direction précise que si elle faisait entrer dans sa conscience l'impulsion que je lui donne et si elle se donnait ensuite elle-même sa trajectoire en fonction de cette impulsion. Il faudrait d'abord que la boule devienne inconsciente, qu'elle mette la conscience hors circuit si elle était censée se contenter de suivre cette impulsion.

Si vous songez à cela, vous ferez une distinction que l'on ne fait malheureusement pas par ailleurs à propos des actes de la vie. En effet, qu'on ne la fasse pas n'a pas seulement une signification théorique, mais une signification profondément pratique: Je veux dire qu'on ne fait pas dans la vie la distinction entre les choses que l'on ne réussit pas et les choses qui sont mauvaises, qui sont immorales. Cette distinction est tout à fait importante, est d'une importance tout à fait extraordinaire. Pour ce qui est une action non réussie, pour ce qui est devenu une action non réussie et ne correspondant pas aux intentions initiales, est absolument valable que le seul enseignement que nous puissions en tirer est d'arriver à la considérer objectivement comme quelque chose d'absolument nécessaire. Car dès qu'elle est passée, elle est dans le règne de la nécessité absolue. Quand une chose quelconque ne nous a pas réussi et que nous éprouvons après coup un malaise du fait que cet acte n'a pas réussi, il est absolument sûr que ce malaise vient de l'égoïsme : en fait, nous avons voulu être un homme meilleur ou nous voudrions avoir été un homme meilleur, un homme qui aurait

mieux su faire la chose. Il y a là-dedans tout simplement de l'égoïsme. Et tant que cet égoïsme n'est pas radicalement extirpé, l'évolution de notre âme ne peut pas avoir une portée aussi importante qu'elle le devrait.

Mais quand nous avons accompli une action, il ne s'agit pas toujours du fait que cette action soit une action qui n'a pas réussi ; on peut être au contraire en présence d'une mauvaise action, de ce que l'on appelle une action moralement mauvaise. Mais considérons ici ce que l'on appelle les actions moralement mauvaises. Considérons par exemple l'action suivante, pour avoir tout de suite quelque chose de tout à fait parlant. Supposons que quelqu'un n'ait rien à manger ou qu'il veuille avoir un objet quelconque pour une autre raison que la faim, et qu'il vole. Donc, « voler », n'est-ce pas, c'est une mauvaise action. Eh bien, ce que nous avons dit exclut-il que quelqu'un qui a volé éprouve du remords de son acte ? Cela ne l'exclut pas ! Et pourquoi pas, mes chers amis ? Pour la très simple raison que sérieusement, très sérieusement, celui qui a volé n'a pas du tout voulu voler, mais qu'il a voulu posséder ce qu'il a volé. Il aurait soigneusement omis de voler si vous lui aviez fait cadeau de ce qu'il a voulu avoir ou s'il avait pu l'obtenir par un autre moyen qu'en commettant un vol.

C'est un cas frappant. Mais d'une certaine façon, cela est valable pour tout acte mauvais qui entre en ligne de compte. L'acte mauvais en tant que tel, tel qu'il se présente dans son immédiateté, n'est en réalité jamais voulu. La langue a un sens très subtil de cela : une fois que la mauvaise action est passée, « la conscience s'éveille ». Pourquoi la conscience s'éveille-t-elle ? Parce que la mauvaise action n'est élevée au niveau du savoir qu'à ce moment-là. Elle monte dans la sphère de ce qui est su. Au moment où elle a été accomplie, on était en réalité conscient de l'autre élément, à cause duquel a été commise la mauvaise action. La mauvaise action ne réside pas dans la sphère du vouloir. Et en outre, le sens du remords est que l'intéressé élève dans la sphère du savoir la façon dont il a laissé sa conscience s'obscurcir au moment où il a commis la mauvaise action. Il nous faut toujours dire que, lorsque quelqu'un commet une mauvaise action, le point important est que sa conscience était assombrie, diminuée, par rapport à cette action et qu'il s'agit pour lui de retrouver précisément une conscience claire pour des cas tels que celui où la conscience est diminuée. Le sens

de toute punition est de susciter en l'âme des forces telles que la clarté de la conscience s'étende aussi aux cas qui ont d'ordinaire pour effet que la conscience se mette hors circuit.

Parmi les thèses de doctorat qui sont faites dans les universités par des philosophes qui s'occupent en même temps de problèmes juridiques, on trouve très fréquemment la thèse sur « le droit de punir ». Or on a édifié bien des théories sur les raisons pour lesquelles il faut punir. On ne trouve la seule théorie possible que lorsque l'on sait qu'il s'agit grâce à la punition de tendre les forces de l'âme de façon à ce que la conscience s'élargisse à des cercles auxquels elle ne s'est auparavant pas étendue. Et telle est aussi la tâche du remords. Le remords doit précisément consister à regarder l'acte d'une façon telle que par sa force il soit élevé à la conscience, si bien que la conscience saisit maintenant l'ensemble des phénomènes au point qu'elle ne puisse pas être mise hors jeu la fois d'après. Vous voyez quel est le point important : il s'agit que, si l'on veut comprendre quelque chose, on apprenne à distinguer avec précision dans la vie entre un agir pleinement conscient et ce pour quoi la conscience est diminuée.

Si maintenant vous avez en revanche une action par rapport à laquelle n'entre pas du tout en ligne de compte de savoir si elle est mauvaise ou bonne, mais qui est une action ratée, où nous n'avons seulement pas réussi à faire ce que nous avions en vue, il s'agit du fait que nous pouvons précisément obscurcir notre vision de cette action si nous la jugeons en y mêlant cette pensée, ce sentiment : ah ! Est-ce que peut-être les choses ne se seraient pas passées autrement si nous avions mieux fait ceci ou cela, ou si nous avions nous-même été différent ? Là entre en ligne de compte que l'on doit vraiment considérer ce fait : si l'œil est censé voir un objet, il ne peut pas se voir lui-même. Il ne peut pas avoir un miroir devant lui, car à l'instant où l'œil a un miroir devant lui pour se voir lui-même, il ne peut pas voir l'objet. À l'instant où l'homme se livre à de subtiles réflexions sur la façon dont il aurait dû être différent par rapport à un acte qu'il a accompli, cet acte ne peut pas agir sur lui avec une force suffisante pour le faire progresser dans l'évolution de l'âme. Car à l'instant où l'on interpose entre soi et son acte l'égoïsme qui consiste en ce que l'on aurait en réalité voulu accomplir l'acte autrement, on fait exactement la même chose que lorsque l'on place devant son œil le miroir, si bien que l'œil ne peut pas voir l'objet.

On peut aussi faire cette comparaison d'une autre manière. Vous savez qu'il existe ce que l'on appelle les yeux astigmatés. Ce sont des yeux dont la courbure de la cornée n'est pas la même dans le sens vertical et dans le sens horizontal. Des yeux de ce type ont une forme spécifique de vue imprécise. On voit des spectres, ce qui vient seulement du fait que la cornée a une courbure irrégulière. On voit des spectres, mais cela vient du fait qu'en réalité l'on perçoit son œil et non ce qui est à l'extérieur. Lorsque l'on perçoit son œil parce qu'il n'est pas construit comme il faut, parce qu'il n'est pas devenu un œil qui peut se mettre lui-même entièrement hors circuit et laisser uniquement l'objet agir sur l'œil, on ne peut pas percevoir l'objet. Lorsque l'on emplit son âme de cette idée : « Tu aurais pu être autrement, tu aurais dû faire ceci ou cela autrement, alors tu aurais réussi la chose », c'est exactement comme lorsqu'on a un œil astigmaté : on ne voit pas du tout le fait véritable, on le fausse. Mais il faut voir les faits véritables qui sont votre lot, alors ils agissent véritablement. De même que l'objet situé à l'extérieur agit sur un œil sain, de même ces faits agissent aussi sur une âme qui n'est pas emplie du sentiment des faits, mais qui laisse les faits agir sur elle. Alors ces faits continuent d'agir en l'âme.

On peut dire ceci : celui qui n'est pas encore parvenu à l'objectivité par rapport à des faits écoulés où il a été impliqué ne peut pas voir ces faits dans leur objectivité et ne peut donc pas non plus tirer de ces faits ce dont son âme a besoin. C'est exactement la même chose que si nos yeux en restaient au sixième, septième mois de leur développement embryonnaire, si les yeux s'arrêtaient dans leur évolution et que nous naissions au moment normal : nous verrions le monde entier d'une façon fautive. Si les yeux ne continuaient pas d'évoluer avec nous dans le sixième, septième, huitième, neuvième mois, mais qu'ils s'arrêtaient, ils ne se mettraient pas hors circuit. Nous verrions tout autre chose que ce que nous voyons en réalité.

Ainsi ce que nous avons fait ne prend pour nous sa valeur juste que lorsque nous arrivons au point où nous pouvons l'insérer à sa place dans le courant de la nécessité, lorsque nous pouvons le regarder comme quelque chose de nécessaire. Mais, comme nous l'avons dit, nous devons être au clair sur le fait que nous devons justement faire la distinction entre ce qui est réussi et raté, et ce qui est qualifié de « bien » ou de « mal » du point de vue moral.

Au fond, vous trouvez les explications de tout cela, bien que sur un mode davantage philosophique, dans ma *Philosophie de la liberté*, car dans cette *Philosophie de la liberté* il est expressément exposé que l'homme devient libre par le fait qu'il conquiert ce qui lui rend possible d'aller quérir des impulsions dans le monde spirituel¹⁷. Il est même dit expressément à un endroit : les impulsions libres émanent du monde spirituel. Mais cela n'exclut pas que l'homme agisse précisément à ce moment-là d'une certaine façon de la manière la plus libre en ce qui concerne certains événements précisément à propos desquels il suit au contraire tout particulièrement la nécessité. Car il faut distinguer entre la nécessité physique purement extérieure et la nécessité spirituelle, bien que toutes deux soient au fond assez sensiblement une seule et même chose. Mais elles se distinguent, aimerait-on dire, en ce qui concerne la strate où elles se trouvent dans l'existence des mondes.

Les choses se présentent de la façon suivante : prenez une figure comme par exemple Goethe qui fait son entrée dans l'histoire universelle et dont on peut dire ceci : nous pouvons suivre l'éducation d'un homme comme Goethe, nous pouvons voir comment il est devenu ce qu'il est, nous pouvons ensuite suivre les impulsions qui l'ont amené à produire son *Faust*, ses autres œuvres. Nous pouvons d'une certaine manière considérer toute l'œuvre de Goethe comme un résultat de l'éducation de Goethe. Et avec cela nous avons devant nous le génie de Goethe. Certes, nous pouvons faire cela. Nous restons là entièrement à l'intérieur de Goethe. Mais, voyez-vous, nous pouvons faire les choses autrement. Nous pouvons suivre l'évolution spirituelle au XVIII^e siècle. Prenez dans ce siècle quelques points particuliers. Prenez, par exemple, le fait que, avant que Goethe ait pensé à un *Faust*, Lessing a fait un projet de *Faust*¹⁸, qu'un *Faust* était déjà là. On peut dire que l'idée du *Faust* est née des problèmes spirituels dont l'époque s'est occupée, des impulsions spirituelles. Et quand on examine le *Faust* de Lessing et une foule d'autres *Faust*¹⁹ de ce genre, on peut dire que tout a conduit au *Faust*. On peut d'une certaine façon laisser Goethe de côté et on arrive aussi au *Faust* comme à une nécessité. *Faust* est né de ce qui l'a précédé. On peut donc suivre l'évolution de Goethe et on arrive à son *Faust*. On peut se représenter Goethe davantage en suivant l'évolution, mais on peut aussi le laisser entièrement de côté, on peut alors suivre très rigoureusement l'entrée en Europe d'une

forme littéraire comme les *Nibelungen*, et voir comment cela s'est condensé pour former le poème de Perceval, comment Perceval est un homme en quête, issu d'une époque précise de l'évolution ; puis une autre évolution s'est fait jour ; du fait d'une autre évolution, l'idée de Perceval a en fait été entièrement oubliée, pour faire place à cette idée étonnante qui s'est exprimée dans le *Volksbuch* de Faust et qui suscite le fait que naît un *Faust*, on aimerait dire un Perceval à une époque ultérieure. On peut laisser Goethe entièrement de côté. Bien évidemment, il ne faut pas ici être pédant, ici cinquante ans ne font rien à l'affaire. Le temps est élastique, il peut s'étendre en avant et en arrière, donc ce n'est pas ce qui importe. Seules les choses ahrimaniennes qui se passent dans le monde sont précises sous cette forme à ce point précise où le temps joue un rôle. Ce qui procède des dieux bons peut absolument être transposé dans le temps vers l'avant et vers l'arrière. Mais on peut dire en général que, même si Kaspar Goethe, conseiller de la ville de Francfort, et sa femme Aja n'avaient pas eu leur fils Wolfgang ou si le fils Wolfgang qui, comme vous le savez, est en outre né tout cyanosé et manqua de mourir immédiatement après sa naissance, bref, s'il était mort immédiatement après sa naissance, très certainement quelque chose comme l'œuvre du *Faust* aurait aussi vu le jour, justement grâce à quelqu'un d'autre. Ou si Goethe avait vécu au XIV^e siècle, il n'aurait sûrement pas écrit de *Faust*. Ce sont à vrai dire des pensées irréelles. Mais il faut parfois se les représenter dans son âme, afin de comprendre ce qui est réel.

On peut donc maintenant poser la question suivante : Goethe a-t-il fait le *Faust*, ou plus généralement ce qui est l'œuvre de sa vie, à partir de sa liberté, ou est-on ici en présence d'une nécessité absolue ? On est en présence de la plus grande liberté lorsque l'on fait ce qui est nécessaire dans l'histoire universelle ! Car celui qui croit que la liberté puisse jamais être menacée par ce qui existe dans le monde sous la forme de la nécessité n'a plus qu'à dire tout de suite ceci : je veux faire œuvre de poète, mais je suis de ce type d'hommes qui veut être absolument libre dans son action. Je vais donc maintenant faire abstraction de tous les autres poètes, qui étaient non libres, je veux créer une œuvre poétique. Mais je ne pourrais pas être libre si je voulais utiliser les mots du langage, car ils sont produits, chacun le sait, selon une nécessité extrêmement ancienne. Eh bien, cela ne va naturellement pas ! Je veux être un

héros complet de la liberté. Je me crée donc ma propre langue. Et alors il commence à se créer d'abord sa propre langue. À vrai dire, le seul résultat qu'il obtiendrait, c'est que, avec l'œuvre poétique qui paraîtrait dans une langue qui n'existe pas auparavant, il serait refusé par le monde entier, qu'avec sa liberté il ne pourrait manquer de susciter l'opposition du monde entier qui, à vrai dire, se manifesterait évidemment tout d'abord seulement par de l'incompréhension. Vous voyez par là qu'il ne peut s'agir de ce qu'une liberté qui s'insère dans le cours du devenir puisse se sentir d'une façon quelconque menacée par la nécessité qui réside dans le flux ininterrompu du devenir des mondes.

On pourrait aussi penser à un peintre qui voudrait être absolument libre et qui dirait : bien sûr, je veux bien peindre, mais je ne veux pas peindre sur une toile ou, d'une façon générale, sur une surface ; je veux peindre en toute liberté. Essayer de peindre d'abord sur un support qui m'est donné ? Cela, je ne le ferai pas. Car je suis alors contraint de suivre en tous points la surface de ce support. Or ce support a des lois internes très précises. On les suit, mais cela n'empêche absolument pas que l'on développe sa liberté.

C'est justement à propos des grands événements de l'histoire universelle qu'il vous apparaît de façon très nette que ce que l'on peut appeler nécessité, quand la conscience est présente, peut directement s'unir à la liberté, là où l'on est dans la pleine conscience. Comme je l'ai déjà dit, Goethe n'aurait pas pu créer le *Faust* au XIV^e siècle, car il est absolument impossible que le *Faust* ait pu naître au XIV^e siècle. Il n'aurait pas pu écrire le *Faust*. Et pourquoi pas ? Eh bien, parce qu'il existe quelque chose que l'on doit appeler le vide du devenir des mondes en ce qui concerne certaines impulsions de l'évolution. De même que vous ne pouvez mettre de l'eau dans un tonneau si le tonneau est déjà plein d'eau, ou de même que vous ne pouvez verser qu'une certaine quantité d'eau dans un tonneau si le tonneau est justement déjà partiellement rempli d'eau, de même vous ne pouvez déverser quelque chose selon votre bon plaisir dans une époque qui est pleine. Au XIV^e siècle, il n'y a pas eu le vide, mais le plein pour quelque chose comme ce qui dans le *Faust* s'est déversé par un homme depuis le monde spirituel jusque dans le monde physique. Le devenir se déroule selon des cycles, et quand un cycle est rempli, alors se produit un vide pour de nouvelles impulsions qui peuvent alors prendre place dans le devenir

des mondes. Il faut d'abord qu'un cycle soit rempli quant au contenu et qu'ensuite se produise un vide en ce qui concerne ce cycle. Alors de nouvelles impulsions peuvent s'introduire dans le vide. En ce qui concerne les impulsions issues du monde spirituel qui se sont déversées grâce à Goethe dans le monde physique, du vide était apparu au sein de l'évolution de la civilisation où s'est trouvé Goethe. Et l'évolution se déroule véritablement selon un rythme de vagues : du vide – le plus grand plein – décline – de nouveau le vide. Alors quelque chose de nouveau peut entrer.

C'est sur ces données que l'être humain qui se trouve entre la mort et une nouvelle naissance règle son incarnation. Il règle son incarnation de façon à trouver dans le monde physique le degré de vacuité ou de plénitude qui est celui qui est adapté à ses impulsions. Celui qui apporte de ses incarnations précédentes des impulsions qui peuvent agir au tout premier plan, donc doivent tomber dans le vide, doit apparaître à une époque où il y a du vide dans le monde. Celui qui a des impulsions qui ont encore besoin d'être accueillies par le monde doit placer sa nouvelle incarnation juste à une époque où il peut y avoir de la plénitude pour le vide. Naturellement, il en va ainsi que les différents domaines se chevauchent. Cela est tout à fait naturel. Donc nous voyons là que d'une certaine manière nous choisissons – si nous pouvons employer ce terme – le moment où nous descendons en ce bas monde selon les qualités intérieures que nous avons en nous. Et c'est là-dessus que se règle la nécessité interne avec laquelle nous agissons.

Quand vous considérez cela, alors, lorsque vous considérez l'enchaînement des événements dans le courant du temps, il ne subsistera plus pour vous de contradiction et vous direz : Perceval, et ainsi de suite, Faust, c'est dans une continuité, puis vient Goethe et de son être intérieur vient ce qui peut tout aussi bien être compris dans le déroulement du courant du temps. Vous ne ressentirez plus qu'il y a contradiction, parce que Goethe a regardé de là-haut et qu'en son être intérieur, là-haut, s'est préparé ce qui a ensuite pu devenir réalité extérieure dans une œuvre. Il fait donc jaillir de son être intérieur, au moment où il est sur le plan physique, ce qu'il a justement absorbé dans les siècles précédents où se sont déroulés les flots continus des événements. Entre ces deux affirmations : « Il a fallu que l'œuvre de Goethe soit produite à une époque précise » et « Goethe l'a produite librement », il y a tout aussi peu

contradiction que si j'avais ici un plateau et que j'aie là 1, 2, 3, 4, 5, 6 billes, donc une série de billes. Puis j'arrive avec un petit gobelet et je dis : je mets la première bille dans le gobelet, je mets la deuxième bille dans le gobelet, je mets dans le gobelet la troisième bille, la quatrième bille et ainsi de suite, et je les vide ici. Mais quelqu'un dit alors : les billes qui sont maintenant ici, ce sont quand même les mêmes billes qui ont été là. Non, dit un autre, ce sont les billes qui ont été à l'intérieur du gobelet ; c'est de là que je les ai sorties.

Les deux affirmations peuvent totalement coexister. Ce qui s'est passé dans le temps, ce qui a conduit pour finir au *Faust*, c'est ce qui est allé prendre vie dans l'âme de Goethe, et cela procède de l'âme de Goethe parce que cela s'est précisément accumulé dans l'âme de Goethe par l'observation qu'il a menée depuis le monde spirituel. Car nous prenons constamment part à l'ensemble de l'évolution du monde. En considérant les choses ainsi, nous pourrions nous dire : à l'instant où nous portons nos regards sur le passé, nous devons voir le passé lui-même comme une nécessité. Et quand nous portons nos regards sur nous-même et que nous reproduisons même le passé comme quelque chose de présent, pour peu que nous le fassions consciemment, c'est malgré tout par la liberté que nous plaçons dans le présent ce qui s'est préparé par nécessité dans le passé. Ainsi l'être le plus libre est celui qui peut développer pleinement cette conscience : avec ce que je fais, je ne fais rien d'autre que ce qui est spirituellement nécessaire. Les choses ne peuvent pas être développées selon une logique pédante, au contraire, les choses ne peuvent précisément être vues que par une appréhension totalement vivante de la réalité.

Pour percevoir pleinement la chose, nous pouvons encore recourir à un autre moyen. Nous pouvons nous demander : Eh bien, regardons par exemple les animaux. Leur conscience est atténuée. Nous savons qu'ils ont une conscience atténuée. J'ai souvent mentionné cela. Regardons l'être humain : il a un degré de conscience qui est tel que précisément la liberté peut s'y manifester. Et qu'en est-il alors de la conscience des anges, donc des êtres qui sont immédiatement au-dessus de l'être humain ? Qu'en est-il de la conscience des anges ?

Il est même très difficile de percevoir tout de suite vraiment ce qu'est la conscience des anges. Voyez-vous, lorsque l'on est un

homme et que l'on veut faire quelque chose, on réfléchit à ce que doit être ce que l'on veut faire. Et cela a échoué lorsqu'il ne se produit pas au plan physique ce dont on s'est représenté que cela doit se produire au plan physique. Si quelqu'un coud ensemble deux morceaux de tissu et qu'une fois cousus ensemble, ils tombent de part et d'autre, l'acte a raté. Eh oui, c'est bien ce qui peut arriver avec la machine à coudre. Alors l'acte a raté. Donc lorsqu'il ne se produit pas ce que l'on a prévu pour le monde physique sous forme de représentation, on dit : l'acte a raté. C'est-à-dire qu'avec son vouloir on va vers quelque chose dont on imagine ce que cela doit être au plan physique. C'est ainsi que fonctionne le vouloir chez l'être humain. Mais pas chez les anges.

Chez les angeloï, tout est dans l'intention. L'intention d'un ange peut se réaliser de manières très différentes, et l'effet peut pourtant être tout à fait le même. C'est tout simplement vrai, mais c'est naturellement quelque chose qui, par rapport à la logique habituelle, est comme une épine fichée dans le concept. C'est seulement dans l'activité artistique – mais il faut alors traiter l'activité artistique de façon humaine – que l'on peut se sentir un peu proche de cette conscience. Car lorsque donc l'artiste peut traiter la chose de façon humaine – il n'est pas nécessaire qu'il soit toujours en mesure de traiter son activité artistique de façon humaine, mais quand il peut traiter son activité artistique de façon humaine –, vous verrez qu'il peut éventuellement accorder plus de valeur à ce qui a réussi dans un sens opposé, à ce qui même a raté, qu'à ce qui a réussi sous la forme qu'il l'a exécuté exactement comme cela était censé devenir. On s'approche là un peu de ce qui est extrêmement difficile à penser, à savoir que, pour la conscience des anges, pour le vouloir des anges, tout ce qui importe, ce sont les intentions et que ces intentions peuvent se réaliser au plan physique de la manière la plus variée, voire de manière totalement opposée. C'est-à-dire que, lorsqu'un ange a l'intention de faire quelque chose, il a une intention précise, mais pas en se disant qu'au plan physique cela doit se présenter sous telle ou telle forme. Celle-ci n'est pas encore dans l'intention. Il la connaîtra lorsqu'elle sera là.

Nous avons vu – et j'ai attiré votre attention sur ce point – que cela est le cas même pour les Élohim. Les Élohim créèrent la lumière, et ils virent que la lumière était bonne. C'est-à-dire que ce qui est pour l'homme le premier élément – la représentation de

ce qui est là au plan physique – n'est absolument pas le premier élément dans la conscience des êtres spirituels qui sont au-dessus de l'homme, mais le premier élément est alors l'intention, et comment cela se réalise, c'est une tout autre question. Or l'homme est sous ce rapport, comme on le sait, une créature intermédiaire entre l'animal et l'ange. C'est pourquoi il tend davantage, d'un côté, à descendre jusqu'à l'absence de conscience de l'animal. Partout où se produit quelque chose de criminel, c'est pour l'essentiel l'animalité en l'homme qui en est la cause. Mais il tend aussi, d'un autre côté, à s'élever, si je puis dire, jusqu'à la conscience des anges. Car c'est un fait que l'être humain porte en lui la faculté de développer, au-delà de la conscience habituelle, une conscience supérieure où les intentions lui apparaissent sous une forme différente de ce qui se produit dans la conscience habituelle.

On peut dire ici la chose suivante : Supposons que l'on s'efforce de traiter en être humain des problèmes importants de la vie. On ne peut alors pas procéder avec ses intentions comme on le fait habituellement. Supposons par exemple que l'on soit éducateur – mais ici au sens véritable – et que l'on ait tel ou tel enfant à éduquer. N'est-ce pas, l'homme du commun a ses principes d'éducation, ses principes pédagogiques. Il sait quand il doit donner ou non une correction, peut-être même qu'il ne doit absolument jamais donner de correction, etc. Il sait comment on fait ceci, comment on fait cela. Mais celui qui considère la chose du point de vue d'une conscience supérieure ne portera pas toujours de tels jugements, au contraire il s'en remettra en tout à la vie. Il attendra de voir ce qu'il peut observer. Il ne se proposera qu'une chose : l'intention d'atteindre ce qui lui paraît inhérent aux dispositions innées de l'enfant. Mais ce qui paraît correspondre aux dispositions peut être atteint de multiples façons. C'est ce dont il s'agit.

Si nous rassemblons tous ces éléments, nous verrons maintenant aussi que, pour comprendre l'être humain dans sa totalité en rapport avec la nécessité et la liberté, nous devons considérer la partie physique extérieure de l'être humain et la partie intérieure, donc tout d'abord l'éthérique. Si nous nous contentons de regarder le corps éthérique de l'homme, je vous ai déjà fait remarquer que le corps éthérique suit de tout autres chemins que le corps physique. Comme je vous l'ai dit un jour, le corps physique de l'homme est tout d'abord jeune. Ensuite il se développe, vieillit, devient pour

finir celui d'un vieillard. Le corps éthérique fait le contraire. Si nous disons que nous « vieillissons » en ce qui concerne le corps physique, nous devons dire en réalité que nous « jeunissons » en ce qui concerne le corps éthérique. Car si nous voulons employer ces termes de « vieux » et de « jeune », le corps éthérique est effectivement un vieillard quand nous naissons, car il est alors tout ridé et ratatiné, si petit qu'il est seulement à nos mesures. Quand ensuite nous atteignons un âge normal et que nous mourons, ce corps éthérique est alors rajeuni au point que nous pouvons le remettre à la totalité du monde et qu'il peut produire de nouveau un effet jeune à l'extérieur. Tandis que le corps physique vieillit, le corps éthérique « jeunit ». Il devient de plus en plus jeune.

Si nous mourons à un moment anormal, si nous mourons jeune, le corps éthérique ne peut bien sûr pas avoir les mêmes significations que celles que je viens de vous mentionner. Cependant, il nous faut considérer la différence entre le corps physique et le corps éthérique, non seulement, par exemple, par rapport à ce vieillissement, mais aussi par rapport à la nécessité et la liberté. C'est quand l'homme est le plus enserré dans la nécessité en ce qui concerne ce qu'il réalise avec son corps physique, ou très généralement en homme vivant au plan physique, que son corps éthérique est le plus libre, que son corps éthérique est entièrement remis à lui-même. En ce qui concerne tous les domaines où nous sommes enserrés dans la nécessité, notre corps éthérique est remis à lui-même. En ce qui concerne tous les cas où le corps éthérique s'insère dans la nécessité, ce que l'homme accomplit sur le plan physique est empreint de liberté. Donc lorsque le corps physique est soumis à la nécessité, le corps éthérique dispose d'une mesure égale de liberté, et lorsque le corps éthérique est soumis à une nécessité, ce qui concerne le corps physique a une certaine mesure de liberté. Qu'est-ce que cela signifie ?

Prenons donc l'exemple suivant : vous ne pourrez pas dire que vous êtes tout à fait libres de vous lever et de vous coucher quand vous voulez. On se lève le matin et on va se coucher le soir. Ici, il ne peut absolument pas être question de liberté. Cela tient à des nécessités d'airain de la vie. Et même si vous faites varier d'une manière ou d'une autre le moment du lever et du coucher, il ne peut absolument pas être question de liberté. De même, vous mangez tous les jours. Ici, il ne peut pas être question de liberté.

Vous ne pouvez pas prendre la décision de briser cette nécessité et de vouloir trouver votre liberté dans le fait, par exemple, de ne pas manger parce que vous éprouveriez comme une contrainte le fait de manger. En ce qui concerne toutes ces choses, l'homme est enserré dans des nécessités. Pourquoi est-il enserré dans des nécessités ? Parce que l'accompagnateur – ainsi que je l'ai dit la dernière fois – qui est en son être intérieur, qui chemine avec lui pendant la vie ici-bas au plan physique avec tout ce qui est lié au plan physique, tout ce qui est enserré dans une nécessité, vit, lui, pendant ce temps dans la liberté. Mais quand nous entrons dans la nécessité avec notre être intérieur, notre corps éthérique, par quoi cela peut-il se produire ? Précisément par le fait que nous nous adonnons consciemment à ce que nous reconnaissons comme une nécessité. Par exemple, sous la forme que nous nous disons : nous sommes actuellement à l'époque où celui qui est mûr pour cela, qui peut percevoir cela, doit s'occuper de la science de l'esprit. Évidemment, personne n'y est contraint par une nécessité extérieure. Mais on peut le percevoir comme une nécessité intérieure, parce que cela est nécessaire dans le cycle actuel de l'humanité. Ainsi on se soumet d'abord à partir de la liberté à la nécessité. Personne ne vous y contraint extérieurement au plan physique. Intérieurement, on doit pour ainsi dire suivre l'obligation à partir de la liberté. C'est alors que le corps éthérique se crée lui-même l'impulsion qui l'imprègne de nécessité. C'est alors que le corps éthérique se crée lui-même la nécessité et se donne de ce fait la possibilité d'accomplir dans la liberté ce qui se produit en rapport avec le plan physique. C'est-à-dire que l'on apprend à connaître la nécessité spirituelle et que l'on se rend de ce fait de plus en plus libre pour tout ce qui est vie au plan physique.

Et maintenant, vous allez dire : donc, par le fait que l'on s'accommode d'une nécessité spirituelle, on se libère pour la vie au plan physique. Il en va effectivement ainsi. Par le fait que l'on se lie au courant du spirituel dans le monde, que l'on se laisse traverser par le courant du spirituel, on absorbe en effet des éléments qui vous arrachent à l'enchaînement au monde physique. Bien évidemment, on ne peut pas s'arracher à ce qui vous est imparti par votre incarnation précédente, par votre karma. Mais si par la connaissance de la nécessité spirituelle on ne se libère pas de la façon décrite des conditions nécessaires du plan physique, après la mort on reste

lié à ces conditions nécessaires du plan physique et on les traîne avec soi. On traîne avec soi les nécessités du plan physique pendant la vie entre la mort et une nouvelle naissance. On ne s'en libère pas. On se libère de plus en plus des nécessités du plan physique chaque fois que l'on s'unit par son corps éthérique aux nécessités du plan spirituel. Il est vraiment exact que, lorsque l'on peut, par une libre décision, suivre une impulsion reconnue purement dans le spirituel, on se libère de plus en plus de tout ce qui sinon vous enchaîne à la vie physique, vous enchaîne bien au-delà de la mort. En revanche, de tout ce à quoi on est enchaîné dans la vie physique, de ce que l'on ne peut changer, de cela le corps éthérique se libère en tant que tel justement de plus en plus.

Et ainsi nous pouvons voir comment la liberté et la nécessité agissent ensemble au plan physique, mais comment la liberté et la nécessité agissent ensemble pour le corps éthérique aussi. Le corps éthérique reçoit précisément sa liberté de la nécessité du plan physique, et sa nécessité, il doit la découvrir lui-même. Le corps physique reçoit justement sa liberté du fait que le corps éthérique découvre sa nécessité, et sa nécessité lui est donnée par la façon dont il s'est placé karmiquement dans tout le déroulement du plan physique.

Ainsi agissent organiquement l'un sur l'autre l'homme physique soumis à la nécessité et libre et l'homme psycho-spirituel libre au sein de la nécessité. La liberté et la nécessité interagissent constamment. Mais il est impossible que nous soyons adonnés à une pure nécessité si nous sommes pleinement conscients. La liberté règne en notre âme par le fait que nous pénétrons quelque chose de conscience, que nous le recevons de façon à pouvoir en être pleinement conscients. Par là nous nous arrachons avec notre âme à la nécessité et nous nous rendons libres en ce qui concerne ce dont nous sommes conscients. Mais alors, quand nous reconnaissons spirituellement une nécessité, quand nous nous rendons compte justement qu'il est nécessaire à l'époque présente d'accueillir en soi le courant de la science de l'esprit, quand nous nous insérons pour ainsi dire librement dans une nécessité, est-ce que nous nous rendons aussi de ce fait inconscients ? En un certain sens, oui ! Nous nous rendons en un certain sens inconscients, car nous prenons la décision de développer notre conscience exactement jusqu'au point où nous arrivons à la porte où entre à flots, où vient répandre sa lumière ce qui doit venir du monde spirituel.

Mais alors nous accueillons ce qui doit venir du monde spirituel, nous nous inclinons devant les puissances régnantes, agissantes, qui, dans le monde spirituel, se penchent vers nous. C'est pourquoi nous disons qu'en pénétrant par notre travail dans la nécessité spirituelle, nous nous élevons alors par notre travail jusqu'aux êtres qui se penchent vers nous. C'est pourquoi nous soulignerons toujours ce fait : par notre conscience nous nous envolons à la rencontre des êtres qui, à partir du monde spirituel, nous pénètrent entièrement, nous pénètrent de leur pulsation, et nous attendons en nous disant : selon la nécessité nous nous insérons dans les impulsions qui viennent du monde spirituel, nous attendons que de ce fait dans ces impulsions qui sont les nôtres descendent aussi les impulsions d'êtres spirituels supérieurs. Et par là naît cette inconscience relative, profonde, où nous ressentons que ce qui agit spirituellement en nous est agissant sous la forme où agit habituellement une action inconsciente, où nous sommes vraiment sûrs de ceci : l'esprit est en nous et là où nous avons le droit de le suivre. Oui, là où nous avons le droit de le suivre.

Et maintenant nous revenons à notre point de départ. Si, de façon consciente, on se creusait la tête sur toutes les conséquences d'événements aussi importants que le sont ceux de l'époque présente, par exemple – je les ai comparés précédemment aux guerres entre les Romains et les Germains –, si maintenant on se creuse la tête dans sa conscience habituelle, on n'arrive à rien. Mais à l'instant où l'on peut se dire que l'on ne veut pas parvenir à ce qui est juste en se creusant la tête, mais qu'on veut parvenir à ce qui est juste par le fait que le spirituel afflue, que l'on s'en remet à l'impulsion spirituelle, on n'a plus besoin de se creuser la tête. Alors on sait que, pour peu que l'on se laisse saisir par ces impulsions spirituelles, elles mènent à ce qui est juste, elles mènent à des courants qui franchissent les siècles, qui franchissent même les millénaires. Voilà ce qui est important.

On en conclut alors qu'on n'a pas besoin de penser que les choses doivent se dérouler aujourd'hui comme ceci et demain comme cela, afin que puisse se produire ceci et cela, mais on se dit ceci : Nous vivons actuellement dans une période de temps de l'humanité, à une époque où l'évolution ultérieure de l'existence terrestre ne peut se faire de façon juste que si des impulsions spirituelles sont saisies directement dans le monde spirituel. Il faut

donc qu'elles soient saisies. Et ce qui se passe extérieurement au plan physique doit nécessairement se relier à cela, se relier de la façon juste. Alors se produira ce qui est juste. Alors, sans se creuser la tête sur ce qui existera demain et après-demain, on sait qu'il se produira que les âmes qui franchissent maintenant la porte de la mort agiront aussi bien dans leur corps éthérique qu'en leur qualité d'âme dans la mesure où s'uniront à elles les pensées de ceux qui peupleront la Terre à l'avenir sur les champs abreuvés de sang ; alors on sait qu'il peut en naître quelque chose qui agira tout au long des siècles. Mais il faut avoir tout à fait la conscience, cette conscience décrite par ce que précisément nous avons fréquemment exprimé par ces mots :

*Du courage des combattants,
Du sang versé dans les batailles,
De la douleur des êtres abandonnés,
Des sacrifices du peuple,
Grandira le fruit de l'esprit
Si des âmes conscientes de l'esprit
Partent en quête du royaume des esprits.*

C'est bien de cela qu'il s'agit : que nous percevions vraiment qu'à partir d'un certain moment, il faut qu'à l'époque présente deviennent conscientes de l'esprit des âmes qui aient la volonté de pouvoir partir en quête de l'esprit. Alors, à partir de ce qui se produit maintenant pourra advenir ce qui est juste pour l'avenir. Il faut pour cela, pour se pénétrer de cette pensée, une ferme confiance, semblable à celle qu'ont les êtres que nous comptons au nombre de la hiérarchie des angeloï. Car c'est à partir d'une telle confiance qu'agissent les angeloï. Ils savent que, lorsqu'ils ont les intentions justes, il naît de ces intentions justes ce qui est juste. Non pas par le fait qu'ils se proposent une certaine forme des événements futurs, mais par le fait qu'ils ont les intentions justes. Or ces intentions justes ne peuvent être saisies que spirituellement. De quelle façon quelque chose doit être saisi spirituellement, seul peut précisément, de la façon dont nous l'avons tenté, nous l'indiquer vraiment un penser dans le sens de la science de l'esprit.

Cinquième conférence

Berlin, le 8 février 1916

Je vais avoir à ajouter quelques compléments aux quatre conférences qui, traitant de la liberté et de la nécessité, forment plus ou moins un tout cohérent. Considérons de nouveau l'une de nos vérités fondamentales de la science de l'esprit, la vérité de la constitution de l'être humain qui nous est à vrai dire devenue si familière : nous considérons que l'homme est composé de tout d'abord quatre membres qui sont assemblés, imbriqués les uns dans les autres, le corps physique, le corps éthérique, le corps astral et le moi. Si nous nous en tenons tout d'abord à ce qui est donné à chaque homme dans le monde physique, nous pouvons dire que dans l'état habituel de veille nous est tout d'abord donné notre corps physique. Nous connaissons notre corps physique précisément pour la raison que nous pouvons bien évidemment l'observer extérieurement avec nos sens, parce que toute autre personne qui est avec nous dans le monde physique peut de la même façon l'observer, parce qu'elle doit être d'accord avec nous dans le jugement que ce corps physique est présent. Ce corps physique peut donc dans le monde physique être observé pour nous de l'extérieur.

Comme vous pouvez vous en convaincre vous-même par une simple prise de conscience, ce que l'on appelle habituellement chez nous le corps éthérique ne peut pas être observé. Car il se dérobe déjà à l'observation physique habituelle. De même se dérobent à l'observation physique habituelle le corps astral et à plus forte raison le moi, car ce qui est le moi – nous en avons en effet souvent parlé – peut tellement peu être observé de l'extérieur que même le nom qui s'y rapporte ne peut pas être donné à l'être humain de l'extérieur. Si une personne quelconque vous lançait ce mot de « moi »,

il ne pourrait jamais vous venir à l'idée qu'elle puisse entendre par là votre moi. Elle ne peut entendre par là que son propre moi. Donc ce moi n'est tout simplement plus jamais désigné de l'extérieur. Mais pourtant il est clair que l'homme sait quelque chose de ce moi. Il le désigne de l'intérieur. Donc on peut tout de même dire que, tandis que le corps éthérique, tandis que le corps astral sont inaccessibles au plan physique, le moi n'est tout d'abord pas inaccessible au plan physique. En disant « moi », nous parlons de ce moi. Mais il subsiste tout de même que ce moi ne peut pas être vu à la façon du corps physique ou d'un autre objet physique. Il ne peut d'aucune façon être perçu par les sens.

Alors naîtra pour nous cette question : qu'en est-il donc au fond du fait que nous savons quelque chose de ce moi, de ce fait même que nous en venons à le nommer ? Les philosophes disent de bien des façons que le moi est donné à l'homme par une certitude immédiate. L'homme sait de façon immédiate que le moi est présent. Et même, il existe des philosophes qui rêvent de pouvoir savoir par leur seule philosophie que ce moi est un être simple qui ne peut donc pas être dissous et ne peut pas non plus mourir. Mais toute personne qui pense sainement opposera aussitôt ceci à cette opinion philosophique : eh bien, même si tu nous prouves autant que tu veux que ce moi ne peut pas être dissous, donc ne peut aller à la ruine, il suffit déjà qu'après la mort ce moi soit, peut-être pour des temps éternels, dans l'état où il est, par exemple, de l'endormissement jusqu'au réveil. Alors on ne pourrait évidemment plus parler de ce moi. Les philosophes se trompent quand ils croient que quelque chose de réel est présent dans le moi dont ils peuvent parler. Si l'on parle de quelque chose de réellement présent, on parle bien plutôt de tout autre chose.

De l'endormissement au réveil, ce moi n'est pas présent, l'homme ne peut pas dire « moi » à lui-même. Lorsqu'il rêve de son moi, il a même parfois l'impression de venir à la rencontre de lui-même en image, c'est-à-dire qu'il se regarde. Il ne dit pas « moi » à son moi de la même façon qu'il le dit dans la vie diurne habituelle. Quand nous nous éveillons, c'est réellement pour ce qui est de notre vrai moi comme si nous nous heurtions à la solidité de notre corps physique. Nous le savons en effet, le processus de l'éveil consiste en ce qu'avec notre moi, de même qu'avec notre corps astral – mais maintenant, c'est tout d'abord le moi qui nous intéresse – nous

plongeons dans notre corps physique. Nous ressentons cette plongée de la même façon que nous la ressentons lorsque nous heurtons de la main un objet solide, et c'est cette plongée, qui nous donne pour ainsi dire un contre-coup du corps physique, qui constitue la conscience du moi. Et pendant toute la journée, quand nous veillons, nous n'avons en réalité pas notre moi, mais nous avons la représentation de notre moi qui naît sur notre corps physique comme une image-reflet. Donc ce que l'on a du moi habituellement en philosophie, c'est l'image-reflet du moi. Pourtant, est-ce que nous n'avons sinon rien d'autre que cette image-reflet du moi ? Eh bien, cette image-reflet cesse avec l'endormissement, c'est tout à fait clair. Alors le moi ne se reflète plus. Après l'endormissement, notre moi disparaîtrait donc réellement. Mais le matin, quand nous nous éveillons, il rentre dans le corps physique. Il a donc été là.

Qu'est-ce donc alors que ce moi ? Qu'avons-nous donc de ce moi aussi longtemps que nous nous activons seulement sur le plan physique ? Lorsqu'on examine de plus près, on n'a en effet de ce moi tout d'abord au sein du monde physique rien d'autre qu'un acte de volonté, la volonté. Nous ne pouvons rien faire d'autre que nous vouloir. Que nous puissions vouloir nous rend attentifs au fait que nous sommes un moi. Le sommeil consiste seulement en ce que nous avons atténué tout vouloir, que précisément, pendant le sommeil, pour des raisons que nous avons bien souvent exposées, nous ne pouvons pas vouloir. Là, le vouloir est donc atténué, paralysé. Nous ne voulons pas pendant le sommeil. Donc ce qui s'exprime dans le mot de « moi », c'est un acte de volonté véritable et la représentation que nous avons du moi, c'est une image-reflet qui naît du fait que le vouloir vient frapper sur le corps. Ce choc, c'est exactement comme lorsque, regardant dans le miroir, nous voyons notre corps physique. Ainsi nous voyons notre propre moi, vouloir qui s'exprime, être renvoyé depuis notre corps physique. Cela nous donne la représentation du moi. Le moi vit donc au plan physique sous la forme d'un acte de volonté.

Ainsi nous avons en réalité au plan physique une dualité : nous avons notre corps physique, et nous avons notre moi. Nous avons notre corps physique par le fait que nous pouvons nous le représenter par la vision à l'extérieur dans l'espace ; le moi, nous l'avons par le fait que nous pouvons vouloir. Tout le reste qui se trouve

derrière le corps physique reste pour nous tout d'abord un mystère pour l'observation physique. Nous voyons le corps physique, comment il est né, comment il s'est assemblé. Comment nous devons décrire cette façon de s'assembler par le passage de l'homme à travers la période de Saturne, du Soleil, de la Lune et de la Terre, cela reste un mystère lorsqu'on ne regarde que le corps physique. Donc ce qui est derrière ce corps physique reste tout d'abord un mystère pour l'observation physique du monde physique.

Comment, de l'autre côté, la volonté plonge dans notre corps physique ou dans tout ce que nous sommes en général, cela reste ici aussi un mystère. Car, n'est-ce pas, vous pouvez prendre conscience de la volonté, et Schopenhauer²⁰ a pour cette raison vu dans la volonté l'unique réalité, parce qu'il est arrivé au pressentiment que dans la volonté on prend en réalité conscience de soi-même. Mais comment plonge cette volonté, on n'en sait absolument rien sur le plan physique. Du plan physique vous savez au fond uniquement que dans votre moi vous pouvez appréhender la volonté. Je saisis cette montre, mais comment cette volonté passe à travers le corps éthérique et descend jusque dans le corps physique et devient ensuite réellement l'action de saisir la montre, cela reste pour le corps physique lui-même un mystère. La volonté plonge donc du moi directement à l'intérieur du monde physique. Rien d'autre ne reste présent dans le moi que la sensation intérieure de la volonté, l'expérience intérieure de la volonté.

Les choses que je décris ici ne sont exactes pour l'immense majorité de l'humanité que depuis un petit nombre de siècles, et en réalité on néglige habituellement ce fait. Pour nous, cette vue des choses pourrait être profondément ancrée en nous de par les nombreuses considérations auxquelles nous nous sommes livrés. Si nous remontons jusqu'au milieu du Moyen Âge, c'est une illusion de croire que l'humanité a réellement vécu à ce moment-là exactement comme l'humanité actuelle. L'humanité évolue et la situation de l'homme dans le monde est différente aux différentes époques. Si nous remontons au-delà des XV^e, XIV^e siècles, nous trouvons beaucoup plus d'hommes qu'à l'époque présente qui n'ont pas connaissance du seul corps physique, qui au contraire savent vraiment que dans le corps physique vit quelque chose que nous désignons aujourd'hui par l'expression de « corps éthérique », qui percevaient vraiment quelque chose d'aurique sur le corps

physique. Naturellement, ce n'étaient au Moyen Âge, aimerais-je dire, que les derniers reliquats, les dernières bribes d'une ancienne clairvoyance ; mais malgré tout, même au x^e siècle, on ne regardait pas seulement l'œil d'un homme comme aujourd'hui en n'observant que son œil physique. En observant l'œil physique, on voyait encore quelque chose de la réalité aurique, quelque chose de l'éthérique. On voyait encore d'une certaine façon un œil véritable, un œil faux, mais pas seulement, par exemple, par un jugement extérieur, au contraire en percevant directement la réalité aurique qui entourait l'œil. Et il en va de même pour autre chose.

Mais si l'on percevait cette réalité aurique en l'homme, on la percevait dans une mesure beaucoup, beaucoup plus grande chez l'animal, et aussi dans la plante. Ce qui peut être aujourd'hui provoqué, seulement de façon artificielle – vous connaissez tous cette description de mon livre *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs*²¹ ? –, le fait que, lorsque l'on observe une graine, on la voit rayonner autrement qu'une autre graine : c'était encore pour les gens, dans des siècles passés, un phénomène tout à fait quotidien, tout à fait habituel. Si bien que l'homme n'avait pas d'abord besoin d'examiner au microscope de quelle plante est issue une graine quelconque – ce que l'on ne sait plus aujourd'hui dans la plupart des cas –, mais à partir de la lumière, de l'aura de lumière qui entourait la graine, les hommes pouvaient déterminer ce genre de choses. Et pour le minéral, vous trouvez encore dans les écrits anciens des descriptions de minéraux témoignant que l'on distinguait d'une façon précise les minéraux entre eux selon leur valeur dans le monde. Quand les Anciens regardaient l'or, tout ce qu'ils disaient de l'or, ils ne le disaient pas à partir de leur imagination débridée, mais parce que l'or leur apparaissait effectivement d'une autre manière que, par exemple, l'argent. Lorsqu'ils mettaient l'or en relation avec la lumière du Soleil, l'argent avec la lumière de la Lune, cela reposait réellement sur une observation. Cela reposait réellement sur le fait que celui qui observait cela ne ressentait jamais autre chose lorsqu'il disait : l'or est pure lumière du Soleil qui est seulement condensée, l'argent est lumière de la Lune, et ainsi de suite, de la même façon que l'on voyait encore dans le monde extérieur la réalité élémentaire, la réalité aurique élémentaire, ce qui s'est perdu pour les hommes de l'époque moderne, parce que l'humanité de l'époque moderne doit précisément

accomplir l'évolution qui mène à la liberté : celle-ci ne peut être donnée que par le fait que l'on ne peut absolument voir que ce qui est aujourd'hui physique et de la nature de l'objet.

Donc, de même que les hommes ont perdu la faculté de voir une réalité aurique de ce genre, ils ont aussi perdu une autre faculté. Il faut aujourd'hui ressentir comme c'était vraiment tout autre quand les Anciens ont parlé de la volonté. Ils ont encore bien davantage ressenti que la volonté, qui ne vit aujourd'hui que dans le moi, plonge dans l'organique, que, comme nous dirions aujourd'hui, elle plonge dans le corps astral. Ils ont encore ressenti le prolongement du moi dans le corps astral. On peut expliquer cela dans un domaine bien précis.

Voyez-vous, que les peintres croient ne plus du tout pouvoir se passer de modèle, cela repose à vrai dire sur le fait que l'on a entièrement perdu la possibilité de faire encore une quelconque expérience du prolongement du moi dans l'organisme, de ce prolongement dans le corps astral. Pourquoi admire-t-on donc aujourd'hui de bien des façons justement des portraits anciens ? Parce que le portrait ancien n'a pas seulement été fait comme celui d'aujourd'hui, à savoir qu'on a une personne et qu'on copie alors d'après la personne et qu'on est entièrement soumis à la nécessité de copier tout ce qui a été là, au contraire, parce qu'on a encore su ceci : chez quelqu'un qui donne une certaine forme aux muscles autour de l'œil, ce qui vit dans le moi entre d'une façon tout à fait particulière dans le corps astral par lequel il produit cette forme des muscles. Si l'on remontait même jusqu'en Grèce antique, on se tromperait du tout au tout si l'on croyait, par exemple, que les Grecs de l'Antiquité ont eu besoin d'un modèle pour ces formes admirables qu'ils ont composées. Ils n'ont pas eu de modèle. Celui qui avait à rendre une certaine forme de bras savait que la volonté conduit le moi dans le corps astral, et à partir de ce qu'il sentait, il faisait alors les formes. Depuis que tout ressentir du corps astral est mort, il est devenu nécessaire de s'en tenir aussi étroitement au modèle que cela est précisément devenu usuel pour notre époque.

Donc, l'essentiel, c'est que les hommes en sont venus – et qu'ils n'en sont pas du tout là depuis longtemps – extérieurement à voir le monde sans rien d'aurique, comme c'est le cas aujourd'hui, et intérieurement à n'avoir aucune conscience que la volonté ruisselle jusqu'en bas dans le corps astral et pénètre tout l'organisme de son

ruissellement. Il n'y a que peu de temps que les choses sont devenues ainsi.

Quand il se sera encore écoulé un long temps, une autre époque viendra sur l'humanité. Alors encore davantage sera soustrait au regard extérieur dans le monde physique, et encore davantage sera également soustrait au regard intérieur. Nous savons en effet que nous nous trouvons aujourd'hui seulement depuis quelques siècles dans la cinquième période postatlantéenne, depuis le XIV^e siècle, car nous comptons la quatrième période postatlantéenne à peu près depuis la fondation de Rome jusqu'au XV^e siècle, la cinquième période postatlantéenne depuis le XV^e siècle jusqu'à une date correspondant à la même durée, donc que nous sommes maintenant en réalité seulement dans le premier tiers de la cinquième période postatlantéenne. Mais l'humanité s'oriente vers une tout autre forme de percevoir. Elle s'oriente vers une bien plus grande aridité et un bien plus grand vide dans le monde extérieur. Aujourd'hui, quand l'homme regarde la nature, il la regarde en croyant qu'elle est verte ou il croit que la voûte du ciel est bleue. Il regarde la nature en lui attribuant ses couleurs par un processus naturel. À la sixième période postatlantéenne, il ne pourra plus avoir cette croyance en ses couleurs ! Aujourd'hui, seuls les physiciens disent qu'en dehors de nous il n'y a en fait que des vibrations et que les vibrations font naître en nous le rouge. Ce dont les physiciens rêvent aujourd'hui deviendra la vérité. Aujourd'hui, c'est le rêve des physiciens ; alors, cela deviendra la vérité. Les hommes ne sauront plus distinguer véritablement entre un visage plus ou moins rougi ou un visage plus ou moins pâle. Ils sauront que tout cela est provoqué par leur propre organisation. Ils tiendront pour superstition que les couleurs soient au-dehors et teintent les objets. Le monde extérieur sera dans des tons de gris, pourrait-on dire, et l'homme sera conscient qu'il introduit lui-même les couleurs dans le monde. De même qu'aujourd'hui les hommes disent : oh, anthroposophes tordus que vous êtes, vous dites qu'il existe un corps éthérique, mais ce n'est pas vrai, vous ne faites que l'introduire par votre rêve dans les choses !, de même ceux qui ne voient maintenant que la réalité extérieure diront plus tard aux autres qui verront encore les couleurs dans toute leur fraîcheur : oh, rêveurs que vous êtes, vous croyez qu'il y a au-dehors des couleurs dans la nature ? Vous ne savez pas que c'est seulement vous-mêmes qui, à partir de votre

intérieurité, introduisez ces couleurs dans la nature par votre rêve. La nature extérieure sera de plus en plus mathématisée, de plus en plus géométrisée. De même qu'aujourd'hui nous ne pouvons plus que parler de corps éthérique et que dans le monde extérieur on ne nous croit pas quand nous disons que ce corps éthérique existe, de même on ne croira pas à l'avenir que la possibilité de voir des couleurs ait une quelconque signification objective dans le monde extérieur, au contraire, on ne lui attribuera qu'une signification subjective.

L'humanité vivra des choses semblables en ce qui concerne les relations de la volonté dans le moi au monde extérieur. Les hommes en arriveront à ressentir extrêmement peu les impulsions qui s'expriment dans la volonté. Les hommes ressentiront extrêmement peu ce qui réside dans ces expériences personnelles originelles lorsque l'on veut quelque chose à partir de son moi. Ce qui est voulu à partir du moi agira très faiblement sur les hommes. Si tout continue comme on peut le décrire, en ce qui concerne ce que la nature donne aux hommes, les hommes, pour faire quoi que ce soit, auront besoin soit d'une longue accoutumance, soit d'une contrainte extérieure. Les hommes ne se lèveront pas d'un libre mouvement, il leur faudra au contraire apprendre d'abord à se lever et cela devra devenir une habitude. La simple décision de se lever n'aura strictement aucun effet. Maintenant, c'est un état pathologique, mais l'évolution de la nature tend par elle-même à ce que les choses deviennent telles. Ce que nous appelons idéaux intérieurs trouvera de moins en moins crédit. En revanche ce qui est prescrit de l'extérieur, ce à quoi les hommes seront poussés de l'extérieur, cela sera nécessaire pour que la volonté puisse se développer, pour que les impulsions de la volonté puissent être actives.

Tel serait le cours naturel des choses qui se forme peu à peu et celui qui sait que ce qui est ultérieur est préparé dans ce qui est antérieur sait naturellement que la sixième période est préparée dans la cinquième. Et finalement, on n'a réellement même pas besoin d'avoir des yeux grands ouverts, mais seulement des yeux à demi ouverts, pour voir qu'une grande partie de l'humanité est portée vers ces tendances, se montre orientée vers ces tendances que je viens de mentionner, à savoir que l'on travaille de plus en plus à ce que tout soit entonné dans les êtres ou alors leur soit ordonné et que l'on ressent cela comme la chose juste. J'ai dit

précédemment que nous nous trouvons maintenant à peu près dans le premier tiers de la cinquième période postatlantéenne, c'est-à-dire de la période qui a toutefois encore – même si les physiciens ont déjà l'idéal de la sixième période – la croyance que les couleurs sont réellement à l'extérieur, que, par exemple, la rougeur ou la pâleur d'un visage a quelque chose à voir avec l'être humain concerné. Aujourd'hui, nous y croyons encore. Certes, nous pouvons nous laisser persuader par les physiciens ou les physiologues que nous inventons les couleurs dans un rêve, mais en réalité nous n'y croyons en fait tout de même pas, au contraire nous croyons que les couleurs au-dehors teignent la nature, si nous vivons conformément à la nature sur le plan physique.

Nous nous trouvons dans le premier tiers. Cette cinquième période postatlantéenne aura bien évidemment trois tiers. Pendant ces trois tiers, l'humanité postatlantéenne doit passer par diverses expériences. La première est que ce que je viens maintenant justement d'exposer vienne pleinement à la conscience de l'humanité, que l'humanité apprenne à savoir réellement, apprenne à savoir de façon juste qu'au fond, quand elle a devant elle le corps physique, elle néglige de voir ce qui se trouve derrière ce corps physique, que très généralement elle néglige en toutes choses de voir ce qui se trouve derrière le physique. Pendant le deuxième tiers de la cinquième période postatlantéenne il se trouvera, si la science de l'esprit a de la chance, de plus en plus d'hommes qui sauront qu'assurément à ce que nous voyons au-dehors est lié autre chose, une réalité spirituelle et éthérique. En l'homme poindra la conscience que ce qui s'est perdu était présent dans la clairvoyance de jadis et s'est perdu pour la relation actuelle de l'homme au monde ; mais doit être retrouvé d'une autre façon que cela se présentait autrefois aux âmes humaines. Nous ne pouvons pas voir de nouveau l'aura comme on la voyait autrefois, mais si les hommes prennent conscience que des exercices comme ceux qui sont mentionnés dans *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs*²² ? sont proposés, il peut en découler qu'ils auront aussi conscience de la façon dont on peut de nouveau apprendre à connaître, mais maintenant par une autre voie, que la réalité aurique entoure l'homme, que la réalité aurique entoure aussi toutes les autres choses du monde et les imprègne. Donc les hommes en acquerront de nouveau la conscience.

En outre, les hommes acquerront la conscience que l'on peut de nouveau saisir les impulsions de l'intériorité. Mais il faudra les saisir plus fortement qu'aujourd'hui, car la tendance naturelle est que la volonté perd de plus en plus de sa force d'impulsion. C'est pourquoi cette volonté doit être saisie plus fortement. Cette volonté est produite par le fait que les hommes prennent avant tout connaissance de ce qu'est le penser renforcé qui est nécessaire pour saisir les vérités de la science de l'esprit. Ceux qui saisissent les vérités de la science de l'esprit feront couler de ce fait plus de force dans leur volonté et par là ils en viendront justement à avoir une volonté non pas peu à peu de plus en plus paralysée, mais une volonté agissante, qui peut agir librement à partir du moi. À ce qui veut se produire de façon conforme à la nature s'opposera dans le cours ultérieur de l'humanité ce à quoi on peut parvenir par le fait que l'on fait des efforts : que d'un côté on tente de faire les exercices spirituels de la science de l'esprit afin de pouvoir de nouveau percevoir la réalité aurique et que, de l'autre côté, on essaie de se renforcer par les impulsions que la science de l'esprit peut donner en tant que telle, afin que la volonté puisse de nouveau devenir forte, afin que la volonté puisse de nouveau devenir agissante.

Car, voyez-vous, la chose est bien en réalité la suivante : ce qui doit être produit par la science de l'esprit au cours du deuxième tiers de la cinquième période postatlantéenne, il faut bien dire que ce n'est actuellement absolument pas là. Quelle est donc au fond aujourd'hui la position des hommes lorsqu'ils regardent le monde extérieur ? Et quelle est donc la position des scientifiques lorsqu'ils regardent le monde extérieur ? Il est très instructif d'observer la position de la science actuelle – la science actuelle seulement pour la raison que c'est la relation naturelle de l'homme au monde qui l'entoure –, mais en particulier celle des scientifiques actuels. La science actuelle et aussi l'homme ordinaire, lorsqu'ils regardent la nature physique extérieure, que ce soit le règne minéral, végétal, animal, humain, n'ont pas la force de pénétrer réellement dans ce qu'ils observent. Le physicien monte une expérience, il la décrit. Mais il n'ose pas pénétrer dans ce qu'il décrit. Il n'ose pas pénétrer plus profondément dans les processus que l'expérience lui donne sur son déroulement. Il reste collé à la surface. Par rapport au monde extérieur, il est exactement dans l'état même où vous êtes en un autre lieu lorsque vous rêvez. Vous rêvez là par le fait que

votre corps éthérique vous renvoie les expériences du corps astral. Celui qui observe aujourd'hui extérieurement la nature ou celui qui fait une expérience observe aussi ce qu'elle lui renvoie, ce qu'elle lui donne. Il se borne à rêver de la nature. Il se réveillerait au moment où il aborderait la nature de la même façon que la science de l'esprit aborde la nature. Il ne le veut pas. Aujourd'hui, en ce premier tiers de la cinquième période postatlantéenne, les hommes rêvent seulement de la nature. Il faut qu'ils se réveillent, les hommes ! Ils rêvent seulement de la nature. Il arrive seulement quelquefois que l'un d'entre eux s'éveille de son rêve et alors il se dit : ce qu'il y a là-dehors, ce n'est quand même pas un simple rêve, au contraire il y a quelque chose qui vit à l'intérieur de ce rêve.

Un tel réveil, mais sans qu'il sût au juste ce qu'il pouvait bien en faire, fut le philosophe de Schopenhauer. Cela scandalisa ceux qui philosophent avec sagacité tout à fait dans le sens actuel, comme l'excellent philosophe Bolzano²³ en Bohême, dans la première moitié du XIX^e siècle. Lorsqu'on prend son exemplaire de Schopenhauer, on voit qu'il a écrit en marge : « *de la folie pure !* » Cela ne pouvait naturellement que lui sembler de la folie pure, parce que la constatation y est faite, vraiment à partir d'une sorte de « délire » qu'au-dehors dans la nature vit quelque chose comme de la volonté. Et là où cette science moderne de la nature reste tout à fait fidèle à elle-même, là où elle en tire d'une certaine façon les conséquences, où en arrivera-telle donc ? Eh bien, elle en arrivera à rêver du seul corps physique. Que quelque chose encore se trouve au-delà de ce corps physique, elle n'en a pas la moindre idée, sinon il lui faudrait parler d'un corps éthérique, d'un corps astral, d'un moi. Mais elle ne veut pas saisir le réel, elle veut seulement saisir ce qui se présente. Le physicien ou le physiologue actuel se fait vraiment l'effet d'un somnambule. Il rêve, et quand on l'interpelle par des cris – et on l'interpelle en ce cas par des cris lorsqu'on lui parle de science de l'esprit –, alors il s'affaisse comme le somnambule qui s'affaisse lorsqu'on s'adresse à lui par des cris. Il s'affaisse et pense ceci : maintenant, me voilà dans le néant ! Il ne peut tout d'abord pas faire autrement, il doit en rester au rêve. C'est précisément quand il croit être dans l'état le plus éveillé au sujet de la nature extérieure qu'il en reste le plus au rêve. Qu'est-ce donc qui en résultera ? Il en résultera qu'il perdra peu à peu toute possibilité de trouver autre chose dans le monde extérieur que la représentation qu'il s'en fait.

Il perd peu à peu la possibilité de pouvoir encore se représenter quelque chose aussi pour ce qui se trouve au-delà de ce qu'il peut se représenter du monde extérieur. Car qu'est-ce qui lui reste donc encore lorsqu'il abandonne le corps humain au scientifique ? Il a devant lui l'homme. Il le voit très précisément, ou il se fait dire par le scientifique ou dans les cliniques quels changements se produisent lorsque dans la vie telle ou telle chose ne se passe pas normalement. Il dissèque ce corps physique avec beaucoup de précision. Mais il en reste là et n'a pas la moindre idée qu'il y a quelque chose derrière. À l'intérieur de ce corps physique, il n'y a rien du moi, de la volonté.

Que devrait donc faire ce scientifique, en réalité ? Il devrait totalement nier la volonté et le moi. Il devrait dire qu'il n'y a pas de volonté, qu'elle n'existe pas en l'homme ; car cette volonté, on ne peut pas la trouver. Tout en bas dans l'organisme, là, la volonté se cache. C'est seulement dans le moi qu'elle est appréhendée, ressentie, vécue, comme nous l'avons dit. Donc il faudrait avant tout montrer la volonté. C'est-à-dire que nous devrions vivre l'expérience qu'un scientifique, qui aujourd'hui se borne à rêver, s'il était tout à fait honnête, dise à ses auditeurs : à vrai dire, quand nous parlons de l'homme, il faut en réalité parler de la volonté. Pour nous, scientifiques, c'est une chose non existante. La volonté n'est strictement rien. C'est une hypothèse absolument vide. Elle n'existe pas. C'est ce qu'il devrait dire. Cela serait tout à fait cohérent. Un scientifique de ce genre rêverait les faits extérieurs. Il nierait la volonté.

Il ne faudrait pas croire que ce que je vous raconte serait seulement quelque chose qui ne serait exposé ici que par moi. C'est une nécessité du penser de la vision scientifique actuelle. Vous voyez que, lorsqu'un scientifique tire la dernière conséquence de son mode de penser, il en arrive à ce que je vous raconte. Ce n'est pas seulement une invention de ma part. J'ai apporté ici par exemple un *Manuel de psychologie physiologique en quinze leçons*²⁴ qu'a rédigé le très réputé professeur Dr Ziehen de Iéna. Il essaie d'exposer ce qui apparaît en l'homme du point de vue du corps et de l'âme. Dans les diverses leçons, il passe tout au crible et parle de la sensation, du stimulus, des sensations de l'odorat, du goût, de l'ouïe, de la vue, etc. Je ne veux pas vous importuner avec tout cela, mais je vais seulement commenter quelques passages qui se trouvent

dans la quinzième leçon sur la « volonté ». Vous y trouvez par exemple des phrases comme les suivantes : « *Nous avons fait découler des innombrables stimuli matériels du monde extérieur des excitations corticales auxquelles correspondaient les sensations dans le domaine psychique. Nous avons ensuite suivi l'excitation corticale dans le cortex le long des fibres associatives jusque dans la zone de la motricité : de là, l'excitation matérielle fut de nouveau dirigée vers la périphérie, vers la musculature et déclencha des contractions musculaires. Au niveau psychique, au processus transcortical correspondit le jeu des associations d'idées et nous avons désigné du point de vue psychologique du nom d'action le mouvement qui en résultait. Nous avons pu déduire de façon pleinement satisfaisante cette dernière de la sensation et des images-souvenirs de sensations antérieures, des représentations, selon les lois de l'association d'idées et nous avons par là suivi le processus psychique jusqu'à son dernier maillon. À cet endroit, nous nous heurtons cependant – continue Ziehen – à une hypothèse que la psychologie a enseignée autrefois presque sans exception et à laquelle le bon sens commun parvient apparemment inconsciemment de tous temps, je veux dire à la supposition d'une volonté particulière qui serait la cause de nos actions.* »

Et maintenant, Ziehen montre que cela n'a pas de sens de parler d'une volonté de ce genre, que le physiologue ne trouve rien qui correspondrait d'une façon ou d'une autre à ce mot de « volonté ». Il montre aussi en outre, par l'interprétation particulière qu'il a des effets de force que l'on pourrait désigner comme une dégénérescence de la volonté, que là non plus il ne s'agit pas d'une volonté, mais de tout autre chose, si bien que l'on ne peut absolument pas parler de volonté.

Vous voyez que c'est tout à fait cohérent. Si l'on en reste au rêver du monde physique extérieur, on ne peut pas arriver à la volonté. On ne peut absolument pas trouver la volonté. On peut seulement, lorsque l'on crée une vision du monde, nier la volonté en tant que telle, on peut dire : eh bien, alors il n'y a pas de volonté. C'est en effet ce que font à satiété ceux que l'on appelle aujourd'hui les monistes. Ils nient la volonté. Ils disent que la volonté n'existe tout simplement pas en tant que telle, que ce n'est qu'une construction mythologique. Ziehen s'exprime certes avec un peu plus de précaution, mais il arrive malgré tout à des résultats étonnants, à des résultats dont il se gardera bien de les prendre de façon

absolument contraignante. Je vais tout de même vous lire encore quelques phrases de sa dernière leçon, où vous verrez qu'il tire bien la conséquence logique, mais qu'il fait malgré tout encore des manières à propos de cette non-existence de la volonté. Car il dit dans ce passage : qu'en est-il du concept de responsabilité ?

Donc il ne trouve pas la volonté. Et maintenant, à propos de la question de savoir ce qu'il en est du concept de responsabilité, il dit ceci : *« Celui-ci contredit effectivement les résultats de la psychologie physiologique. Cette dernière enseignait que notre agir est rigoureusement soumis à la nécessité »* – c'est-à-dire absolument nécessaire au sens physique –, *« c'est le produit nécessaire de nos sentiments et de nos images-souvenirs. On pourrait donc tout aussi peu imputer comme une faute à un homme une mauvaise action qu'à une fleur sa laideur. L'action n'en reste pas moins pour cette raison – même psychologiquement – mauvaise, mais elle n'est tout d'abord pas une faute. Le concept de faute et de responsabilité – pour caractériser brièvement l'opposition – est religieux ou social. Nous pouvons pour cette raison en faire ici abstraction. La psychologie, répétons-le, ne nie pas l'existence de lois absolues esthétiques et éthiques, dans la mesure où elles lui sont prouvées par ailleurs, mais elle-même, dans sa limitation empirique, ne peut trouver que des lois empiriques »*.

C'est du reste tout à fait naturel : si l'on rêve seulement de la nature extérieure, alors vient vers nous, d'un côté, un homme qui répand des bienfaits, de l'autre côté, un autre qui roue de coups les gens pour trois fois rien. De même que telle fleur est belle par une loi naturelle, telle autre fleur laide, de même tel homme est un homme bon, comme on dit. Mais il n'est pas question d'interpréter la bonté autrement qu'en lui donnant la même signification que la beauté dans la fleur et la laideur n'est pas censée signifier autre chose que la laideur dans une fleur. Donc il est entièrement logique de dire : *« On pourrait donc tout aussi peu imputer comme une faute à un homme une mauvaise action qu'à une fleur sa laideur. L'action n'en reste pas moins pour cette raison – même psychologiquement – mauvaise, mais elle n'est tout d'abord pas une faute. Le concept de faute et de responsabilité – pour caractériser brièvement l'opposition – est religieux ou social. »* N'est donc en aucune façon de l'ordre de la connaissance, au contraire, il est religieux ou social. *« Nous pouvons pour cette raison en faire ici abstraction. La psychologie, répétons-le, ne nie pas l'existence de lois absolues esthétiques et éthiques,*

dans la mesure où elles lui sont prouvées par ailleurs, mais elle-même, dans sa limitation empirique, ne peut trouver que des lois empiriques. »

Ainsi, Ziehen s'exprime encore avec prudence, n'édifiant pas aussitôt une vision du monde. Mais si l'on édifie une vision du monde, alors disparaît toute possibilité d'amener l'homme à rendre compte de ses actes lorsque l'on se trouve sur le terrain où se trouve ici l'auteur de ce livre, celui qui a fait ces conférences. Cela vient du fait que par ces gens le monde extérieur est rêvé. Ils se réveilleraient à l'instant où ils admettraient ce qui est dit du monde extérieur par la science de l'esprit. Mais maintenant, songez au fait que ces hommes ont une science qui les conduit eux-mêmes à l'aveu suivant : donc de tout ce qui conduit du corps extérieur au moi de l'homme nous ne savons rien. – Mais dans le moi doivent vivre premièrement les lois esthétiques, deuxièmement les lois éthiques, et même, si l'on y regarde de plus près, les lois logiques. Tout cela doit vivre dans le moi. Dans le moi doit au fond vivre ce qui mène à la volonté. Il n'y a rien dans cette science qui pourrait être d'une manière ou d'une autre une impulsion réelle vivant dans la volonté. Il n'y a rien de cela dans cette science. Donc autre chose est nécessaire.

Songez donc, s'il n'existait aujourd'hui que cette science dans le monde, on dirait : eh bien oui, je trouve une fleur laide, je trouve une belle fleur, les choses sont nécessairement ainsi de par la nature. Je trouve un homme qui assassine les autres, je trouve un homme qui fait aux autres des bienfaits, les choses sont tout simplement ainsi de par la nature. Tout ce qui parle d'une façon ou d'une autre à la volonté devrait bien évidemment disparaître. Pourquoi cela ne disparaît-il donc pas ? Eh bien, lorsque l'on ne tient plus compte du moi, lorsqu'il n'admet rien de plus que ce qui est dans le champ de ce à quoi on peut parvenir par l'observation du monde, alors il faut y parvenir d'une autre manière. Lorsque l'on veut encore admettre, comme Ziehen le fait à vrai dire, « *des lois sociales ou religieuses* », il faut les introduire en l'homme d'une autre manière, quelle qu'elle soit. C'est-à-dire que, si l'on rêve en ce qui concerne le monde extérieur, en ce qui concerne ce qui est regardé, il faut susciter d'une manière quelconque ce qui est voulu. Et ce peut être alors seulement la contre-image du rêve : l'ivresse. Ce qui vit dans la volonté doit s'introduire dans cette volonté de façon telle que l'homme ne parvienne surtout pas à une prise de conscience à ce

sujet, qu'il ne le connaisse surtout pas complètement comme une impulsion volontaire. Cela signifie qu'à une telle époque on doit souhaiter que l'homme ne tente surtout pas de voir clairement ce qu'il accepte comme ses impulsions volontaires, au contraire, il faut que cela agisse en lui – nous pouvons bien employer cette image – comme agit le vin lorsque l'homme est ivre. Quand celui qui est enivré n'a pas sa pleine conscience, alors il faut qu'agisse sous la forme d'une impulsion ce qui n'est pas amené à la pleine conscience. C'est-à-dire que nous vivons à une époque où l'on doit refuser d'examiner vraiment les impulsions volontaires jusqu'en leurs ultimes contenus. Les confessions religieuses veulent fournir des impulsions, mais celles-ci ne veulent surtout pas être examinées d'une façon quelconque. Elles ne veulent surtout pas que les concepts par lesquels elles impulsent la volonté soient soumis d'une façon quelconque à une observation objective. Tout cela est censé pénétrer en l'homme par ivresse.

De nouveau, nous pouvons effectivement le prouver dans le temps présent. Essayez vraiment de prêter l'oreille, mais sans préjugés, à la façon dont on parle aujourd'hui des impulsions religieuses. Les gens se sentent le mieux du monde lorsqu'on ne leur dit surtout pas pourquoi l'impulsion doit être donnée à telle ou telle chose, quand au contraire on leur parle de façon telle qu'ils deviennent tout feu tout flamme, qu'on leur communique des concepts au sujet desquels ils ne parviennent pas entièrement à la conscience, dans lesquels ils sont enveloppés de brume. Et l'on tiendra pour l'orateur le plus parfait en ce domaine celui qui insuffle du feu, du feu, du feu dans les âmes, qui veille à ce que chacune soit vraiment le moins possible pénétrée de conscience. Les rêveurs arrivent là et disent : nous passons au crible les Évangiles. Nous n'y trouvons nulle part qu'ait réellement vécu un quelconque être extérieur à la Terre dans ce Jésus de Nazareth, à supposer même que nous admettions son existence. Il nous suffit de nous rappeler combien sont nombreux les rêveurs qui viennent tout simplement nier l'existence du Christ, parce que l'on ne peut pas la prouver sur le plan physique extérieur. De l'autre côté, il y a ces théologiens qui, eux non plus, ne peuvent pas la prouver et qui pour cette raison parlent du Christ le plus possible de façon à fournir des concepts qui sont aussi peu clairs que possible, qui parlent le plus possible au sentiment, aux pulsions, aux instincts.

Cela s'est encore passé il y a très peu de temps d'une façon remarquable dans la vie extérieure. D'un côté, les rêveurs – cela a commencé avec Eduard von Hartmann²⁵ dans le domaine de la philosophie et Drews²⁶ en a fait ensuite toute une campagne de propagande – en vinrent, pourrait-on dire, à nier tout l'enseignement du Nouveau Testament en montrant que le Mystère du Golgotha n'est pas un événement historique. On ne peut pas non plus le prouver dans le domaine de l'histoire extérieure, au contraire, il faut alors pénétrer dans le spirituel. En face de ces rêveurs se trouvaient d'autres qui prirent parti contre. Lisez toute cette littérature et vous verrez qu'il n'y a nulle part là-dedans rien de réfléchi, de scientifique, au contraire, ce sont partout des paroles dont on peut dire qu'elles sont sous l'empire de l'ivresse et provoquent de l'ivresse. Nulle part de la profondeur ! Partout on parle à ce qui est censé susciter les instincts sans motivations. Dans notre vie de l'âme, les choses se présentent de la façon suivante : le rêve, d'un côté, le rêve qui est censé se produire sous forme de vision du monde sur une base scientifique, de l'autre côté, l'ivresse, qui est censée résulter de ce qui est issu de la confession religieuse.

Ce sont principalement le rêve et l'ivresse qui dominent aujourd'hui les hommes. Et de même que le rêve ne peut être dissipé qu'en réveillant les hommes, de même l'ivresse ne peut être dissipée que par le fait que l'on recherche dans la plus totale clarté les impulsions intérieures, c'est-à-dire que l'on donne aux hommes la science de l'esprit qui ne peut pas provoquer d'ivresse, mais qui imprègne vraiment l'âme de ce que sont les impulsions spirituelles. Là aussi, les hommes ne veulent pas encore participer à cela volontiers aujourd'hui. Je l'ai déjà dit, lorsque, aujourd'hui, on interpelle quelqu'un qui ne veut fonder qu'un monisme assis sur une base scientifique, qui est un moniste haeckelien dur à cuire de ce genre, en lui parlant de science de l'esprit, il s'affaisse, au figuré, il s'affaisse bien évidemment. C'est tout naturel en ce qui le concerne, car il se sent immédiatement dans le néant, sa conscience cesse, cesse complètement. Prenez un homme ordinaire qui veut aujourd'hui créer une vision du monde uniquement à partir de la science de la nature et parlez-lui de ce qui découle de la science de l'esprit, pour lui, ce n'est rien, il ne peut rien y comprendre. S'il est honnête, il dit : encore !, ça commence, j'ai le tournis ! C'est-à-dire qu'il s'affaisse.

Si l'on en arrive maintenant à l'ivresse, il est alors tout naturel pour celui qui se laisse vraiment dégriser que commence pour lui une véritable vie religieuse intérieure épurée et il pourra approfondir sa confession de foi en allant jusqu'à des concepts concrets par le fait qu'il peut prendre connaissance des impulsions qui procèdent de la science de l'esprit. Mais celui qui ne veut pas cela, qui ne veut pas imprégner son âme de l'idéal de la science de l'esprit, si vous l'importunez avec cet idéal de la science de l'esprit et qu'il soit censé y pénétrer, donc si vous importunez avec la science de l'esprit quelqu'un qui se trouve justement entièrement dans le domaine de l'activité théologique actuelle, il est dégrisé d'étrange façon, de même que sont dégrisés ceux qui se sont enivrés, mais ne se sont pas encore libérés des effets organiques. En effet, il se met à avoir la gueule de bois. On peut même déjà le constater vraiment. Si vous observez les théologiens aujourd'hui, où la science de l'esprit est plus connue, mais n'est pas digérée – nous pouvons observer cela en particulier dans les environs de Dornach où les théologiens s'en occupent davantage –, si vous observez les théologiens dans ce qu'ils disent, vous trouvez que tout cela est au fond en ce qui les concerne une sorte de gueule de bois qui leur a été provoquée par le fait qu'ils sont censés maintenant acquérir des concepts, acquérir des idées, des contenus au sujet de choses pour lesquelles ils ne veulent avoir que l'ivresse et qu'ils veulent seulement insérer sans motivations dans la structure spirituelle de l'âme humaine. Ils reculent d'effroi devant le dégrisement qu'ils ne peuvent pas supporter parce qu'ils savent que cela ne leur procurera pas la clarté mais – pardonnez cette expression triviale – une tête embrumée, grosse comme une citrouille.

Ces choses, nous devons absolument les considérer dans leur nécessité historique, aimerais-je dire. S'il peut se produire que la science de l'esprit apporte aux hommes, d'un côté, au moins les fondements initiaux de la façon dont on peut de nouveau voir, cette fois sur un nouveau chemin, ce qui a été perdu, de la façon dont on peut de nouveau faire entrer des impulsions dans les volontés, alors adviendra à l'humanité, à partir de la liberté, ce que la nature ne pourra jamais donner à l'homme. Vous voyez aussi par là que notre programme est formé avec une certaine nécessité. Quand vous écoutez une conférence comme celle que j'ai faite vendredi dernier²⁷, comme j'en ai déjà souvent faites, où j'ai attiré

l'attention, d'un côté, sur le développement du penser, de l'autre côté, sur le développement de la volonté, où je veux attirer l'attention sur la façon dont, d'un côté, le penser continue d'avancer jusqu'à ce qu'on découvre la volonté dans le penser, jusqu'à ce que par le penser on sorte de soi-même, dont on trouve, de l'autre côté, le spectateur intérieur, alors en poussant le penser jusqu'au point où l'homme peut sortir de lui-même, on donne à l'homme, de l'autre côté, la possibilité de ne pas s'affaisser quand on l'interpelle et qu'on le réveille. Il s'affaisse parce qu'il ne peut pas comprendre le devenir extérieur et n'a pas d'appui auquel il puisse se tenir lorsqu'il se contente de rêver et qu'on le réveille. Ce à quoi l'on doit se tenir, c'est ce à quoi l'on peut parvenir par le développement du penser, à savoir que l'on ne tombe pas dans un état intérieur inorganique et désordonné que l'on appelle la gueule de bois. Cela est produit par le fait que l'observateur intérieur dont j'ai parlé peut réellement sortir de façon pure de l'intériorité humaine. Ainsi ce qui doit avant tout être communiqué à l'humanité est étroitement lié aux lois internes véritables du progrès humain.

C'est seulement si vous entrez dans ce qui a été dit aujourd'hui et souvent en ces lieux, et que vous le gardez présent à votre regard dans toutes ses conséquences, que vous ne tomberez pas dans certaines erreurs dans lesquelles vous tomberez sinon sans cesse. Il sera naturellement extraordinairement difficile d'éviter certaines erreurs. Je vais me contenter aujourd'hui d'attirer encore l'attention sur l'une de ces erreurs. Voyez-vous, il se trouve constamment parmi nous l'une ou l'autre personne qui disent : eh bien, il y a là, par exemple, les adeptes de telle ou telle confession, disons donc que l'on vit parmi une population plus ou moins catholique avec un prêtre catholique. Et là, nos amis croient très souvent que, si maintenant ils expliquent à ce curé que nous prenons fait et cause pour le Christ, que nous parlons d'une façon juste du Mystère du Golgotha, que nous ne renions pas le Christ, l'amitié de ce curé pourrait être gagnée. Ce mode de pensée est totalement erroné. Jamais il n'est possible de se concilier ces gens en leur montrant que l'on ne renie pas ce qu'ils sont tenus de défendre. C'est tout à fait impossible. On s'en tirerait même mieux avec ces gens si l'on était dans la situation de dire qu'on renie le Christ. Alors ils diraient : mais oui, ce sont donc des gens qui renient le Christ. Ils ne sont pas des nôtres. Nous en restons à notre paroisse qui accepte

de recevoir le Christ par nous sur la voie de l'ivresse. Ils ne l'expriment pas, mais c'est ce qu'ils font. Mais quand apparaissent des gens qui défendent à côté d'eux le Christ, qui affirment même savoir à côté d'eux quelque chose de positif sur le Christ, alors ces hommes sont conduits sur leurs propres chemins, alors ces hommes deviennent des gens qui veulent confesser le Christ sur un autre chemin qu'eux, et alors ils deviennent de bien pires ennemis qu'ils ne le seraient si nos amis reniaient le Christ. Car ils considèrent comme leur privilège de défendre le Christ et l'erreur est précisément que les autres veulent défendre le Christ d'une autre manière.

Donc vous irriterez contre notre science de l'esprit certains théologiens en particulier par le fait que vous leur direz : oui, nous défendons le Christ. Vous les irriteriez beaucoup moins si vous pouviez leur dire – vous ne le pouvez naturellement pas – : nous nions le Christ. Ce qui les irrite, c'est précisément qu'il soit fait allusion au Christ dans un autre contexte. Dans leur pleine et entière bonne volonté, nos amis seront tentés de dire : eh bien, mais que voulez-vous donc ? Nous sommes bien tout à fait dans le champ du christianisme. C'est le pire que vous puissiez faire, de dire cela aux gens, car c'est ce qui les prend le plus à rebrousse-poil.

De nouveau nous nous sommes heurtés fortement à quelque chose où nous rencontrons d'une façon particulière, aimerais-je dire, la liberté et la nécessité. La chose capitale est que je ne veux pas cesser de faire comprendre que l'on ne doit pas prendre ces concepts à la légère. La liberté et la nécessité font partie des concepts humains les plus essentiels et il faut constamment être au clair sur le fait qu'il faut réunir beaucoup d'éléments pour parvenir à une compréhension des concepts de liberté et de nécessité qui ait tant soit peu de justesse. Où est-ce que cela conduirait donc si l'humanité actuelle suivait purement et simplement la nécessité de la nature ? Cela conduirait évidemment au fait que l'on rêverait de plus en plus et que les hommes n'auraient plus pour finir que ces sinistres tons de gris sur gris, qu'ils pourraient réellement de moins en moins vouloir, qu'ils en arriveraient réellement à une paralysie de la volonté. Telle est la nécessité. Il faut évidemment travailler là-contre par la liberté de la science de l'esprit, car nous nous trouvons maintenant au point de départ de l'époque où les hommes doivent conquérir à partir d'une nécessité intérieure, d'une nécessité éclairée par la connaissance, ce qu'ils doivent conquérir pour

leur liberté. Évidemment, nous pouvons tous dire que nous ne nous soucions pas de ce qui est censé advenir. Alors naîtrait ce qui vient d'être décrit. Qu'il en aille autrement, c'est une nécessité, mais une nécessité qui ne peut pas être saisie autrement que par la vue qui entre dans les choses. C'est une nécessité libre, pourrait-on dire, une véritable nécessité pure.

De nouveau, les concepts de liberté et de nécessité viennent ici former un bloc intimement soudé. Il pourrait parfois sembler que j'aurais seulement joué avec les mots de « rêve et ivresse ». Je n'ai en vérité pas joué seulement. On peut prouver dans le détail – et je pourrais citer beaucoup, beaucoup de choses – que les gens parlent aujourd'hui véritablement de la réalité extérieure comme en une sorte de rêve et qu'ils parlent surtout de la réalité dans son ensemble, pas seulement de la réalité extérieure. Par exemple, on fait souvent une certaine objection à ce que l'on a à présenter en public dans notre domaine de l'anthroposophie, de la science de l'esprit. On aime beaucoup faire l'objection suivante : oui, mais comment peux-tu donc le prouver ? C'est-à-dire que les gens exigent que ce qui est présenté soit prouvé à l'aide de la réalité extérieure par une comparaison. Ils présupposent alors qu'un concept n'est valable que si l'on peut présenter pour lui la réalité extérieure et que la preuve consisterait en ce que l'on présente la réalité extérieure. C'est une pensée si infiniment éclairante que chaque personne se prendra pour un logicien important lorsqu'elle dit : bon, il importe naturellement que l'on puisse prouver qu'un concept se rattache dans le réel extérieur à une réalité extérieure.

On peut très facilement rendre attentif au fait que ce n'est pas une grande logique, mais une véritable logique de rêve. Quand on dit des choses de ce genre, je réponds habituellement ceci : même dans le domaine du monde extérieur sensible, on ne peut pas non plus prouver la réalité, car si quelqu'un n'a jamais vu de baleine de sa vie, l'on ne pourrait jamais prouver par la seule logique qu'il existe des baleines, n'est-ce pas ? Montrer la réalité est tout autre chose que ce que l'on pourrait prouver. Cela ne pourrait être valable que dans la logique de rêve. Je peux le dire de façon encore plus claire. Supposez que je fasse le portrait d'un homme qui est en vie et que quelqu'un porte, par rapport à la réalité, le jugement suivant : ce portrait est très ressemblant. Et maintenant, il voudrait m'expliquer pourquoi. Alors il dit : eh bien, ce portrait est

ressemblant pour la raison que, si je compare le portrait et l'homme, l'un ressemble à l'autre. La concordance avec la réalité fait la ressemblance. La concordance avec la réalité extérieure fait la ressemblance ? Pourquoi dit-il que le portrait est ressemblant ? Parce qu'il concorde avec la réalité extérieure. La réalité extérieure est ce qui est vrai. Et maintenant, supposons que l'homme dont on a fait le portrait meure et qu'au bout de trente ans nous regardions le portrait. Est-ce qu'au bout de trente ans il n'est plus ressemblant parce qu'il ne concorde pas avec la réalité extérieure ? L'homme n'est plus là. Supposons qu'il soit depuis longtemps incinéré. Pour la ressemblance, est-ce qu'il importe que la réalité extérieure soit présente ? Pour un penser clair, non. Pour le penser de rêve, on peut dire que le but serait de prouver une chose quelconque par le fait que l'on peut montrer la réalité extérieure. Cela n'est exact que pour le penser de rêve, pour la logique de rêve. Car, vraiment, par le fait qu'un homme passe de l'existence à la non-existence, un portrait que l'on a fait de lui ne passera pas de la ressemblance à la non-ressemblance.

Vous voyez que bien des choses peuvent devenir nécessité lorsque l'on veut d'abord agencer la logique à sa guise, en particulier lorsque l'on trouve aujourd'hui partout dans les écrits de logique que la vérité d'un concept consiste en ce que, ou peut être prouvée par le fait que, l'on montre la réalité extérieure dans le monde physique. Mais cette définition de la vérité est en soi un non-sens, et le non-sens apparaît tout simplement par le fait que l'on établit, par exemple, une comparaison comme celle du portrait. En effet, lorsque l'on ouvre aujourd'hui des ouvrages prétendument scientifiques – pas ceux qui s'occupent de science pure –, ils se contentent à vrai dire de décrire, et lorsqu'on reste dans la description, eh bien, en quoi est-il nocif que l'on reste dans le simple rêve ? Celui qui veut seulement décrire le rêve de la vie extérieure et ne prétend nullement édifier une vision du monde, libre à lui de le faire. Mais celui qui édifie là-dessus une vision du monde produit une vision de rêve. Et vous pouvez le voir, là où est aujourd'hui fait le passage à une vision du monde, vous trouvez la plupart du temps une philosophie de rêve. Il est tout à fait grotesque de voir à quel point les hommes ne savent pas penser, c'est-à-dire ne savent pas penser de façon à être avec leur penser pleinement à l'intérieur de ce en quoi ils sont censés se trouver. J'ai ainsi recopié à la

page 208 de ces leçons du Professeur Ziehen²⁸ une phrase où il veut particulièrement attirer l'attention sur le fait que l'on ne peut pas atteindre la volonté qui est sous-jacente à une action. Voici ce qu'il dit : « *Le penser est composé d'une série de représentations et le psychique* » – c'est-à-dire ce qui est de l'âme – « *d'une action est précisément aussi une série de représentations qui a seulement la particularité que son dernier maillon est une représentation de mouvement* ».

Donc on a ici une montre. La volonté est mise entre parenthèses, n'est-ce pas ? La montre, je la vois. C'est maintenant une représentation. La volonté n'est pas présente, la montre, je la vois. Cette montre agit en moi d'une manière quelconque par le fait qu'elle met en mouvement le cortex d'une certaine façon et passe du cortex à une quelconque zone motrice, comme dit la physiologie. Donc ceci passe sur cela. C'est la représentation de mouvement. J'ai une représentation tout d'abord de la montre et à cette action de représentation de mouvement vient se joindre, pas par une volonté, mais seulement par la représentation de mouvement, la représentation du mouvement. J'ai seulement une série de représentations, dit Ziehen. Le penser consiste en une série de représentations et le psychique d'une action est justement aussi une série de représentations. La volonté est écartée sans problème. Elle n'est absolument pas là-dedans, au contraire, j'observe tout d'abord la montre et j'observe ensuite le mouvement de ma main. C'est le tout de l'affaire.

Vous pouvez faire sortir la logique qui se trouve là-dedans en traduisant cette phrase en une autre. Vous pouvez en effet dire la chose suivante : le penser consiste en une série de représentations. Ainsi donc, maintenant, je suis encore entièrement là. Et le psychique, lorsque l'on regarde une machine, est justement une représentation qui a seulement la particularité que son dernier maillon est la représentation d'une machine en mouvement. Vous avez là exactement la même chose. Vous avez seulement écarté la force motrice de la machine. Vous avez seulement joint la représentation de la machine en mouvement à ce que vous avez pensé auparavant.

Voilà comment est faite cette logique de rêve. Naturellement, pour le monde extérieur l'homme qui a cette logique de rêve admet encore qu'existent là de quelconques impulsions. Pour l'intériorité, il ne l'admet plus, parce qu'il veut écarter la volonté. Ainsi tout le

livre est imprégné d'une logique de rêve de ce genre. Partout, il est imprégné de ce que l'on peut caractériser en disant qu'il écarte la volonté. Mais alors, il écarte aussi le moi, et c'est intéressant. Le moi n'est en effet lui aussi rien d'autre qu'une série de représentations. Que le moi ne soit qu'une série de représentations est encore expliqué expressément à un endroit particulier.

Il y a une chose intéressante qui peut vous arriver. Excusez-moi de vous raconter quelque chose qui fait partie, aimerais-je dire, des secrets les plus intimes de la préparation d'une conférence comme celle d'aujourd'hui. N'est-ce pas, je devais faire la conférence d'aujourd'hui. Ce que j'avais à vous exposer, je ne voulais pas seulement le dire en gros, je voulais au contraire vous renvoyer à ce cas précis. Pour cela, il me fallait me servir de ce livre et l'étudier de nouveau à fond. J'avais fini de l'étudier. Je ne peux évidemment pas vous lire le livre entier, au contraire je dois me limiter à quelques passages que j'envisageais de citer. Or je voulais donc vous montrer que l'actuelle vision du monde de la science de rêve ne peut pas avoir la volonté, que réellement la volonté ne s'y trouve pas. Je vous l'ai montré à propos de ce livre, chez l'auteur de ce livre. Je voulais ensuite attirer particulièrement votre attention sur ce que l'intéressé a dit de la volonté, c'est-à-dire ce qu'il dit contre la volonté. Donc je regarde à la fin du livre : « *volonté* », tiens, tiens, page 205 *sqq.* On prend alors cela, on revient en arrière et on regarde ce que l'auteur dit là de la volonté. Mais je vous ai aussi raconté aujourd'hui que la volonté ne peut tout d'abord à vrai dire être perçue pour le monde physique que dans le moi, si bien que, quand nous voulons parler du vrai moi, nous devons en réalité parler du « moi voulant ». J'aurais donc aussi à vous montrer en outre comment parle de son propre chef à propos du moi celui qui a seulement une vision de rêve issue de la science de la nature. Sur le fait qu'il nie tout simplement la volonté, je vous ai lu un passage : représentation de mouvement – la volonté est écartée. Or je voulais aussi vous lire encore brièvement quelque chose de ce qu'il dit du moi. Je reprends l'index : M – « Moi » n'y figure même pas ! C'est naturellement tout à fait logique. Nous avons donc évidemment un livre de psychologie physiologique, donc un livre de science de l'âme, mais le moi n'y figure pas ! Il n'y est nulle part renvoyé dans l'index et si vous le lisez de bout en bout, vous verrez aussi que certes y figure la représentation du moi qui est évidemment une représentation. Les représentations, il les

admet, elles ne sont en effet pour lui qu'un autre mot pour des processus mécaniques du cerveau. Mais le moi en tant que tel n'y figure absolument pas, il est écarté.

Écarter le moi est donc bien un idéal. Mais si l'humanité s'en remet à la nature, le moi sera très généralement écarté en réalité pour la sixième période postatlantéenne ; car lorsque feront défaut les impulsions volontaires qui sortent du centre de l'être propre, on ne parlera guère d'un moi. Les hommes ont eu à s'élever jusqu'à un moi dans la cinquième période. Mais ce moi pourrait être de nouveau perdu pour eux s'ils ne le cherchent pas vraiment par un effort intérieur. Celui qui a en fait quelque connaissance de ces choses dans le monde peut raconter combien est aujourd'hui malheureusement grand le nombre de gens que l'on rencontre et qui disent qu'ils ressentent un affaiblissement de leur moi. Combien sont nombreux les gens qui, dès aujourd'hui, ne savent rien faire de convenable d'eux-mêmes, parce qu'ils ne savent pas remplir concrètement de contenus spirituels la nature propre de leur âme. Ce chapitre devant lequel nous nous trouvons là est un chapitre d'indicible misère intérieure de l'âme qui vit par exemple à l'époque présente plus qu'on ne le croit habituellement. Car il grandira de plus en plus le nombre des hommes qui sont désemparés face au monde pour la raison qu'ils ne trouvent pas dans leur être intérieur d'impulsions susceptibles de porter ce moi à travers le monde des phénomènes.

Or ceci est de nouveau lié à ce que j'ai aussi souvent exposé ici : qu'en fait, aux époques allant jusqu'à maintenant, il était nécessaire que les hommes commencent seulement à en venir à la représentation de leur moi et nous sommes effectivement à une époque où les hommes commencent seulement à en venir à la représentation juste du moi. Vous savez que le latin, cette langue de la quatrième période, n'a recouru qu'exceptionnellement au mot *ego*. On ne parlait alors pas encore du moi, mais on l'avait encore dans le verbe. Plus l'évolution du monde, dans les langues aussi, s'est approchée de la cinquième période postatlantéenne, plus le moi fut séparé. Ce moi doit être trouvé de façon adéquate par l'impulsion du Christ. Et qu'au sein de l'Europe du Centre ce moi se relie de la façon la plus pure à l'impulsion du Christ s'exprime du point de vue de la langue dans le fait que dans notre moi, par une nécessité spirituelle interne de l'évolution dans son progrès, sont exprimées les initiales du Christ : *Jesus Christus*²⁹.

Ceci peut paraître un rêve à celui qui veut aujourd'hui en rester au domaine de la science du rêve. Pour celui qui s'éveille de cette vision du monde de rêve, c'est une grande et importante vérité. Le « Moi » exprime le lien de l'homme avec Jésus-Christ. Mais les hommes doivent entretenir ce moi par le fait qu'ils l'emplissent des contenus de la science de l'esprit. Ils pourront seulement le remplir en faisant de la liberté une nécessité par la science de l'esprit. Vraiment, comment aurait-on pu dire dans les temps passés qu'un souvenir des vies terrestres antérieures deviendrait la chose normale pour les hommes ? Pour les vies terrestres suivantes, ce sera la chose normale.

De même que les hommes sont censés saisir et rendre vivant leur moi au cours de la cinquième période, ce sera chose normale que dans les temps futurs les hommes aient de plus en plus un souvenir de leurs incarnations antérieures. On pourrait aussi bien dire ceci : la science de l'esprit est la juste préparation pour avoir de façon juste le souvenir des vies terrestres antérieures. Mais ceux qui fuient la science de l'esprit vivront avec ce souvenir de façon telle qu'ils ne pourront justement pas le faire remonter à la surface de leur âme. Intérieurement, il leur manquera quelque chose. C'est-à-dire que les hommes se diviseront en deux classes. Les uns sauront ceci : quand je fais sortir le plus intime de mon âme, cela me conduit en arrière dans des vies terrestres antérieures. Les autres ressentiront une pulsion intérieure qui s'exprimera dans une aspiration. Et quelque chose ne remontera pas, pendant toute l'incarnation cela ne voudra pas remonter, cela restera comme un concept que l'on cherche et que l'on ne peut pas trouver. C'est parce qu'on ne sera pas assez préparé à se souvenir des vies terrestres antérieures.

On parle de choses réelles lorsque l'on parle de ces choses, absolument de choses réelles. C'est qu'il faut d'abord avoir réellement saisi le moi par la science de l'esprit pour pouvoir s'en souvenir dans des vies terrestres ultérieures. Car peut-on se souvenir de quelque chose d'autre que l'on ne s'est jamais représenté ? Faut-il donc s'étonner que les hommes ne puissent maintenant pas encore se souvenir du moi, puisqu'ils ne se le sont pas encore représenté à des époques antérieures ? On peut tout comprendre avec une vraie logique. Mais évidemment, la logique de rêve de ce qui s'appelle à notre époque le monisme se cabrera toujours devant ce qui doit émaner de la vraie logique de la science de l'esprit.

Notes

1. Immanuel Kant (1724-1804), *Critique de la raison pure*, II^e partie, 2^e livre, PUF, Paris 2001. Voir aussi Rudolf Steiner, *Le monde des sens et le monde de l'esprit*, Éditions Triades (= T), Paris, 1997, conférence du 28 décembre 1911.

2. Matthias Claudius (1740-1815). Poète allemand. Ce poème est extrait de *Sämtliche Werke des Wandsbecker Bohten*, 4^e partie, Wandsbeck 1774, p. 57, *Chant du soir*, strophes 4 et 5.

3. K.F.E. Trahdorff (1782-1863), *Le Diable n'est pas une élucubration dogmatique (Der Teufel – kein dogmatisches Hirngespinnst)*. Lettre ouverte à Monsieur Sydow, prédicateur à l'église nouvelle de Berlin, Berlin 1853. L'ecclésiastique en question est Oskar von Sydow (1811-1886), théologien allemand. Steiner mentionne également ce fait dans la conférence du 4.04.1916, GA 167, *La liberté de penser et les mensonges de notre époque*, T, 2000 et dans *L'arrière-plan spirituel du monde extérieur, la chute des esprits des ténébres*, T, 1994, conférence du 8.10.1917.

4. Rudolf Steiner, *Aus dem mitteleuropäischen Geistesleben* (Extrait de la vie de l'esprit en Europe du Centre), GA 65, 2^e édition, 2000, non traduit.

5. Voir à ce sujet Rudolf Steiner, *La théosophie*, introduction à la connaissance suprasensible du monde et à la destination de l'homme, chapitre *La nature et l'homme*, Éditions Novalis (= N), Montesson, 1995.

6. Rudolf Steiner, GA 157a, Berlin 20.11.1915, non traduit.

7. *Second sight*, voir *La connaissance initiatique*, T, 1997.

8. Ernst Haeckel (1834-1919), disciple de Darwin, qu'il a grandement contribué à faire connaître dans les pays de langue allemande. Le titre de l'ouvrage cité par Steiner est : *L'éternité – pensées pendant la Guerre mondiale au sujet de la vie et de la mort, de la religion et de la théorie de l'évolution (Ewigkeit – Weltkriegsgedanken über Leben und Tod, Religion und Entwicklungslehre)*, Berlin, 1915.

9. Franz von Spaun (1753-1826), *Écrits divers (Vermischte Schriften)*, Munich 1822, pp. 159-226, « Protestation contre l'apothéose du *Faust* de Goethe par Madame de Staël ».

10. Goethe, *Faust I et II*, Flammarion, Paris, 1984, p. 36.

11. Gotthold Ephraïm Lessing (1729-1781), connu pour sa critique du classicisme français et pour sa défense d'un art engagé socialement. Traducteur de Diderot, admirateur de Voltaire et d'Aristote, il exalte le génie de Shakespeare. Dans l'une de ses pièces, *Emilia Galotti*, le chambellan Marinelli incarne la méchanceté absolue d'un courtisan scélérat qui a porté à sa perfection la technique du crime et préfigure Mephistopheles. Dans son drame *Nathan le sage*, Lessing arrive tout près de l'idée de réincarnation et affirme sa foi dans le perfectionnement moral de l'homme.

12. Max Reinhardt (1873-1943), directeur du Théâtre allemand à Berlin. Voir aussi GA 167, *op. cit.*, note 3, p. 18.

13. Rudolf Steiner, *La science de l'occulte dans ses grandes lignes*, GA 13, N, 2000.

14. Conférences du 3 et 10 décembre 1915 dans le GA 65 (non traduites).

15. Dans les conférences (non traduites) du 18.11.1915 (GA 157a) et du 24.07.1915 (GA 162).

16. Baruch Spinoza (1632-1677), philosophe hollandais d'origine juive portugaise. Connue pour son panthéisme, il souligne le parallélisme entre la pensée et l'étendue. Pour lui, la plus haute forme de sagesse, qui est aussi la vraie liberté, réside dans la compréhension et l'amour de l'ordre immuable de Dieu. Son ouvrage célèbre est intitulé *L'Éthique*, exposé de philosophie « selon la méthode géométrique ». Steiner traite de Spinoza dans *La philosophie de la liberté*, GA 4, chapitre 1 « L'agir conscient de l'être humain », N, 1993, pp. 23 sqq., en particulier est citée la lettre de Spinoza à Schuller, pp. 24 sqq. et dans *Les énigmes de la philosophie*, GA 18, EAR, Genève, 1991.

17. *La philosophie de la liberté*, GA 4, N, 1993, chapitre I.

18. Lessing, voir note 11. En dehors d'une courte scène, il ne reste plus rien des fragments du *Faust* de Lessing qui furent publiés en 1786, après sa mort.

19. Le personnage de *Faust*, qui aurait vécu au début du xv^e siècle, a fourni la matière de nombreux ouvrages. Il représente l'homme en quête de connaissance et désireux d'éprouver le monde sans limites. Mentionnons le fameux *Volksbuch* de 1587, souvent réédité et publié en plusieurs langues. Il fut remanié en 1599 par Georg Rudolf Widmann, puis en 1674 par Nikolaus Pfitzer, de nouveau remanié en 1725. Goethe connaissait cette version, mais il a souvent mentionné l'influence sur son imagination des divers jeux de marionnettes ayant le *Faust* pour sujet. Il connaissait également le *Faust* de l'Anglais Marlowe (xv^e siècle).

20. Arthur Schopenhauer (1788-1860), philosophe allemand dont l'ouvrage le plus connu est *Le monde comme volonté et comme représentation*. Profondément pessimiste, il présente le monde comme une volonté aveugle et irrationnelle. L'homme doit détruire en lui la volonté, en particulier par l'art et la compassion. Steiner traite de ce philosophe dans *Les énigmes de la philosophie*, GA 18, EAR, Genève, 1991, tome 1, pp. 273-286. Sa philosophie exerça une forte influence sur Nietzsche et Wagner.

21. Rudolf Steiner, *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?*, GA 10, N, 1993, *Le contrôle des pensées et des sentiments*, pp. 63 sqq.

22. *Ibid.*

23. Bernhard Bolzano (1781-1848), philosophe, mathématicien et prêtre, il fut révoqué en raison de ses opinions trop libérales. Il écrivit une théorie des sciences.

24. Theodor Ziehen (1863-1950). Steiner fait également allusion au *Manuel de psychologie physiologique*, Iéna 1893, dans *La philosophie de la liberté*, GA 4, N, 1993, chapitre « Le penser au service de l'appréhension du monde », pp. 40 sq.

25. Eduard von Hartmann, (1842-1906). Deux ouvrages principaux : *La philosophie de l'inconscient*, *La phénoménologie de la conscience morale*. Voir *Les énigmes de la philosophie* GA 18, EAR Genève, 1991, tome 2, pp. 204-208 et *Les trois perspectives de l'anthroposophie*, N, 1993, où Steiner qualifie Hartmann d'« homme le plus intelligent de l'époque », pp. 40 sqq. Malgré son admiration pour Hartmann, Steiner montre que ce philosophe de l'inconscient est saisi par le « démon de l'époque » : « Quand l'être humain, honnêtement, ne croit qu'au corps et que, par le fait qu'il ne peut tout de même pas abandonner l'esprit, celui-ci devient pour lui l'inconscient, alors on aboutit à renier ce qui est le propre de l'âme. » *Ibid.*, p. 60.

26. Arthur Drews (1865-1935), professeur de philosophie, élève de Hartmann. Il écrivit, entre autres, *Le mythe du Christ*, 2 volumes, Iéna 1909-1911. Voir la conférence du 8.05.1910 dans Rudolf Steiner, *L'impulsion du Christ et la conscience du moi*, T, 1985.

27. Rudolf Steiner, conférence du 4.02.1916 à Berlin, GA 65, non traduit.

28. Theodor Ziehen, voir note 24.

29. En allemand, le mot désignant le moi – ICH – unit les initiales de Jesus Christus.

L'ŒUVRE ÉCRITE DE RUDOLF STEINER EN LANGUE FRANÇAISE

TITRES DISPONIBLES

GA

- 1 *Goethe, le Galilée de la science du vivant, Introductions aux œuvres scientifiques de Goethe 1884-1897* (N, 2002).
Publication partielle dans *Goethe : Traité des couleurs* (T, 1973) et *Goethe : La métamorphose des plantes* (T, 1992).
- 2 *Une théorie de la connaissance chez Goethe 1886* (ÉAR, 1985).
- 3 *Vérité et science 1892* (ÉAR, 1989).
- 4 *La philosophie de la liberté 1893, 1918* (N, 1993) (ÉAR, 1983).
- 5 *Nietzsche, un homme en lutte contre son temps 1895* (ÉAR, 1982).
- 6 *Goethe et sa conception du monde 1897* (ÉAR, 1984).
- 7 *Mystique et anthroposophie 1901* (ÉAR).
- 8 *Le christianisme et les mystères antiques 1902* (ÉAR, 1985).
- 9 *La théosophie 1904* (N, 1995) (ÉAR, 1989) (T, 1976).
- 10 *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ? 1904* (N, 1993). *L'initiation* (ÉAR 1992). *Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ou l'initiation* (T, 1989).
- 11 *Chronique de l'Akasha 1904-1908* (ÉAR, 1981).
- 12 *Les degrés de la connaissance supérieure 1905-1908* (ÉAR, 1985).
- 13 *La science de l'occulte 1910* (N, 2000) (ÉAR, 1994) (T, 1976).
- 14 *Quatre Drames-Mystères 1910-1913*. Édition bilingue (T, 1991). *La porte de l'initiation* (Premier Drame-Mystère) traduction seule (TA, 2002), *L'épreuve de l'âme* (Deuxième Drame-Mystère) Traduction seule (TA, 1983).

- 15 *Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité* 1911 (ÉAR, 1984).
- 16 *Un chemin vers la connaissance de soi* 1912 (ÉAR, 1983).
- 17 *Le seuil du monde spirituel* 1913 (ÉAR, 1983).
- 18 *Les énigmes de la philosophie* 1914 (ÉAR, 1991).
- 20 *Aux sources de la pensée imaginative : Fichte, Hegel, Schelling...* (1916) (N, 2002).
- 21 *Des énigmes de l'âme* (1917) (ÉAR, 1984).
- 22 *L'esprit de Goethe* 1918 (ÉAR, 1979).
- 23 *Fondements de l'organisme social* 1919 (ÉAR, 1975).
- 24 *13 Articles sur la tripartition sociale* 1915-1921 (ÉAR).
- 26 *Les lignes directrices de l'anthroposophie. Le Mystère de Michaël* 1924-1925 (N, 1998).
- 27 *Données de base pour un élargissement de l'art de guérir selon les connaissances de la science spirituelle.* En collaboration avec le Dr Ita Wegman 1925 (T, 1985).
- 28 *Autobiographie, 1923-1925* (ÉAR, 1978).

In GA 30, *Goethe, père d'une esthétique nouvelle* 1889 (T, 1979).

In GA 34, *Réincarnation et karma. Comment le karma agit* 1903 (ÉAR, 1982).

In GA 34 et 36, *L'éducation de l'enfant à la lumière de la science spirituelle* 1907 (T, 1997).

(ÉAR) : Éditions anthroposophiques romandes, Genève.

(N) : Éditions Novalis, Montesson.

(T) : Triades Éditions, Paris.

(TA) : Les Trois Arches, Chatou.

ÉDITIONS NOVALIS

OUVRAGES DISPONIBLES

Collection

Œuvres de Rudolf Steiner :

- *Goethe, le Galilée de la science du vivant* (1884-1897).
- *La philosophie de la liberté* (1893-1918).
- Otto Palmer : *Rudolf Steiner s'exprime sur sa « Philosophie de la liberté »* (1894-1925).
- *La théosophie* (1904).
- *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?* (1904-1905).
- *La Légende du Temple et l'essence de la Franc-Maçonnerie* (1904-1906).
- *La science de l'occulte dans ses grandes lignes* (1910).
- *L'anthroposophie, son être, son essence*. Deux conférences (1913, 1922).
- *La pensée humaine et la pensée cosmique*. Quatre conférences (1914).
- *Nécessité et liberté*, cinq conférences (1916).
- *Aux sources de la pensée imaginative*. Trois conférences (1916).
- *La nature suprasensible de l'homme*. Trois conférences (1918).
- *Les limites de la connaissance de la nature*. Huit conférences (1920).
- *Le Mystère de la Trinité*. Onze conférences (1922).
- *Naissance et devenir de la science moderne*. Neuf conférences (1922-1923).
- *Les trois perspectives de l'anthroposophie*. Trois conférences (1923).
- *Cours aux agriculteurs*. Huit conférences (1924).
- *La conscience de l'initié*. Onze conférences (1924).
- *Les lignes directrices de l'anthroposophie* (1924-1925).
- Geneviève et Paul-Henri Bideau : *Une biographie de Rudolf Steiner. Aspects et devenir de l'anthroposophie*, 1997.
- Geneviève et Paul-Henri Bideau : *Rudolf Steiner, une vie pour l'anthroposophie*, 2001.

Collection
Sources européennes

– Johann Wolfgang GOETHE : *Entretiens d'émigrés allemands* (dont *Le Conte*) (1795). Avec un essai de Rudolf Steiner (1918) et une documentation sur les « sources » de Goethe.

– Édouard SCHURÉ : *Théâtre choisi I. Le drame sacré d'Eleusis* (1889-1898). Suivi de deux conférences de Rudolf Steiner (1911-1912).

– Karl von HARDENBERG et autres auteurs : *Novalis vu par ses contemporains* (1792-1815).

Collection
Horizons d'aujourd'hui

– Joël Acremant : *Se nourrir aujourd'hui.*

– Almut Bockemühl : *Le temps du mourir.*

– S. Cooper, C. Fynes-Clinton, M. Rowling : *L'enfant et la ronde des saisons.*

– Athys Floride : *Le mystère de la sexualité et l'évolution de l'humanité.*

– Carl et Johanna von Keyserlingk : *La naissance de l'agriculture biodynamique*, Koberwitz 1924.

– Henning Köhler : *L'énigme de la peur.*

– Henning Köhler : *Les enfants agités, anxieux, tristes.*

– Henning Köhler : *La jeunesse déchirée.*

– Henning Köhler : *En vérité, il n'y a pas d'enfants difficiles.*

– Henning Köhler : *Le miracle de l'enfance.*

– Jeanne Oterdahl, Suzanne Lin, H. Grunenberger : *Le Troll qui voulait devenir un homme.*

– Jakob Streit : *Puck le nain.* Histoire venue du royaume des nains.

– Jakob Streit : *Le voyage de Tatatück à la montagne de cristal.* Histoire de nains et de kobolds.

Liberté et nécessité *dans l'homme et dans l'univers*

C'est à l'aide d'exemples concrets que Steiner nous fait aborder ce problème difficile de la nécessité et de la liberté si important dans notre existence. Sommes-nous des êtres libres, ou notre vie terrestre est-elle soumise à la nécessité qui régit le monde physique ?

Progressivement, pour ainsi dire pédagogiquement, Steiner nous amène à comprendre que c'est le moi spirituel qui dirige les événements terrestres de notre biographie, y compris notre mort. Même si nous croyons que c'est le cheval qui conduit la charrette, c'est en fait le cocher qui, par sa volonté, guide la charrette là où il veut qu'elle aille.

Notre vouloir, quand il va chercher ses inspirations dans le spirituel, peut inscrire sa liberté dans le monde de la nécessité. Ainsi, devant le regard spirituel, les frontières s'estompent entre nécessité et liberté : c'est quand l'homme saisit la plus haute nécessité spirituelle qu'il réalise le mieux sa liberté. Grâce à la science de l'esprit, nous pouvons conduire notre vie selon la liberté dans la nécessité.

Nous touchons ici à une question essentielle de la philosophie, mais qui influe aussi profondément sur notre biographie et sur notre vision de la vie de l'âme.

ISBN : 2-910112-40-3



9 782910 112400

Prix : 16 €